LES SOUVENIRS D'UN DODO VOYAGEUR



Dodo sédentaire



Dodo voyageur



Dodo fatigué

"J'ai rencontré pour la première fois Jean-Claude Antelme le 21 août 2020. Pendant trois mois. nous avons sillonné son existence. Au fil de nos échanges, il m'a raconté son enfance à l'île Maurice ou encore ses exploits maritimes pour rejoindre Cape Town en Afrique du Sud.

A ses côtés, j'ai découvert l'univers de la publicité dans la deuxième moitié du XXème siècle.

Il m'a surtout appris l'importance des relations humaines. Encore aujourd'hui, il se souvient du regard d'une fillette croisée une fois seulement. Il se remémore les vies trépidantes de ses amis du club ou la personnalité des professeurs qui l'ont marqué.

Dans les faits qu'il m'a confiés, nulle gravité. C'est une vie aventureuse, chanceuse et passionnée que nous souhaitons vous faire partager. Bon voyage."

Hélène Robert.

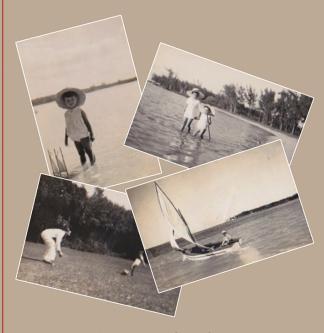
Jean-Claude Antelme

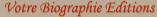
D'UN DODO VOYAGEUR **LES SOUVENIRS**



Jean-Claude Antelme

LES SOUVENIRS **D'UN DODO VOYAGEUR**







Jean-Claude Antelme

LES SOUVENIRS D'UN DODO VOYAGEUR



Avec la collaboration de Hélène ROBERT Votre Biographie Editions « Transmettre les trésors de sa vie »

Copyright 2021 - Votre Biographie Éditions
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses
ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de
même pour la traduction, l'adaptation ou la
transformation, l'arrangement ou la reproduction par un
art ou un procédé quelconque. (Article L122-4, Code de
la propriété intel-lectuelle)

Le dodo était une espèce de gros dindon qui ne vivait qu'à l'île Maurice... Les premiers colons, les Hollandais, les ont exterminés jusqu'au dernier au XVIIè siècle. Ils représentent aujourd'hui tout ce qui a irrémédiablement disparu, d'où l'expression anglaise *dead as a dodo*.

Ironiquement, ils sont aussi le symbole de l'île Maurice qui, elle, est bien vivante.

Ce livre est dédié à Monique, Angela et Philippe, Philippa, Alby et Gardi, Carola et Freddy, Olivia et Valentine.

> Ils sont ma vie

Préface

Je suis paresseux de naissance.

J'avais depuis longtemps l'intention d'écrire à l'attention principalement de mes petites-filles, un livre de souvenirs qui serait le récit de certaines choses que j'avais faites. Des événements qui sortiraient un peu de l'ordinaire, et, en même temps, un témoignage sur une époque disparue. Et le temps passait. Il faut dire que l'écriture d'un livre demande beaucoup d'effort et de discipline. Et je remettais à plus tard, jusqu'au jour où ma vision s'est détériorée au point de plus pouvoir l'écrire. L'humanité allait donc en être privée.

Mais voilà qu'une bonne fée est apparue sous les traits de mon amie Sylvie Cléré. Je la connais depuis plus de vingt ans.

C'est une infirmière de grand talent, féministe redoutable. Une personnalité qu'on n'oublie pas. Elle était venue un matin pour un bobo quelconque. Je lui racontai comme d'habitude des histoires et elle m'a dit, comme beaucoup avant elle :

Mais vous devriez écrire tout ça!

- Peut-être, mais je ne peux plus écrire...
- Vous pourriez vous faire aider.

Personne n'y avait pensé!

Mon frère François a fait des recherches et m'a déniché une autre bonne fée en la personne d'Hélène Robert. Pendant de longues séances, je me suis confessé comme au temps de mon enfance dans l'église de la Visitation au révérend père Canning.

Comme lui, elle m'a écouté patiemment, me donnant à chaque fois l'absolution, me faisant grâce toutefois des deux *Pater* et des trois *Ave*. C'est grâce à ces deux fées que ce livre a vu le jour. Je les en remercie vivement.

Je remercie également mon ami Jérôme Fouan et mon frère François qui m'ont prêté leurs yeux et donné beaucoup de leur temps. J'ai aussi la chance d'avoir beaucoup d'amis précieux. Lucien, le merveilleux feu-follet, Roddy, le très british officier des Scots Guards, Hermann, le banquier cultivé, Ake, l'homme qui ne connaissait aucune contrainte, aucune convention, Yves, le sphinx épicurien. Ils ont joué un grand rôle dans ma vie et sont très présents dans ma mémoire.

Je parle beaucoup de la famille mais seulement des générations qui m'ont précédé et accompagné dans mon enfance et ma jeunesse. La raison en est que le but de ce livre est d'évoquer, pour les générations qui me suivent, un monde bien différent du leur et comment je l'ai traversé, pas pour leur parler d'elles-mêmes.

Et enfin, je demande au lecteur de se souvenir que ce livre a été en grande partie dicté. Il sera donc différent d'un livre écrit, réfléchi, discipliné et constamment revu. Il aura peut-être le mérite de la spontanéité. Imaginez que vous êtes à mon club, enfoncé dans ce vieux fauteuil de cuir, un verre à la main et que vous écoutez le vieux membre de service radoter sa vie. J'espère ne pas vous endormir.

Jean-Claude Antelme

Mes origines

J'ai fait mon premier voyage à trois mois, depuis Madagascar où je suis né à destination de l'île Maurice. J'y ai vécu une enfance assez dorée, belle et heureuse. À Curepipe, nous vivions dans une délicieuse maison que j'adorais. Elle possédait un immense jardin, une longue allée de camphriers, un ancien court de tennis. Elle était très isolée, avec derrière un petit bois dont je parle encore dans mes poèmes. Cette jeunesse passée dans un endroit assez humide m'a fait développer un petit peu d'asthme.



Lorsque j'ai eu douze ans, comme la famille s'agrandissait, nous avons emménagé dans une nouvelle propriété à Vacoas. Ce départ a été un crève-cœur. J'y ai laissé des amis. J'aimais beaucoup moins notre nouvelle demeure. Aujourd'hui, je pense toujours à cette première maison avec une nostalgie et une affection toute particulière. Après moi, les enfants se sont succédé. Ma mère, a mis au monde cinq autres garçons. Je suis donc l'aîné d'une famille de six garçons. Avant ma venue au monde, d'autres Antelme ont fait parler d'eux... voici les informations que j'ai collectionnées sur eux.

La généalogie des Antelme

Mes parents se moquaient complètement de notre histoire. Je le regrette car j'aurais aimé qu'ils me disent comment tel ou tel événement s'était déroulé.

Mais tout de même, je connais ma généalogie très bien. J'ai fait beaucoup, beaucoup de recherches avec un cousin anglais du côté de ma branche anglaise. Il a écrit l'histoire de sa branche des Antelme. Un garçon adorable, un de mes grands amis.

La société d'Histoire de l'île Maurice a publié son énorme ouvrage sur toute la famille Antelme. Je possède donc tous les détails possibles et inimaginables sur nos ancêtres mais afin de reconstituer certains faits, j'ai tout de même été jusqu'à écrire au collège de Sorèze.

Du côté paternel, le premier Antelme est arrivé à Maurice vers 1805. Comment et pourquoi ? Je n'en suis pas certain, mais je sais qu'il est né à Aix-en-Provence. C'était le fils d'un savetier. Celui-ci est mort quand mon ancêtre avait sept ans.

Plus tard, il a rejoint le collège militaire de Sorèze que Louis XVI affectionnait particulièrement. Il devait avoir une vingtaine d'années. Je ne sais pas comment il a pu y aller : se-

rait-ce grâce à une bourse au mérite ? De toute évidence, il n'y avait pas beaucoup d'argent dans la famille. Je crois qu'il est arrivé à Maurice avec un régiment français partant en Inde pour je ne sais quelle mission contre les Anglais. Les Anglais ont stoppé le bateau avec à son bord, mon ancêtre. Il a fait escale à Maurice et je crois que mon ancêtre est resté là. En 1810, les Anglais ont envahi l'île. Il y a eu une première bataille navale entre les Anglais et les Français, organisée par ces derniers. Elle se déroulait au sud de l'île de la Passe, une toute petite baie : la bataille de Grand Port. Les bateaux s'y échouaient et coulaient. Ce n'était pas une bataille glorieuse mais les Anglais sont partis. La seule victoire navale de Napoléon inscrite à l'Arc de Triomphe à Paris.

Quelque temps après, les Anglais sont revenus par le nord de l'île. Ils sont rentrés comme dans du beurre. Mon ancêtre s'est battu contre eux à un moment donné. Les Anglais ont été plus forts et ont signé un armistice promettant que la religion et la langue du pays seraient respectées. Engagement tenu jusqu'en 1968, lorsque l'île est devenue finalement indépendante. Les Anglais sont alors restés.

En 1815 lors du traité de Vienne, il y a eu une répartition : les Anglais ont gardé cette petite île où se trouvait un port utile dans la mesure

où les bateaux anglais pouvaient s'y arrêter pour s'approvisionner en eau et en vivres. C'était une enclave extrêmement importante et vitale sur la route des Indes. Mon ancêtre est resté là. Il s'y est marié et a eu une quantité d'enfants. Il a envoyé ses deux fils aînés à l'école en France, à Sorèze. L'un des deux, Célicourt Antelme, est arrivé à Maurice comme avocat. C'était mon ar-rière-arrièregrand-père. Sur place, il a eu une carrière politique très importante. Fait cheva-lier de la légion d'honneur par la reine Victo-ria, on l'appelait Knight Commander of St. Michael and St. George. Célicourt a permis qu'il arrive un accident assez amusant avec la famille Hennessy. C'était, je crois, cent ans plus tard. Nous en reparlerons plus loin.

Mon grand-père n'était pas du tout aussi flamboyant que Célicourt mais il a eu une carrière politique lui aussi. Député, il a refusé que Maurice redevienne française alors que les Anglais étaient d'accord pour qu'un référendum ait lieu. Ce devait être en 1920. Il a tenu un rôle très important dans le maintien de l'identité anglaise de Maurice. Il a battu aux élections le leader du mouvement indépendant de rattachement à la France. Celui-ci est tombé dans l'obscurité et nous n'en avons plus jamais parlé.



Célicourt, pensionnaire en France au collège de Sorèze

Nous sommes devenus une famille de chasseurs bien connue à Maurice. Là-bas, personne ne savait d'où nous venions. Nous avions des terres immenses compte tenu de la superficie de l'île. Quand les rois d'Angleterre partaient faire des visites aux Indes, leurs bateaux passaient en Afrique du Sud et s'arrêtaient à Maurice où ils faisaient escale. À Maurice, nous nous demandions ce que nous pourrions faire

pour que notre Majesté passe un moment agréable. Généralement, nous faisions appel à mes grands oncles pour les réceptions.

Léopold Antelme a été reçu à la cour par Georges V et d'autres rois d'Angleterre. Lors de son deuxième voyage à Maurice, nous avons demandé à Georges V ce qu'il désirait faire. Il a répondu :

- Je m'en fiche, tout ce que je veux faire, c'est revoir mon vieux copain Léopold Antelme! En 1934 je crois, le roi George VI, fils cadet de Georges V et à ce moment-là seulement duc d'York, est venu avec la reine Élisabeth. J'ai encore une reproduction du menu donné après la chasse. Nous avons joué un rôle assez important dans l'histoire mauricienne. Un autre cousin de ma branche paternelle, grand généalogiste, a remonté la famille Antelme jusqu'à 1600 et quelques dans un village du Midi. Je ne suis jamais fichu de me rappeler de ce nom, Trigance. C'est en Haute-Provence. La conseillère municipale du village raconte sur le site de la mairie qu'en 1600 et quelques, il y a eu une grande discussion sur l'extension de la chapelle. Tout le monde était d'accord pour l'étendre, à l'exception de mon ancêtre, Robert Antelme. Il a finalement cédé et l'extension a eu lieu. Lorsque j'ai su cela, j'ai dit à mes frères:

- C'est bien la première fois qu'un Antelme accepte de fermer sa gueule pour dix balles !

Mes parents

Michel était un homme d'affaires s'occupant de négoce, d'assurances. Il avait sa propre société. Entre la fin de 1945 et 1956, il a loué avec son cousin une chasse au gouvernement. C'était une chasse importante, jusqu'à ce que le gouvernement la reprenne pour y faire du thé.

Si chez mon père, ils étaient Français, du côté de ma mère il y a eu une touche espagnole. Je suis l'arrière arrière-petit-fils d'Antonio De Brugada. Ami de Goya dont il a été l'exécuteur testamentaire, c'était un peintre espagnol qui a travaillé à la cour. Un de ses fils est venu à Maurice. Je ne sais pas très bien comment il est arrivé là mais il s'y est installé. C'était mon arrière-grand-père.

Mes parents étaient cousins germains. Ce n'était pas si courant. Généralement, il y avait un petit peu d'objections dans les familles. On essayait d'évaluer la morphologie de l'un et de l'autre. Il fallait une dispense de l'église catholique pour épouser un cousin germain.

Ils se sont mariés à Madagascar où je suis né.

La relation entre mes parents était complémentaire et harmonieuse. Pourtant, fondamen-

talement, ils étaient complètement différents. Ma mère était littéraire et lisait beaucoup. Elle était extrêmement et scrupuleusement catholique, avec des principes qu'il ne fallait pas discuter. Par exemple, elle ne supportait pas l'idée de pouvoir faire l'amour avec une jeune fille sans être mariée avec elle. Si celle-ci était bien élevée, c'était absolument impensable! L'ordre à suivre : se marier puis faire des enfants. La contraception, ce n'était pas pensable. Même si elle n'était pas très sociable, elle aimait la vie et rigoler. Mon père, lui, n'était pas du genre à lire. Il préférait être entouré de ses copains. C'était aussi un grand amoureux de courses. C'était un passe-temps national et favori à Maurice. Cependant, il n'a jamais eu de cheval de course à lui car les tracas d'une écurie l'auraient ennuyé.

Si ma mère ne l'avait pas tenu sous des règles strictes, pas sûr qu'il n'aurait pas eu quelques aventures... Du moins, je l'imagine. Il passait beaucoup trop de temps à la chasse avec ses amis. Mais il était tout de même présent auprès de ses enfants.

La chasse était ouverte de juin à août. Le reste du temps, on profitait de la forêt en s'y promenant. Nous allions voir les cerfs. Nous observions les troupeaux de bêtes, nous assistions aux nouvelles naissances. Très souvent le dimanche, mon père se rendait avec ses co-

pains déjeuner dans un relais de chasse. Il discutait et rentrait à la maison à seize heures.

Chez nous, tout se passait bien. Mon père avait un immense respect pour ma mère et pour son jugement. Dès qu'il s'agissait de question morale ou du catéchisme des enfants, il n'objectait rien. Ils se sont très bien entendus et ce jusqu'à leur fin. C'était un couple uni. Ils sont morts après quatre-vingt-dix ans. Nous avons fêté leurs soixante ans de mariage.

C'est ma mère qui a choisi mon prénom ainsi que celui de mes frères. Le dernier n'était vraiment pas attendu. Selon ma mère, c'était le bon Dieu qui l'avait envoyé. Mes parents ont adoré tous leurs enfants, sans préférence. Je suis né au début de l'année 1933 et le dernier, Alain, en 1945. Trois années séparent mon frère cadet Patrice, de moi. Patrice est né trois ans avant la naissance du troisième enfant. Dix-huit mois se sont écoulés entre celui-ci et le quatrième. Deux années sont passées entre le quatrième et le cinquième garçon. Et trois années plus tard, c'était au tour d'Alain de voir le jour.

J'ai été extrêmement méchant avec Patrice. Inutile de vous dire que lorsque j'avais cinq ans et qu'il en avait deux, nous avions peu de complicité. Nous avons toujours été extrêmement différents, lui et moi. Lorsque j'avais six ans, mes parents nous habillaient pareil. En voulant faire de nous des jumeaux, ils ont manqué de discernement, c'est mon avis. Il y a eu des photographies ridicules prises de nous deux où l'on pouvait constater que ma mère nous habillait avec beaucoup de recherche. Les gens nous regardaient bizarrement.



Ma mère

Comme ma mère, il était extrêmement catholique. Mon opposé! Il était boy-scout et fré-

quentait des amis que je trouvais très ennuyeux. Quand mes copains venaient et que Patrice s'ennuyait près de nous, nous le renvoyions sans ménagement. Avec mon père, nous partagions tous les trois la passion des chevaux. Plus tard, il est même devenu brièvement un entraîneur vedette en Afrique du Sud. Depuis l'âge de vingt-quatre ou vingtcinq ans, Patrice est marié avec une mauricienne très sympathique que j'aime beaucoup. Elle aussi est très catholique. Ensemble, ils ont eu deux enfants.

Toute ma vie, j'ai vouvoyé mes parents. Je crois que nous étions la seule famille à Maurice à se dire *vous*, au grand étonnement des autres Mauriciens et au mien. Ma mère trouvait cela plus convenable. Je vouvoyais également mes oncles et tantes qui eux, trouvaient cela ridicule.

L'île Maurice

C'est à l'âge de vingt-deux ans que j'ai quitté Maurice pour Cape Town. En moi subsistent deux décennies de souvenirs liés à cette île. En 1987, j'ai décidé de les noter dans un carnet. Ils sont à l'attention de mon filleul et ami Alain. En voici la retranscription.

Les visiteurs

Jusqu'à mon départ pour la France, les Français de passage à Maurice étaient rares et déchaî-naient curiosité et admiration. À partir de 1950, il a commencé à y avoir du passage : Jean Bo-rotra est venu et il a joué au tennis – à ma grande déception, d'ailleurs. Il sautillait et bondissait et son efficacité était certaine, mais je m'attendais à être ébloui et je ne l'ai pas été. L'Alliance française nous a envoyé quelques poids lourds, comme Maurice Bedel et Georges Duhamel.

Je me souviens particulièrement de la conférence de Georges Duhamel au Pathé Palace, je crois, un dimanche matin. Il brossait une grande fresque de la culture française sous ses divers aspects: littérature, bien sûr, mais aussi musique, peinture, architecture etc. Et c'était très intéressant, mais je me souviens de deux critiques de maman. D'abord, au chapitre des peintres, il avait oublié Cézanne, ensuite il avait dit trop souvent qu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie française, ce qui faisait m'as-tu-vu. Je te rappelle d'ailleurs, Alain, que ce poste fut occupé plus tard par Maurice Ge-nevoix, à l'époque même où nous courtisions sa fille.

Il y a eu aussi le grand Max-Pol Fouchet. C'est au musée de Port-Louis que maman et moi avons assisté à sa conférence. Maman en est sortie transportée, surtout par la manière dont il avait dit Liberté de Paul Éluard. Je ne sais pas si j'avais en fait, moi, aimé cette conférence ou si je me suis laissé posséder par mon esprit de contradiction. Ce dont ie me souviens c'est que j'ai violemment critiqué Fouchet – pourtant grand ami de la famille de Brugada, ce qui ne se fait pas – mais aussi Éluard. Je me souviens avoir dit, bien bêtement je le reconnais : « Mais qu'est-ce que c'est que ce soi-disant poète qui dit sur la queue de mon chien, j'écris ton nom. C'est ridicule ». Maman ne s'est pas indignée, elle a pris un petit air triste devant la bêtise de son fils aîné. Elle s'est bien rattrapée par la suite. Chaque fois que je lui lisais avec extase les lignes de Robert-Edward Hart, elle prenait le même air triste et me disait que j'étais un con. Moi ditto avec Péguy. Bref, on s'est sou-vent entendu en prose, jamais en vers.

Les vacances en bord de mer

Non seulement Maurice était complètement isolée du monde, mais à l'intérieur même nous étions très isolés les uns des autres. La plupart des gens n'avaient pas de voiture, les transports publics étaient primitifs – sauf la ligne de train Curepipe - Port-Louis – et on restait chez soi. Même pour ceux qui avaient des voitures, la promenade n'était guère à la mode et il y a beaucoup d'endroits de cette île minuscule que je n'ai connus que très tard et que je ne connais pas encore.

Pour la génération de papa, la mer n'avait d'intérêt que pour un pêcheur ou que si on avait les moyens d'avoir un campement et qu'on pouvait donc fuir le froid et surtout l'humidité de Curepipe en hiver. La plupart d'entre eux avaient peut-être barboté dans l'eau quand ils étaient enfants mais ils savaient à peine nager et, adultes, l'idée ne leur serait pas venue de prendre un bain de mer, encore moins de se bronzer sur la plage.

Jusqu'à mes douze ans, mes vacances d'hiver se déroulaient au bord de la mer.

Ceux qui le pouvaient y passaient donc six semaines de juillet-août. De septembre à juillet de l'année suivante, on ne revoyait pas la mer, qui pourtant n'était pas bien loin. Il y avait une autre bonne raison à cela, c'était la malaria. En hiver, les moustiques se tenaient tranquilles mais aux premières chaleurs, ils repartaient sur le sentier de la guerre et à la tombée de la nuit commençaient à distiller leurs subtils poisons. Par conséquent, si d'aventure on se trouvait au bord de la mer hors-saison, dès que le soleil commençait à baisser sur l'horizon, on déguerpissait à toute vitesse pour rentrer sur les hauts-plateaux noyés dans leur éternelle humidité mais salubres.

La pêche sur les brisants

Il y avait pourtant quelques exceptions. Il ve-nait parfois à papa, vers le mois de janvier, l'idée d'aller faire une petite pêche sur les bri-sants – les grandes, il en faisait à longueur d'année avec l'oncle René Raffray, Maxime Raffray, Natic Rouillard, Pierre Hardy et autres Fifi Koenig. Nous partions donc en famille – sans maman – pour la journée à Pointe d'Esny, au campement de tante Madeleine Rey. C'était le branle-bas de combat à la cuisine chez nous car le rituel voulait qu'on emporte un vaste pilau et il fallait qu'il soit prêt pour notre retour de la messe.

À Pointe d'Esny, nous étions accueillis par les gardiens qui étaient là depuis toujours et avaient connu papa tout jeune, je crois. Emmanuel était petit, rondouillet, avec une petite moustache à la Charles Byer et un teint de Peau Rouge. Jeanne était grosse et très noire.

Aussitôt arrivés, nous embarquions dans la pirogue et on mettait le cap en direction des brisants. Nous pêchions généralement près du Dalblair qui dressait sa vieille proue rouillée hors de l'eau, de l'autre côté des brisants. Chacun avec sa gaule, dans le clapotis tranquille alors que les grosses lames se brisaient à

une centaine de mètres, on taquinait la vieille rouge, la vieille grise, le pavillon, le lalo, et autres habitants du corail. En ce temps béni, ils pullulaient et en une heure le premier plat était assuré. Écaillés et frits alors qu'ils étaient encore vivants, c'était un délice.

L'estomac ouvert, on dévorait à belles dents dans la grande salle à manger en rotonde. À droite du campement, il y avait une espèce de paroi de ravenales qui était censée abriter ce vent féroce de Pointe d'Esny. Papa se calait dans le sable pour une petite ronflette et je me souviens que le temps commençait à paraître long. Avec mes petits frères pour seuls compagnons, je m'ennuyais ferme. Après quelques querelles par ci et quelques engueulades par là, quand la mer commençait à friser et à devenir violette, nous nous empilions dans la Citroën et on rentrait, fatigués mais heureux.

Tout cela n'était que diversion. Ce qui comptait c'était les grandes vacances au bord de la mer.

Kalodyne



Comme tu sais, nous avons passé de nombreux hivers à Kalodyne, et c'est là que j'ai les souvenirs d'enfance les plus heureux et, aujourd'hui encore, les plus vivaces. Tu ne les as évidemment pas connus puisque c'est en 1945 que nous y sommes allés pour la dernière fois. Tu as été conçu quelques semaines avant. Petite anecdote : maman, qui aurait dû pourtant être aguerrie, était malade comme une bête pendant ses grossesses. Au début de ce séjour-là, Guy Giraudeau passait une semaine avec nous et, un matin que maman faisait une apparition dans la salle à manger, l'air un peu défait, Guy a pris de ses nouvelles et a ajouté : « Vous êtes exactement comme maman. Elle est toujours malade au bord de la mer », ce à quoi maman a répondu, comme avec de la résignation : « Dans mon cas, tu vois, c'est un peu différent parce que, en fait, tes amis vont bientôt avoir un petit frère ou une petite sœur ». Surprise et consternation générales. Qu'allait-on faire d'un nouveau moutard braillard ? Tu as été relativement bien accueilli quand même, au bout du compte, on m'a offert d'être ton parrain, je t'ai tenu sur les fonts baptismaux avec tante Cécile, et je me suis battu comme un tigre pour qu'on t'appelle Alain et non Maurice qui, si ma mémoire ne me joue pas de tour, était le nom qui recueillait la majorité des suffrages.

Mais ne nous égarons pas trop. Donc, Kalodyne a été le paradis de mon enfance. Quelque temps après ces vacances-là, nous avons acheté Pointeaux-Sables. Je reconnais que c'était une des plus belles propriétés au bord de la mer de l'île, chaque année les oncles ou les tantes de Madagascar y venaient pour de longs séjours, et j'y ai passé quelques moments agréables, mais dans l'ensemble qu'est-ce que je m'y suis emmerdé, sans ami sauf les deux années où les Hardy ont loué un campement à côté, et surtout parce que les plaisirs de la mer étaient inexistants. La mer était grise, triste, infestée d'algues vénéneuses, de bambaras, de saloperies di-verses qui ôtaient toute envie de se baigner, et surtout nous étions encerclés par une ceinture de secs. On ne pouvait donc sortir en bateau que

deux heures par jour, juste avant et après le point culminant de la marée haute. Bref, mes souvenirs sont plutôt négatifs.

Je parlerai donc de Kalodyne, et surtout de ces dernières vacances quand j'avais douze ans. Comme chacun sait, cette propriété, dite de la Butte à l'Herbe – nom ravissant – appartenait aux tantes Maurel. J'aimerais évoquer un peu cette famille avant, encore une fois, d'en venir au fait.

Il y avait eu l'oncle Edgar. C'est un vieux monsieur fort distingué, tranquille, aux yeux globuleux, qui portait des faux-cols aux pointes arrondies. Il était célibataire. Il vivait avec ses deux sœurs, tante Augusta et tante Alix. La dernière fois que j'ai vu l'oncle Edgar, il était venu nous rendre visite aux casernes de Cure-pipe, où nous habitions. Il avait eu une attaque, il regardait un peu dans le vague et parlait peu. Il est mort quelque temps après, laissant ses deux sœurs derrière lui.

Tante Augusta avait été mariée à un certain Monsieur Hugues, mais d'une manière un peu distraite, je crois. En tout cas, ce brave homme avait rapidement trépassé, sans avoir laissé le moindre souvenir. Tante Alix ne s'était jamais mariée. Tout le temps que je l'aie connue, elle a souffert de cataractes qu'on ne devait pas opé-rer dans ce temps-là ou alors l'opération lui

faisait une telle trouille qu'elle n'en voulait pas entendre parler.

C'est surtout à Port-Louis que je les ai connues dans cette merveilleuse maison coloniale où nous passions souvent les journées de courses. Là aussi le rituel était immuable. Il y avait au centre du grand salon une table ronde, au dessus de marbre. Tante Augusta, toujours vêtue de noir, un bandeau de velours autour du cou, s'assevait sur une chaise parfaitement inconfortable à côté de cette table et s'accoudait sur le marbre. Elle avait un visage carré, congestionné, et un éternel sourire qui lui tirait bouche et joues. En fait, c'était plus un tic qu'un sou-rire. À gauche, en entrant, il y avait le long du mur deux chaises, près d'une portefenêtre qui donnait sur la véranda. Tante Alix était toujours assise sur une de ces chaises, dans le coin de la pièce. Elle était toujours vêtue d'une longue jupe noire et d'un genre de peignoir blanc avec des motifs noirs. Comme je l'ai dit, elle était à moitié aveugle, en plus elle avait de la mous-tache. En revanche, il lui manquait beaucoup de dents.

Il faisait toujours une chaleur d'enfer dans ce salon mais comme les deux tantes vivaient dans la hantise des courants d'air, tout restait inexorablement fermé. Avec de grands éventails et d'un languide mouvement de poignet, elles essayaient de se rafraîchir, mais sans succès, et de temps en temps poussaient de longs soupirs.

À chaque course, elles se levaient en soufflant comme des phoques, faisaient quelques pas vers la porte-fenêtre dont elles soulevaient le rideau de dentelle pour voir passer en tourbillon les chevaux, puis avec un autre long soupir elles reprenaient leur place. Entre la qua-trième et la cinquième course, Douka, le ma-jordome, servait le thé dans de petites tasses fines – ce qui martyrisait papa pour qui il n'est de tasse qu'énorme. Il y avait sur la table des douzaines de gâteaux de la Florenapolitains, pots de colle, mirlitons, puits d'amour, mille-feuilles, éclairs, etc. etc. On se jetait dessus comme la vérole sur le bas clergé.

Il faut dire que ces vieilles dames ne vivaient que pour la bouffe. Les menus de réception dans les années quarante étaient encore pantagruéliques mais il semblerait que l'ordinaire était lui aussi impressionnant. Je me suis souvent demandé comment elles passaient leurs journées. Elles ne lisaient pas, ne jouaient pas aux cartes, ne faisaient que je ne sache rien du tout. Elles devaient se lever, se faire faire la toilette par leurs femmes de chambre, et puis sur le coup de onze heures, entrer dans le salon et attendre le déjeuner en pensant à rien. En-

suite elles attendaient le thé, ensuite le dîner, se gavant à chaque fois. En somme, comme des boas constrictors, elles menaient une vie de digestion.

Elles passaient le plus clair de leur temps dans leur belle maison de Curepipe. Vers juillet, elles descendaient à Port-Louis. Elles y restaient jusqu'aux premières chaleurs. Après la mort de l'oncle Edgar, elles ne sont jamais retournées à Kalodyne. Ce trajet en voiture eut été insupportable. Port-Louis était déjà une expédition. Elles avaient une sainte terreur de la voiture, des médecins, des maladies, des cam-brioleurs, des voyages et surtout, des courants d'air.

Il y avait autour d'elles un vaste entourage de femmes de chambre, de maîtres d'hôtel, de cuisiniers, de jardiniers, et il y avait deux chauffeurs. Le numéro un s'appelait Doukane. C'était un vieil hindou portant beau et parlant bien, à la grande moustache blanche, qui avait servi la famille depuis toujours. Il était devenu leur intendant et devait copieusement se servir au passage, ce dont elles n'avaient cure. Il était presque aussi vieux qu'elles et avait décidé qu'il ne voyait plus assez bien pour conduire. On avait donc embauché un aide-chauffeur mais on s'en méfiait comme de la peste et jamais, au grand jamais, on ne serait monté en

voiture si Doukane, costume gris, gilet, chaîne en or sur l'estomac et montre au gousset, chapeau Hambourg sur la tête, n'était pas assis devant à côté de lui pour le cas où son expérience serait nécessaire. Il était entendu évidemment que toutes les glaces seraient toujours montées et qu'on ne dépasserait jamais trente milles à l'heure. Je revois cette grande guimbarde à marchepieds, évoluant avec dignité et précaution, les deux experts devant, et derrière les deux vieilles dames emmitouflées, gantées, chapeautées de haut, qui recommandaient leur âme à Dieu en le suppliant de ne pas trop leur en vouloir de vivre aussi dangereusement.

Mais revenons à nos moutons, il y avait d'ailleurs foule à Kalodyne.

Le départ pour les grandes vacances était un événement majeur. Dans la plupart de ces vieux campements, il y avait des lits, des tables, des fauteuils, des plats, des assiettes et, je suppose, quelques casseroles. Toujours est-il qu'il fallait faire venir un camion, oui monsieur, un gros camion, que le chargement durait plusieurs heures et qu'il fallait de savants échafaudages pour tout faire tenir.

Papa *organisait*, évidemment. Et cela demandait une certaine logistique. Nous étions sept, il y avait bien cinq ou six domestiques et leurs

familles, il fallait transplanter toute cette tribu et s'en aller à l'autre bout du monde. Il n'y avait aucun transport public, pas d'électricité, pas de téléphone, pas de bureau de poste, pas de ravi-taillement sauf chaque matin le marchand de pain, poutous, et macatchas. Il passait quelques colporteurs de légumes rachitiques, des mar-chands de cacahuètes, grams grillés et samosas et, un jour, jaquot-danser. Il y avait aussi du poisson, bien sûr.

Lorsque tout était arrimé tant bien que mal, le camion s'ébranlait dans les rugissements de son moteur, les domestiques et leurs familles partaient jusqu'à un point quelconque où on irait les chercher. Comme tu l'imagines, ça ne se passait pas sans bruit, de cris et de confusion.

Rappelle-toi ce que je disais plus haut. Nous n'avions probablement pas vu la mer depuis près d'un an. L'hiver était déjà bien entamé et il y avait bien longtemps qu'on regardait tomber la pluie. Ça semble idiot de dire ça aujourd'hui mais je t'assure qu'une fois passé Port-Louis, le dépaysement devenu total. Tout changeait. Il faisait beau et chaud. La terre était rouge et sèche, c'était la lumière crue du Nord. La route était exquise et nous emmenait vers les vacances en serpentant à travers les champs de canne, en passant par les petits villages hindous aux huttes de terre et de chaume, aux chiens

éthiques et aux petits enfants au derrière tout nu.

Les images se bousculent. Après Pamplemousse, la route goudronnée venait s'éteindre dans un chemin de graviers qui nous conduisait, en haut d'une petite côte, aux pieds d'un ha-meau. Par-delà les toits, les champs de canne et quelques cocotiers dressés dans le ciel, la mer. La brise était fraîche, nous étions presque ar-rivés.

Encore quelques kilomètres, on passait le campement de Maurice Maurel, le minuscule port de pêche et le vieux four à chaux abandonné, et on tournait à gauche. Les immenses multipliants, le barachois où nous étions généralement salués par des bancs de petits bretons qui sautaient, leurs écailles mouillées lançant des rayons d'argent, triomphalement devant la case de Katan, le gardien, où enfants et chiens nous accueillaient avec fracas, une longue allée de sable sous les vieux filaos, et la voiture s'arrêtait devant le perron.

J'ai encore dans la plante des pieds le chatouillement du sable tiède, dans les narines l'odeur de sel et de résine, sur la peau le picotement du soleil, dans les yeux les étincelles d'or qui dansaient sur l'eau. Ces premiers pas hors de la voiture étaient le plus beau moment des vacances, il était fugitif et on ne le retrouverait pas avant l'année suivante. On s'affairait, on allait à droite et à gauche, on filait sur la plage, on revenait, on était comme des chiens qui retrouvent leur maître et, si faire se pouvait, nous aurions battu la queue, léché les mains et fait pipi contre les arbres!

L'heure sacro-sainte du thé étant arrivée, on passait dans la salle à manger – papa a toujours eu ses priorités. Tout gourmand que je sois, j'y allais à mon corps défendant car Alain Hardy était déjà arrivé et nous avions d'autres chats à fouetter. La salle à manger était, flanquée de l'office, dans une grande bâtisse au toit de chaume séparée de la maison principale. De grandes baies vitrées donnaient sur une sorte de terrasse au-delà de laquelle, à travers les filaos, on voyait la mer. Nous engloutissions notre goûter et j'allais, avec Alain, faire le point.

Comme ses parents arrivaient généralement quelques jours avant nous, il fallait rattraper le temps perdu. Le plus dur était de s'isoler de vous. Les piaillements allaient bon train, fascinés que vous étiez par les secrets que nous allions échanger. Les reproches volaient bas : « Tu n'es pas chic, mais pourquoi je ne peux pas venir avec vous, ça s'appelle un bougre, ça » etc. On finissait par se retrouver seuls au creux de quelque rocher et il me mettait au parfum. Nouvelles passionnantes : « Les Hein sont

arrivés et j'ai vu Marie-Josée. Ça c'est une pièce ça ». Il faut te dire que nous étions tous les deux amoureux de Marie-Josée — bien plato-niquement, de bien loin, et elle n'en a jamais rien su, la pauvre. Le moment le plus érotique que nous ayons partagé a été une partie de boules casse-côtes!

Ou bien encore : « Les Untel ont une nouvelle Colombine. Ça c'est un bateau ça » ou « j'ai vu Cri Cri. Elle a demandé quand tu arrivais » ou « il y a des quantités de lièvres près du four à chaux » ou « la petite chipèque était à la messe à Cap Malheureux dimanche ». Nous avions cette petite chipèque en sainte horreur. Elle était généralement assise sur le banc devant nous à la messe. Elle se trémoussait. faisait plaisanteries avec sa mère, ricanait, se retournait, nous provoquait, nous horripilait, elle était idiote. Eh bien, figure-toi, mon vieux, que cette petite chipèque-là s'appelait Brigitte Adam!

Le tour d'horizon terminé, nous allions faire le tour du propriétaire – fureter ici et là et tirer des plans sur la comète. C'était l'heure exquise. Le soleil déclinait, la mer prenait sa couleur bleu pâle, le ciel s'adoucissait, les nuages s'étiraient en volutes surréalistes, le sable devenait cuivre, et les oiseaux faisaient leur prière du soir. De temps en temps une vague léchait mollement la

plage comme un léger coup de fouet. Le jour finissait.

Brusquement, il faisait nuit. Le domestique arrivait avec une lampe pression - dénommée une Tito Landi, je crois – qui ronflait doucement et il l'accrochait sous la véranda. Les petits allaient dîner et Alain et moi, assis sur un des bancs de bois écoutions la conversation passionnante de nos parents. Tante Augusta et maman parlaient de chinoiseries, de littérature ou de Dieu sait quoi, cependant que papa et l'oncle Pierre discutaient pêche, affaires, politique et autres sujets « masculins ». Je revois tout cela avec force : les chaises d'osier, les bancs délavés, la lampe qui chuchotait, les papillons de nuit qui voltigeaient, heurtaient le verre de la lampe et tombaient brûlés, les conversations qui allaient bon train.

Oncle, tante et cousin s'en allaient, nous dî-nions et j'allais au lit, complètement éreinté. Le lit était dur, les draps étaient rugueux et secs, et pendant quelques secondes avant de m'endormir, je faisais mes projets en comptant les poutres. De la chambre de papa et maman, la bougie envoyait des lueurs sur le chaume. Dehors la légère brise du soir faisait chanter les filaos et on entendait au loin le grondement intermittent de la mer sur les brisants. Tout était

pour le mieux dans le meilleur des mondes et, les paupières brûlantes de soleil, je m'endormais.

Les matins à Kalodyne... Il m'arrivait de me lever aux aurores quelquefois pour aller lever les casiers avec Katan. Vers six heures du matin, avant que le soleil ne se lève, je sortais dans une aube grise. Tout était gris. La mer, le ciel voilé de brume. Le sable était humide de rosée et les oiseaux commençaient timidement à chanter. La mer était complètement étale.

La pirogue avait cette odeur très particulière, faite de bois usé par le sel et le soleil, d'eau croupie et d'entrailles de poisson. Katan hissait la vieille voile rapiécée et moisie, on ramenait la grosse roche ruisselante qui tenait lieu d'ancre et on mettait le cap vers le large. Au début il fallait *galer* pour aller trouver un souffle en dépassant la pointe Lacoste. La pirogue glissait, laissant derrière elle de longues rides qui n'en finissaient pas de mourir et la gale, chaque fois qu'elle sortait de l'eau, laissait tomber des gouttelettes qui crépitaient dans le silence du matin.

On trouvait enfin un souffle de vent, on trouvait la passe et on était en pleine mer. Au fur et à mesure qu'on s'éloignait, l'île prenait forme derrière nous, ses montagnes ciselées contre le ciel. Nous arrivions finalement à l'endroit où Katan avait déposé ses casiers. La mer était violette, on n'en voyait bien entendu pas le fond. Katan baissait la voile, nous dérivions au gré de la houle, un coup de rame à droite et à gauche, Katan prenait ses repères avec le Coin de Mire, une montagne et une autre, il sondait le fond de l'océan et puis il laissait couler, au bout d'une longue corde, un croc. Après quelques tâtonnements, il remontait un après l'autre ses casiers pleins — les bons jours — de langoustes et de poissons bariolés qui bondissaient dans la lumière.

Le camp scout

Je me souviens du seul camp scout auquel j'ai participé de ma vie. Ca a été une expérience un peu bizarre. Mon père, pensant que nous devions mener une existence de pionnier, disciplinée et à la dure, jugeait essentiel que je devienne scout. Je voulais bien. Je trouvais que ça avait un côté militaire et viril plaisant : l'uniforme kaki, le chapeau de scout... Malheureusement, à Vacoas, on ne parlait pas de scout mais des cœurs vaillants. On devait porter un short bleu, une chemise blanche, un petit foulard et un béret basque. Ce n'était pas ce qu'on faisait de plus viril, de plus masculin. Je trouvais ça bien bien moche! J'étais gêné. J'avais la désagréable impression de me retrouver dans une caste inférieure aux scouts de Curepipe. En effet, les cœurs vaillants et les scouts se réunissaient pour leurs activités. Je n'étais déjà pas emballé à l'idée de dormir sur le sable

Ma mère, pourtant très informée quand il s'agissait de l'éducation du piano, de la lecture, ne connaissait rien au sport ou à la vie au grand air. C'est un monde qu'elle ne comprenait pas. Elle était inquiète. Elle se demandait ce qu'on allait me faire à manger. Elle m'avait préparé un petit cahier de recettes car il était

prévu qu'on cuisinerait là-bas. Elle a même convoqué mon chef de patrouille. Il est venu lui expliquer que tout allait bien se passer. Il l'a rassurée plus ou moins.

Le grand jour est arrivé et nous devions tous nous retrouver à la cure de l'église du coin prendre un autobus pour aller au nord de l'île, au bord de la mer. On devait d'abord monter nos tentes. On n'a jamais rien fait de son livre de recettes! J'ai passé dix jours à manger du riz brûlé et des choses immangeables. Les recettes de ma mère étaient très bien peut-être pour le déjeuner du dimanche, donc pour quelqu'un qui savait faire la cuisine, mais elles étaient inadaptées pour les scouts.

Je suis parti avec une énorme malle en cuir de voyage. Une malle de voyage comme on en faisait autrefois, pour les voyages en bateau. Elle était tellement énorme qu'il a fallu que le jardinier la porte jusqu'à l'église. Dedans, il y avait tout un ensemble de trucs : une pile de petits mouchoirs bien repassés, un pull s'il faisait froid, des shorts et des chemises. Je ne vous dis pas la consternation quand je suis arrivé là-bas, où chacun avait un petit sac avec seulement trois chemises et deux chaussettes et un mouchoir. Dans la tente, la coutume voulait que chacun ait à ses pieds son sac. Moi, mes deux voisins avaient dû mettre le leur sur celui

de leur voisin parce que ma valise prenait la place de trois personnes. On y faisait des jeux de piste, on construisait des cabanes, on nettoyait les casseroles, on allait chercher du bois. Il y avait la messe tous les matins, même avant le lever du soleil. On avait construit un autel en bois avec une grande croix. À cet âge-là, je suivais encore les leçons religieuses sans broncher

La vie en temps de guerre

La guerre m'a marqué. Beaucoup. Lors de la déclaration 1939, je devais avoir six ans, comme tous les ans nous avions passé la saison d'hiver au bord de la mer. Début septembre lorsque nous sommes rentrés, mes parents sont allés voir mes grands-parents. Mes frères et moi-même étions restés à la maison avec la bonne. Je me souviens avoir attendu leur re-tour. Il tombait des trombes d'eau. Je regardais par les fenêtres la pluie glisser. Ma mère était blanche. Elle m'a dit:

- La guerre est déclarée!

Durant toute la guerre, l'ambiance était lourde. Même si cela n'avait rien à voir avec ce qu'il se passait en Europe, nous avions très peur que les Japonais envahissent l'île, ce qu'ils auraient pu et auraient dû peut-être militairement faire car Maurice était avant une escale importante pour la marine anglaise. Il y a eu des torpillages importants visant la marine anglaise. Cependant, on n'a pas tellement souffert : il y avait des rationnements.

Les plus pauvres s'habillaient sur mesure car on ne pouvait pas acheter de chemise, on ne pouvait pas acheter de chaussettes. Celles-ci arrivaient de France ou d'Angleterre. Il fallait tout faire soi-même, tricoter ses pulls... Chez nous, une couturière venait tous les jours! Elle arrivait à neuf heures et partait à dix-sept heures. Toute la journée, elle cousait pour la famille. Tout le monde ne pouvait pas se payer ce genre de service mais ce n'était pas du luxe, vu qu'on était six garçons! Il fallait donc faire des shorts, des chemises. Ma mère tricotait du matin au soir. On recevait le lait sous la forme d'un bidon qu'un homme à vélo nous apportait. Les maisons disposaient seulement d'une toi-lette. On tapait sur la porte et on disait *va-t'en* pour accéder au petit coin. C'était aberrant, la vie là-bas!

La chasse à Maurice

Alain,

Tu m'avais demandé, il y a fort longtemps, de mettre un jour sur papier mes souvenirs de jeunesse à Maurice, la chasse étant ce qui t'intéressait le plus. J'ai finalement décidé de m'y mettre, connaissance, hélas! trop bien mon tempérament velléitaire pour être bien sûr d'aller jusqu'au bout. L'important est, me semble-t-il, de commencer. Nous verrons bien.

Ce ne sera ni un exercice de style, ni un récit bien planifié. Ce sera plutôt un bavardage à bâtons rompus, un souvenir en amenant un autre. Si une anecdote me revient à l'esprit et, même si elle n'a pas trait à la chasse, je la raconterai.

Je ne sais pas comment se déroulent aujourd'hui les déjeuners de chasse. Je me demande pourtant si, à Maurice comme ailleurs, le temps des conteurs n'est pas pratiquement révolu.

Quand j'étais jeune, les figures du temps racontaient inlassablement, sans y changer une virgule, les grands classiques des ancêtres. Tonton Georges, tonton Popol, tonton Gustave, tonton Truc, Monsieur Untel avaient leur place dans le florilège de la chasse à l'île Maurice.

Mais venons-en à des souvenirs précis et il me semble qu'il serait logique de commencer par le commencement, c'est-à-dire par ma première chasse.

Cela s'est passé, me semble-t-il, en l'an de grâce, 1942. En ce temps-là, papa avait loué, avec Freddie et Raymond, une chasse à Chamarel. À cette époque, c'était un endroit complètement inaccessible. La plupart des habitants ne connaissaient que leur village, perdu dans les montagnes, village qui abritait par ailleurs un bureau de poste dirigé, comme il se doit, par deux vieilles demoiselles, une petite église – évidemment – et un curé irlandais, le père Eagan, qui ne devait pas trouver Chamarel bien différent de certains petits villages irlandais que j'ai eu le bonheur de connaître par la suite.

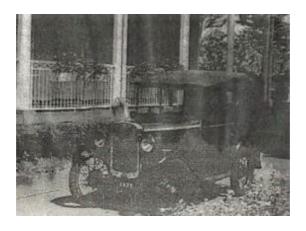
Chamarel

Il est, je crois, difficile aujourd'hui de se faire une idée de l'isolement de ce patelin en ce temps-là. Bien peu de ses habitants n'avaient jamais vu Port-Louis, et Curepipe ou Souillac ne leur semblaient guère plus proches que Dublin, patrie de leur curé.

Un brave du coin, extrêmement respecté, ayant comme tout un chacun perdu ses dents, s'était fait faire un râtelier, ce qui lui valait un grand prestige dans la communauté et représentait pour lui une source de revenus tout-à-fait intéressante. Aux grandes occasions — mariages, décès, et autres réjouissances — il louait son râtelier à des clients également édentés, mais moins fortunés, ce qui permettait à ces malheureux, l'espace d'une journée, et tout en souffrant la damnation, de rire tant bien que mal de toutes les dents d'un autre.

Pour en revenir... pendant la guerre, tout était rationné à Maurice. Les pneus de voitures, comme l'essence, étaient fort rares. Pour l'unique raison qu'elle avait des pneus en assez bon état, et qu'elle consommait peu d'essence, papa avait acheté une Baby Austin datant de Mathusalem, dont il se servait pour ses déplacements à Chamarel. Le moteur hélas! était

beaucoup plus vétuste que les pneus et à la moindre contrariété – chaud, froid, descente, côte, ou même pur caprice, il crachait, éter-nuait, et refusait tout net de faire un pas de plus.



La Baby Austin

Chaque vendredi soir, on lui faisait sa toilette à cette mignonne, on lui donnait de l'eau, de l'essence, de l'huile, Monsieur Toussaint lui vérifiait ses bougies, lui nettoyait son carburateur, on lui disait des mots doux, et, le lendemain, on partait en recommandant son âme à Dieu.

Je la revois, cette vieille garce : elle avait le front bas, la capote têtue, elle avait une odeur très spéciale d'huile, de cuir fané, et je dirais de chaleur. On s'en allait cahin-caha. La première partie du parcours se faisait généralement sans problème, le parcours étant tout en descente. Et puis, il y avait une quinzaine de kilomètres en plat et la vieille patache s'en allait en cahotant avec un air de vous dire : « Mes bons enfants, vous allez voir ce que vous allez voir ».

C'était au bas de la montagne que tout commençait. Juste avant une petite église blanche, toujours déserte d'ailleurs, on tournait à gauche. Quelques centaines de mètres en pente très douce, et puis les lacets commençaient. On guettait les bruits du moteur qui pétaradait, qui hoquetait, on guettait le gros bouchon du radiateur et soit c'était la panne, à grand renfort de jets de vapeur et de grincements affreux, soit par miracle on arrivait en haut. Je dois dire qu'à la vérité on y arrivait en général. Comme d'ailleurs je finirai par arriver à parler de cette première chasse.

J'avais dix ans, et pendant les nuits qui l'ont précédée, je n'ai pas dormi, d'excitation. Nous sommes partis papa et moi, un vendredi aprèsmidi, dans la petite Austin. Nous devions passer le week-end entier à Chamarel et papa donnait le dimanche la grande chasse de l'année dans Carreau Albert. La chose en soi était tout simplement fabuleuse mais le plus merveilleux était que nous allions passer tout

un week-end entre hommes, lui et moi. Il était vraiment grisant d'être devenu grand.

La première soirée ne m'a pas laissé d'images précises. Nous avons dîné et sommes allés nous coucher – deux lits de collégien dans la même chambre. Le lendemain, papa s'est levé aux aurores pour aller faire une tournée d'inspection et un stalking par la même occasion, me laissant sous la surveillance du garde en chef, Joseph Verloppe, brave homme peu bavard, à la moustache tombante et aux pommettes saillantes. Il avait emmené avec lui le second garde-chasse qui répondait au doux nom de Rose-nez.

Ce premier réveil à Chamarel... J'ai poussé les volets, il faisait un temps merveilleux. Sous la fenêtre, une plantation d'ananas descendait jusqu'à la rivière cachée par les arbres. Café, pain, beurre, pas de douche, ce qui arrangeait encore les choses. Je suis parti avec mon BSA pourfendre buls-buls, tourterelles et ramiers, les laissant tous d'ailleurs à leurs foyers et à leurs amours.

Papa est rentré vers midi et m'a solennellement convié à prendre une gorgée de bière avec lui – la première de ma vie. Sensation bizarre, mais encore une fois qu'il était bon d'être un homme.

Ce soir-là, le père Eagan est venu dîner. Il parlait à toute pompe, avec un accent à couper au couteau, il buvait sec et engloutissait avec enthousiasme tout ce qu'on lui mettait dans son assiette. J'imagine que même pour un Irlandais, dont la gastronomie n'est en général pas le péché mignon, la cuisine de la cure de Cha-marel devait être un peu juste.

Et pourtant, notre dîner n'était pas de ceux qui figureraient dans les manuels d'histoire. Joseph Verloppe était sans aucun doute un garde-chasse de grande classe mais c'était un cuisinier limité. Au menu figuraient des œufs au plat tièdes et un peu secs et une salade de giraumon. De toute évidence, l'abbé n'était pas habitué à un tel faste. En ce qui me concerne, le moment était inoubliable – trois potes discu-tant, à la lueur des lampes à pétrole, et à la clef la chasse du lendemain.

Je me suis couché de bonne heure et sans beaucoup tarder, je crois, papa a renvoyé le bon père à ses archanges.

Mes souvenirs me jouent des tours. Le lendemain ne pouvait pas être un dimanche car je sais que nous ne sommes pas allés à la messe. Ça devait être un 25 août, ou quelque chose comme ça. En tout état de cause, il faisait encore nuit quand le réveil a sonné. Café bien

chaud, tartines, et nous sommes sortis pour accueillir les premiers chasseurs dans une aurore rose et bleue et fraîche. Papa avait allumé une cigarette et je revois les volutes paresseuses qui montaient en spirales dans l'air du matin.

Le premier était Léopold-Raymond, qui arrivait de Rivière-Noire. C'était un homme admirable qui conférait au moindre de ses propos, au moindre de ses gestes, noblesse, dignité, et grand air. Il ne se pressait jamais et parlait – comme tant de cousins de papa – avec em-phase, une diction un peu staccato et crépitante. C'était un grand spécialiste des histoires de chasse. Il les racontait avec un luxe de détails qui faisait mon bonheur. comme une pièce de théâtre, en se mimant luimême, en rien. Quand il racontait un stalking, il commençait par faire un rapport sur le bruit que faisait la pluie sur la tôle de la salle de bains pendant qu'il se rasait. Des histoires de chasse comme ca, on n'en fait plus.

Parenthèse: Raymond marchait comme un gros cerf — majestueusement. René Antelme raconte une histoire apocryphe peut-être, mais que je trouve superbe. Un jour qu'à un rendezvous de chasse Raymond s'avançait, royal, papa lui aurait dit:

- Raymond... brame!

Revenons à cette première chasse à Chamarel. Je le revois, le bougre, s'avançant vers nous, lentement, la main tendue, et sa première phrase résonne encore dans ma mémoire :

- Mon cher Michel, je suis dans un état de surex-ci-ta-tion folle !

Et puis les autres sont arrivés et au fil des minutes, la sur-ex-ci-ta-tion montait et je trouvais ça merveilleux.

Finalement, nous sommes allés vers nos différentes chutes. Sans pouvoir la décrire avec exactitude aujourd'hui, j'ai quand même dans la mémoire une idée assez fidèle de notre chute. C'était une assez grande clairière, avec sur la gauche une grosse touffe de bambous. Papa était assis sur son petit tabouret pliant, j'étais assis sur sa gauche et plus bas, sur une pierre peut-être. De peur de m'ennuyer, et parce que je passais à lire mes moindres moments d'inactivité, j'avais pris un livre avec moi. Après avoir pendant un certain temps suivi les bruits étranges de la tournée, je m'étais abîmé dans mon récit.

Soudainement, par une certaine tension chez papa, j'ai senti qu'il se passait quelque chose. J'ai levé les yeux et aperçu, à la droite de la touffe de bambous, un trois-cornichons. Il ne nous avait pas vus mais il avançait du pas raide, un peu mécanique, du cerf qui sent le danger,

en tendant le cou à chaque pas. Mon cœur s'est immédiatement mis à battre la chamade. Je n'ai jamais pu tout à fait analyser ce sentiment qui ne m'a jamais quitté par la suite chaque fois que j'allais tirer un cerf.

En tout cas, la déflagration de la carabine m'a fait sursauter et a décuplé les battements de mon cœur. J'étais mordu.

La scène s'est répétée un peu plus tard avec, pour moi, les mêmes palpitations. Je ne me souviens plus de rien de cette journée. Ce que je sais, c'est que cette chasse dans le carreau Al-bert est restée longtemps dans les mémoires et qu'elle a été une des grandes satisfactions de papa.

Un autre souvenir de Chamarel : il y avait une chasse dans un carreau dont j'ai oublié le nom. Je me souviens cependant qu'il y avait deux tournées et qu'entre les deux il y a eu un cassecroûte au bord d'une rivière. Quelques vignettes : d'abord, c'est la première fois de ma vie que je goûtais les rissoles de la mère de Loïs et j'en suis resté ébloui. Ensuite, je revois 1'oncle Gaston rugissant comme l'accoutumée parce que les aloès dans sa chute avaient été mal élagués et que les cerfs sautaient comme des impalas. Il en avait manqué trois et je le revois mimant, sans fusil, les zigzags qu'il avait été obligé de faire pour les suivre dans sa mire.

Le troisième souvenir concerne un certain Pastor, géant roux aux ongles rongés. Au bivouac sous la rivière, Paul Nairac va vers lui et lui dit de son petit accent pointu:

- Alors, mon cher Pastor, est-ce que vous avez eu de la chance ce matin ?

Pastor, le dominant du haut de sa grandeur, le toise et lui répond :

 Qui Pasteu, Pasteu, Pastô, baise ou maman.
 Je ne sais plus ce que Paul a répondu, ou si même il y a eu réponse.

Pendant ces années de guerre, et d'une pénurie qui pour être douce comparée à d'autres pays n'en était pas moins certaine, les chasseurs étaient privilégiés. En hiver, il y avait la viande de cerf, le reste du temps il y avait le sanglier et le lièvre.

Papa s'était lié d'amitié avec un certain Marco Bouton, je crois, de son prénom. Ce Ti Louis avait une meute de chiens de chasse de race aux noms très recherchés dont la prononciation, pour l'une des chiennes, en tout cas, lui posait des problèmes. Elle s'appelait Luronne. Pour la commodité, Bouton l'appelait plutôt Louloune. Il y avait aussi une croisée braque aux longues oreilles nommée Bellone et une espèce de chien

sans race particulière, au poil gris, répondant au nom très snob de Milord – prononcé Milô. Nous chassions au lièvre un jour près de Phoenix. Il y avait à cette époque, à cet endroit, un grand dépotoir d'ordures, dans lequel était déversée la voirie de la région. Je revois Ti arrivant en courant, criant à papa : – Milô est tombé dans la mêde. Il était suivi dudit Milô crotté jusqu'aux yeux, dégoulinant de caca, dont on devait relever le parfum jusqu'à Floréal.

Nous étions tous venus dans la Citroën de papa. Sa réaction, comme on l'imaginera volontiers, fut toute en douceur. Ti prit une engueulade monumentale, comme s'il avait personnellement jeté Milô dans la mêde pour provoquer papa. Il lui fut ensuite intimé de nettoyer Milô comme il pourrait, et de le rendre propre au transport dans une voiture de gens civilisés. Le malheureux Ti Louis arrachait des brassées de feuilles de canne, étrillait le malheureux Milô, tout en recommandant son âme à Dieu. Ses prières ont dû être exaucées car, que je sache, il coule des jours heureux en Afrique du Sud. Ou bien s'il est mort, j'espère qu'il est au paradis des chasseurs.

À la chasse, il y a toujours eu les grands contestataires. La balle était-elle mortelle ? Qui avait droit à la dépouille, fût-elle, dans le cas d'une biche, symbolique ? Le grand contestataire de mon époque, était, sans égal, Gaston Desmarais. Nous en reparlerons.

Le champion d'une génération précédente était, paraît-il, un certain Léon Lamusse. Une des grandes histoires de Freddie Montocchio le concernait. Il semblerait que ce même Lamusse était un grand précurseur que son épouse, en ces temps reculés, l'accompagnât à la chasse. Si l'on pense que dans les années cinquante il fallait une certaine dose de culot pour faire

comme René Antelme, ou Gaston Lenoir, et arriver accompagné, on peut imaginer que ledit Lamusse était soit un mâle précurseur soit un pauvre mec écrasé par bobonne.

L'histoire en tout cas est la suivante : lors d'une battue dans je crois, la Rivière Dubois, un gros cerf avait été tué, et il y avait contestation. Lamusse était un des protagonistes. Comme d'habitude en pareil cas, un comité de sages avait tenu conseil, avait examiné trous de balles, trajectoires, angles, entrées et sorties et statué en faveur de l'adversaire. Lamusse était hors de lui et en désespoir de cause avait ex-pliqué que l'adversaire avait tiré de façon dangereuse, au mépris des consignes.

Sa cause était malheureusement perdue, les sages ayant déjà statué. Le drame est que Lamusse a trop insisté, expliquant que le voyou aurait pu l'avoir tué. Excédé, un des sages a eu l'imprudence d'ajouter :

 Pour un cerf comme ça on peut bien tuer un Lamusse.

Une seconde de silence dans l'assemblée, suivie de la voix stridente de la mère Lamusse.

 Viens, Léon, tu as de bien belles cornes à la maison.

En y repensant, c'était une époque marquée par la répétition. Quand j'avais douze ans, ça m'amusait. Plus tard, ça m'a prodigieusement irrité. Maintenant j'y trouve un certain charme nostalgique. Je repense à tous ces ancêtres comme Freddie Montocchio qui pendant des années m'a dit « bonjour Jean, comment va Claude ? » et à qui j'avais envie de foutre une baffe.

Ragoonanan le chef garde-chasse n'était pas l'homme le plus souriant du monde. Je revois sa moustache se recroquevillant de plus en plus à chaque imbécile qui lui demandait s'il avait attaché un gros cerf pour lui. Ragoonanan lui faisait une espèce de sourire pincé et répondait : « Oui, grand Missié », et l'individu en question se croyait l'homme le plus spirituel du monde.

Les chiens de chasse

Malgré sa longue carrière de chasseur, papa n'a jamais eu de meute, ni même un seul chien de chasse. Je crois que l'idée de devoir un tant soit peu s'en occuper, les trimbaler de droite et de gauche, aller les retrouver s'ils s'en allaient à la poursuite d'un faon, d'avoir à les mettre dans la voiture quand ils étaient mouillés et puants, tout ça l'emmerdait prodigieusement, et, de toute façon, les autres étaient là pour ça.

Je me souviens de deux tentatives dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas été des réussites. Un beau jour – nous habitions alors Club Road – papa est rentré de Port-Louis avec une petite chienne beige, ravissante et aux oreilles si longues qu'elles pouvaient laisser penser qu'elle serait un véritable *fouette*. Nous ravis, notre sportive de mère consternée. Comme c'était un 28 décembre, le jour de mon anniversaire, elle fut baptisée *Claudine* en mon honneur.

Tout Vacoas fut instantanément mobilisé – maçon, menuisier, serrurier, et autres corps de métier, pour aménager à Claudine, dans la cave au-dessous de l'office, des appartements dignes de sa carrière future. Il fallait faire vite car les chiens de chasse, les vrais, ne doivent pas vivre

dans les maisons des hommes. Le travail fut terminé en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire et exécuté avec beaucoup de goût – ciment bien propre par terre, coquette petite niche bien décorée, lattes de métal en croisillons, et tout et tout.

Il faut croire que tout cela n'était pourtant pas à son idée car elle y passa ses premières nuits à gémir comme une possédée. Elle finit par s'y habituer, elle mangea ses pâtés, elle but son lait. Mais elle avait dû être marquée par cette triste expérience car avec l'âge elle était devenue un peu folle et très timorée. Le moment venu, elle a participé à sa première chasse. Je crois que papa a été profondément humilié par son comportement. D'abord, elle a refusé tout net d'entrer dans les fourrés, malgré des encouragements de toute sorte. Ensuite, au premier coup de fusil, elle est devenue hystérique.

Je ne me rappelle pas de la fin de l'histoire. Je ne sais pas si elle s'est sauvée pour aller refaire sa vie ailleurs, ou si on l'a donnée, ou si papa a imposé à Ti Louis Bouton ou au bonhomme Allet de la reprendre et de la dresser, je ne m'en souviens plus. J'ajouterai que, pensant que *Claudine* ne ferait pas sérieux sur le champ de bataille, papa l'avait débaptisée – son second nom m'échappe. Ça aussi a bien pu la trauma-tiser.

La seconde tentative : par un bel après-midi, Patrice était allé flâner dans les rues de Vacoas. Il est rentré flanqué d'un roquet jaune, à la queue en tire-bouchon, affectueux comme pas possible. Il avait décidé que Patrice était l'élu de son cœur et refusait de s'en aller. Devant une telle détermination, il fut décidé de le garder jusqu'à ce que son propriétaire vienne le ré-clamer, ce qu'il s'est bien gardé de faire, évi-demment.

Un beau jour, par une inspiration fulgurante, papa a eu l'idée saugrenue qu'un grand chien de chasse sommeillait en ce roquet et qu'il faudrait le mettre à l'épreuve in situ. Comme lui craignait le ridicule – et à juste titre – c'est moi qui ai été chargé de cette noble mission et un matin, par nuit noire, Jacques Montocchio est venu me chercher avec ses chiens, des vrais ceux-là, son piqueur, et un certain Tom d'Arifat qu'il venait sans doute de prendre au bar de Vatel, pour aller chasser le lièvre.

Je suis sorti dans le jardin un peu avant l'heure prévue, accueilli avec tendresse par le chien que j'ai cruellement chassé. Il n'en revenait pas, le bougre, et il a mis longtemps à comprendre mais il a fini par détaler.

Quelques instants après, Jacques est arrivé et, tout surpris, il s'est inquiété de la nouvelle recrue. « Je ne sais pas, je ne le trouve pas ». Je

me suis engouffré dans la voiture et nous sommes partis. S'il était apparu de derrière un arbre et il avait fallu l'emmener, j'en serais mort de gêne, surtout vis-à-vis des chiens de Jacques.

Une fois cette crise passée, la matinée a été très agréable. Tom et moi avons tiré en même temps sur le même lièvre qui a fait un rouléboulé spectaculaire. Contestation, bien évidemment. Jacques a longuement étudié les indices et a tranché en ma faveur. Tom s'en est foutu complètement.

La chasse à Bananes



Une foule d'Antelme...

L'année de ma première chasse à Chamarel, qui est aussi l'année de la mort de grand-père An-telme, je suis allé avec papa à la fermeture à Bananes. Il faisait un temps abominable – pluie, vent, froid. Nous pataugions dans la boue ce qui, dans le meilleur des cas, n'est pas drôle mais qui, là, était héroïque.

Les adultes avaient encore leur équipement d'avant la guerre, en général bottines et guêtres de cuir brun bien ciré, culotte de cheval – Édouard Antelme dans la sienne était un poème – grands chapeaux. Pour les jeunes, on ne pouvait rien trouver et nous allions dans nos chaussures de ville de Claver Grau et nos pe-

tites socquettes de coton perlé. Nous étions trempés, transis, avec comme de la mousse au chocolat entre les orteils. J'ai trouvé ce jour-là que Jacques Montocchio et Henri Antelme étaient non seulement très futés mais aussi très élégants : ils portaient des chaussures de football dont ils avaient arraché les crampons. Papa trouvait ça ridicule et inefficace, très justement d'ailleurs, et n'a jamais accepté que je fasse comme eux.

De glissade en glissade, je suis arrivé avec papa à la deuxième chute de la Plaine des Palmistes, où il était posté. C'était une butte couverte d'herbe Dargent d'où on pouvait suivre presque toute la chasse. Je ne me souviens que des prouesses de Marcel Antelme qui était juste en-dessous de nous, à la première chute de la même Plaine des Palmistes. Il *j'tait* des coups de fusil avec nonchalance mais les cerfs en étaient quittes pour la peur.

Nous n'avons rien vu jusqu'à la fin de la matinée quand quelques biches, le poil ruisselant de pluie, se sont faufilées au bas de notre ravin pour entrer dans les fourrés, suivies d'un gros cerf que je revois encore noir, maigre, mais *un* trente pouces qui avait presque l'air de ramper tant il avait hâte d'être au couvert. Papa a tiré et de toute évidence l'avait grièvement atteint. Les garde-chasses l'ont retrouvé dans l'aprèsmidi et nous sommes allés chercher la tête chez l'oncle Gustave. C'était un vieillard tout blanc – l'oncle, pas le cerf – au nez busqué, et doté d'une énorme moustache. Pendant qu'on admirait ce trophée (le cerf, pas l'oncle!) qui n'était d'ailleurs pas si admirable, le *père* Gustave nous a fait un long cours de théorie cynégétique – lui aussi crachait presque ses mots en parlant:

Tu as tiré trop bas, mon cher. Quand on tire de haut en bas, il faut toujours viser plus haut.
C'est une des règles élémentaires. Quand on tire de haut en bas...

Enfin quand la leçon a été bien comprise, nous avons pu nous en aller.

C'est aussi à Bananes que j'ai tué mon premier cerf, toujours à une fermeture, quelques années plus tard. J'étais en chute avec papa à la plaine Bagat, grande plaine d'herbe Dargent toujours, toute plate, puis descendant en pente assez longue et assez abrupte vers des ravenales. Papa avait son fusil, et moi le calibre douze. Ce jour-là, curieusement, il faisait beau. On était assis tous les deux sur le mirador, mâchonnant nos sandwiches. Pour des raisons assez obs-cures, papa n'avait pris que deux cartouches de calibre douze.

Quelques biches, suivies d'un troiscornichons, sont arrivées devant nous, passant au petit trot, pour entrer dans les ravenales. Le cœur battant dans ma gorge, j'ai tiré et ai failli dégringoler du mirador – j'avais, comme chacun sait, pressé les deux gâchettes en même temps. Papa a dû donner le coup de grâce à mon premier cerf.

Le temps évidemment embellit les souvenirs mais il est quand même bien dommage que nous n'ayons généralement pas le don de jouir à fond des choses au moment où elles se présentent.

Le charme de la chasse



Mon père à la chasse à Midlands

Ce n'a été que beaucoup plus tard que j'ai compris le charme de tout ce qui entourait la chasse elle-même : en plein sommeil, à Pointe-aux-Sables, dans un lit chaud et sec – ce qui à Maurice a son importance – la voix de

papa, un peu assourdie pour ne pas réveiller les autres – me disant :

- Jean-Claude, c'est l'heure.

J'ouvrais les yeux et, par la fenêtre, je le voyais repartir à grandes enjambées vers le campe-ment principal à la lueur de sa torche. La torture de se lever, ensuite allumer la bougie et s'habiller, et aller le rejoindre pour une tasse de thé.

La Citroën qu'on chargeait, et le long trajet pour Curepipe. Bien souvent, vers Saint-Paul, les premières gouttes de pluie, et plus on montait, des torrents qui dans la lumière étaient comme des aiguilles qui voltigeaient et venaient s'écraser contre le pare-brise.

Comme chacun le sait dans la famille, papa n'est jamais de sa vie, arrivé à l'heure à la messe. Donc nous entrions dans l'église Sainte-Thérèse généralement alors que l'église était déjà bondée et qu'en chaire un prêtre irlandais – O'Caroll, Canning, ou Warner – prêchait la bonne parole en assassinant la langue française. Il fallait pousser, pour entrer, de grandes portes qui faisaient un potin infernal. La moitié de l'église se retournait cependant que nous entrions la tête haute pour faire nos dévotions.

Tous les chasseurs étaient agglutinés contre ces portes vitrées. Le protocole exigeait que chacun fasse acte de présence à l'église; mon impres-sion personnelle est que la seule prière que quiconque n'ait jamais adressée au Tout-Puissant à ces messes de chasseurs — où le curé avait d'ailleurs pour consigne d'abréger son prêche — était qu'il veuille bien diriger plusieurs cerfs vers lui, et, si possible, un cornard.

Au premier frémissement d'*Ite, missa est*, les chasseurs se précipitaient vers la sortie, papa le premier quand on chassait, à Midlands parce qu'il tenait à arriver avant les autres et tout le monde se ruait au grand galop vers la boutique de l'Église faire sa provision de petits pâtés à la viande. Ils étaient inoubliables, ces pâtés tout chauds.

Les arrivées au rendez-vous ! le cordon de phares descendant les collines, l'excitation des uns et des autres, les plaisanteries plus éculées les unes que les autres, les *Alors, mon camarade* de papa, le dandinement de Léo-pold-Raymond, les regards ahuris de Raoul Antelme – qui n'a jamais été foutu de me re-connaître. Papa lui disait : « Tu connais mon fils Jean-Claude ? » et Raoult lui répondait « Ton fils, quoi ? quoi ? Ah bon, ton fils » – et Édouard et ses plaisanteries grivoises – il par-

lait tout le temps de mademoiselle de Bèze. Je vois les jeux de mots qu'on peut en faire mais soit je n'ai jamais rien compris soit j'ai oublié – Freddy Montocchio, toujours impeccable sous la pluie comme dans son costume trois-pièces par quarante degrés à Port-Louis, l'oncle Gas-ton, les narines crachant des flammes, et René et Evelyn, et Robert et Danielle, et puis tous les humbles qui se tenaient un peu à l'écart et qui ne parlaient que quand on leur adressait la pa-role. Il y avait toujours presque de l'électricité dans l'air comme si à chaque chasse chacun pensait qu'il allait vivre ce jour-là le plus grand moment de sa vie.

L'après-chasse, le retour, beaucoup plus nonchalant que l'aller. On savait où on en était – le plus souvent déçus – on pouvait parler fort, en chemin on rencontrait les voisins, on racontait ses triomphes et ses déboires et on se retrouvait au départ où papa, calepin en main, prenait ses notes :

- Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

Chacun donnait sa réponse, qui un premier grand bois, qui une biche, qui n'avait rien vu, mais malheur à celui qui avait manqué. Il était foudroyé d'un indicible mépris – très littéralement d'ailleurs, car papa était très souvent aphone après une chasse ayant hurlé comme un damné après ses garde-chasses parce que la tournée ne procédait pas selon ses vœux. Ses

garde-chasses, à des kilomètres de lui, pris dans le feu de l'action et le fracas des chiens, des coups de fusil, et du reste n'entendaient rien du tout et par conséquent s'en foutaient éperdu-ment mais papa avait, je suppose, la satisfaction de n'être pas resté inactif.

On s'acheminait ensuite vers le campement. Je pourrais le dessiner mais, en plus, je le sens, de tous mes sens. Il avait une odeur particulière – faite pour une large part d'humidité et de moisi. Je sens sous mes fesses la texture des bancs, je revois les fauteuils pliants et les autres plus petits pour les joueurs de bridge, les bois ac-crochés, la plaine avec à droite une grosse touffe de bambous, je revois tout ça comme j'y étais et ça me fout un sacré coup de nostalgie.

Les bouteilles de whisky, tu t'en souviens toimême, partaient comme les petits pâtés de la boutique de l'église. Il n'y avait pas besoin de barman, chacun servant l'autre avec solli-citude. Les langues se déliaient, et puis s'alourdissaient, la gaudriole volait de plus en plus bas – je le sais car à cette époque j'étais d'une sobriété que j'aimerais bien retrouver – et les uns et les autres devenaient de plus en plus chaleureux. Ils s'aimaient les uns les autres.

On finissait quand même par passer à table. Le menu était immuable : riz, curry de cerf, et

différents chatinis. Le chauffeur de Freddie, Samy, était le plus grand expert de curry de cerf des hauts plateaux et il est resté, je crois, dans la mémoire collective de générations de chas-seurs.

Il avait pour consigne de se débrouiller pour obtenir, tôt dans la matinée, un morceau d'une des premières biches tuées. Il passait aussitôt au travail.

Ouand papa pensait que les uns et les autres avaient eu leur ration de whisky, on passait à table, papa à la tête de la table, Freddie lui faisant face à l'autre bout, la trentaine d'invités se bousculant pour trouver place sur les bancs. Les chatinis étaient déjà sur la table. Samy et Ragoonanan arrivaient avec le riz, des montagnes de riz blanc comme neige, fumant, odoriférant, dans de grands plats qu'ils posaient sur la table. Et puis ce curry que Samy faisait plutôt pâle, doré, exhalant tous les parfums de toutes les épices d'Orient. Mon dieu, ces souvenirs! Il y avait, tu t'en souviens, le bouffon de service, Clément Ulcoq. Il se servait des cathédrales de riz dans son assiette, à tel point qu'il était obligé d'y faire un trou au milieu pour que le curry ne dégouline pas sur la table. Tout le monde s'émerveillait - eh toi, Clément, eh toi, guette ce bougre-là, eh toi, Clément, comment tu fais – et Clément se rengorgeait et se pétait la

ventrière non seulement de congestion mais aussi d'orgueil devant l'admiration qu'il suscitait. Chaque année, il augmentait un peu la dose pour ne pas décevoir son public.

Il y avait un envers à ce décor. Comme les cerfs abattus devaient souvent être apportés d'assez loin, le partage ne pouvait avoir lieu qu'après le déjeuner. Quand nous y arrivions vers trois heures, gavés et repus, il y avait toute la foule de tourneurs de tous âges qui attendaient, bien souvent sous la pluie, vêtus n'importe comment et grelottants, le morceau de cerf qui était leur récompense. C'est une chose qui m'a toujours déplu.

Collégien

J'ai détesté l'école! J'étais paresseux et je préférais cent fois m'installer dans ma chambre et lire un bon bouquin que de potasser mes manuels de latin. Tout ce que je pouvais escamoter, j'escamotais! Je faisais le minimum pour survivre, le strict minimum! Dites-moi que je suis obligé de lire un livre pour un examen et je n'ai pas envie de le lire. Lors de ma dernière année de classe, il a par exemple fallu que je lise Dickens, un auteur que par ailleurs j'adore. Ça a été une torture. Je n'ai pas été emballé par cette histoire alors qu'au fond, elle est très bien. Il ne faut pas qu'on me dise qu'il faut que je fasse quelque chose. Cela m'agace. J'ai horreur des contraintes.

Le collège royal

Durant ma scolarité, le système éducatif mauricien était sous le joug impérial anglais. Au collège royal, les cours et les examens étaient en anglais. Mais en mathématiques par exemple, nous parlions aussi français. Le français restait pour les Mauriciens une fierté. Avant d'entrer au collège royal, je n'étais jamais allé à l'école. Chaque jour, de 9 heures à 15 heures, Mademoiselle Mauguéret, professeur de son état, nous installait, mes frères et moi, chez elle, autour d'une table. Elle s'occupait des différents niveaux. Elle nous a très bien instruits.

Arrivé au collège royal, j'étais parfaitement équipé pour commencer mon secondaire. C'était un établissement public. De très loin, le collège le plus sérieux de l'île Maurice. C'était en 1945, à la fin de la guerre.

La plupart de mes copains n'allaient pas au collège royal car il était multiracial. Beaucoup de mes cousins et de mes contemporains allaient au collège du Saint Esprit, un établissement catholique et privé où on accueillait seulement les Blancs. Sur le plan académique, ils étaient très inférieurs.

Le collège royal se trouvait à Curepipe, une

ville à une quinzaine de kilomètres de l'endroit où j'habitais à l'époque. Il n'y avait que des trains pour y aller. J'en prenais un à huit heures du matin et j'arrivais au collège à huit heures trente. Je restais au collège toute la journée. Il n'y avait pas de cantine : après le petit déjeuner indien à sept heures trente du matin, je partais avec dans mon cartable, du pain de la confiture. À la récréation, nous sortions ce pain plus ou moins humide. À quinze heures nous rentrions chez nous. Mon tuteur d'anglais habitait à Curepipe : lorsque j'avais une leçon d'anglais, je me rendais chez lui après le collège. Je rentrais alors chez moi seulement à dix-sept heures. Certains jours, j'enchaînais davantage encore! Je prenais une leçon de latin chez monsieur Besson puis une leçon de piano. Je rentrais alors à la maison à seulement dix-huit heures. Je mangeais alors une tartine et j'étudiais pour les leçons du lendemain. Je faisais aussi mes gammes. Cette accumulation de tâches me fatiguait : j'en avais marre! Et puis ce n'était pas de la rigolade, l'attente entre les repas...

Après avoir obtenu mon baccalauréat au collège royal, j'ambitionnais de passer un *Bachelor of arts*, une licence en langues : anglais, français, latin et grec. Le diplôme était délivré par l'université de Cambridge. J'ai étudié deux années mais il aurait fallu que j'aille en Angleterre ou éventuellement en Afrique du Sud pour valider la troisième année. Cela ne m'intéressait absolument pas et j'ai arrêté là ma scolarité.

Mon plus gros mensonge

Mon plus gros mensonge m'a emmené beaucoup plus loin que je ne le voulais.

Ce devait être au mois de juin 1947, en Afrique du Sud. J'avais quinze ans.

Un jour, au collège royal, il y a eu une classe de gymnastique. Pendant cette classe, j'ai été pris d'un malaise. J'imagine que je suis devenu très pâle, j'ai failli avoir une syncope. L'instructeur m'a attrapé et m'a dit:

- Assieds-toi. Tu devrais rentrer chez toi.

Arrivé devant ma mère, je lui ai dit ce qu'il s'était passé. Je suppose que je devais avoir l'air un peu décomposé, car tout de suite elle a voulu que je me repose.

On a fait venir le médecin de famille, le bedonnant Docteur Rivalland. Je ne sais pas ce qu'il a dit à mes parents mais le verdict a été le même que celui de ma mère. Puisque les vacances d'hiver arriveraient d'ici trois semaines, il a ajouté :

 Qu'il ne retourne pas à l'école d'ici trois semaines, qu'il se repose et surtout, il faut le distraire! Emmenez-le à la mer, à la chasse, aux courses. Dans ma chambre, j'ai commencé à lire et j'ai été pris de migraines. Elles étaient assez fortes. Plus je lisais, plus j'avais des migraines. Là, on a commencé à être assez inquiets. Au bout d'une semaine à peu près, c'est passé.

Mais étant paresseux à un point pas possible, j'ai trouvé que ce n'était pas une mauvaise idée du tout de continuer à dire que j'avais des migraines alors que je n'en avais plus vraiment.

Je suis allé au bord de la mer, comme conseillé. De retour au collège, j'avais perdu trois semaines. C'était compliqué à rattraper, aussi j'ai pensé:

 Oulala, tout ça est un peu casse-pieds, je vais recommencer mon histoire et je vais dire que j'ai encore la migraine.

Alors j'ai simulé avoir une migraine. Le médecin m'a remis au repos à la maison. Si je me suis toujours demandé si mon père ne s'était pas posé quelques questions, ma mère et les médecins s'inquiétaient de mon état. Ils disaient que j'étais en dépression, qu'il fallait absolument me remettre sur mes pieds. Un beau jour, chez l'un de mes cousins et amis, le téléphone a sonné vers dix-sept heures. Papa m'a dit:

- Tu as rendez-vous avec le docteur Darnet à

dix-huit heures, va chez lui.

Le docteur Dranet était une vedette. Il revenait de brillantes études en Angleterre. Tout le monde se précipitait chez lui. J'arrive là-bas et il était déjà au courant :

- Oui oui, votre père m'a raconté, c'est embêtant cette histoire, on m'a dit que c'était comme un étau qui se mettait sur votre cerveau quand vous lisez.
- Oui, ça coince, ça fait très mal.
- Je crois qu'on va vous faire faire un petit voyage.
- Vous plaisantez ? Vous n'imaginez pas que mes parents vont accepter de m'envoyer à l'extérieur, dans la rue, il n'en est pas question.
- Non, ne t'inquiète pas, j'ai parlé à ton père.

J'étais catastrophé en rentrant à la maison. Ce n'était pas du tout ce que j'avais l'intention de faire. Comment voulez-vous du coup que je dise:

- Tout ça, ce n'est pas vrai!

Me voilà coincé. À cette époque-là, aller à l'étranger depuis Maurice était une expédition impensable. Il n'y avait pas d'avion. Certes, il y avait des bateaux qui suivaient la route Asie-Europe, mais ils étaient difficiles à pren-dre. Après cinq ans de guerre, il y avait pour chacun d'entre eux une file d'attente de cinq cents personnes.

Mes parents me demandent si je préfère aller à Madagascar chez mon grand-père ou en Afrique du Sud à Durban chez mon oncle et ma tante. Je me dis :

 Madagascar, c'est plus près, j'aurai l'occasion plus tard probablement de m'y rendre. Profitons de l'Afrique du Sud!

À partir de ce jour, ils ont remué ciel et terre. Je suis parti en première classe sur un très beau paquebot hollandais pour priorité médicale! Quatre jours plus tard, je suis arrivé en Afrique du Sud. L'objectif? M'y changer les idées. Ça a été une réussite! J'y ai passé un mois à être dorloté. Avec un cousin, on jouait au tennis. Quand je suis revenu à Maurice, j'ai prétendu être guéri, qu'on m'avait trouvé des lunettes...

Lorsque j'ai repris l'école, j'ai été chaleureusement accueilli par mes camarades. Ayant passé une moitié de l'année à ne rien faire, j'étais en pleine forme mais je redoublais. Le héros du coin, monsieur Barnes, est venu à ma rencontre. Recteur du collège royal, c'était un grand bonhomme anglais toujours un peu enroué avec des lunettes cerclées d'or. Mon père le connaissait très bien, ils jouaient au tennis ensemble. Lorsqu'il m'a vu, il est arrivé vers moi et m'a dit:

- Bonjour Antelme! Ça va bien?

- − *Yes Sir*, ça va très bien, je suis vraiment en pleine forme.
- Je suis bien content de le savoir. Maintenant, je veux que vous me fassiez une promesse : vous n'allez plus vous tuer au travail, vous entendez!
- Yes, Sir. I promise.

C'est une promesse que j'ai tenue.

Personne n'a plus jamais parlé de ce mensonge. Je n'aurais jamais raconté cette histoire comme je vous la raconte aujourd'hui, du vivant de mes parents. J'ai trop honte. J'ai été vraiment très malheureux par mon attitude. Je n'avais pas de sortie de secours. Ça aurait été un drame, un drame absolu que de me dénoncer. Mes frères ne savaient rien non plus. Que ce soit une leçon pour ceux qui veulent s'embarquer dans des mensonges!

Je suis sûr qu'aujourd'hui si j'en parlais à un de mes frères, il me dirait :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'en ai jamais entendu parler!

Il m'est arrivé de mentir plusieurs fois dans ma vie. Même si au fond, il s'agissait davantage de tricherie que de mensonge.

Face à mes professeurs, je racontais que je n'avais pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Tout ce que je pouvais inventer pour ne pas avoir à travailler... il fallait bien sûr que ce soit convaincant, je n'avais pas envie de me faire attraper! Je passais plus de temps à imaginer comment m'en sortir plutôt que de faire les choses qui m'ennuyaient. En revanche, jamais je n'ai menti sur mes notes: il fallait bien les faire signer par les parents.

Ambition : comédien !

En vérité, je voulais depuis l'adolescence devenir comédien. Vers 1950, des troupes françaises de comédiens commençaient à venir à Maurice. Des jeunes inconnus de l'époque sont ensuite devenus des têtes d'affiche, comme Claude Piéplu que j'ai vu jouer dans des pièces de Robert de Flers. Je me suis dit que ce devait être merveilleux d'être sur la scène et de jouer. Tout le côté scintillant et brillant du théâtre me plaisait énormément.

Cette passion n'intéressait pas ma famille. Mais j'avais un groupe d'amis qui s'y intéressaient beaucoup comme moi. Si j'avais voulu faire un métier classique, comme avocat ou architecte par exemple, mon père m'aurait certainement donné l'argent pour aller faire des études en France. Une fois nous avons mis les choses au clair.

- Je ne comprends pas ce que vous avez contre le métier d'acteur, c'est un préjugé bourgeois!
 Je vais te dire pourquoi je ne veux pas que tu sois acteur: dans toutes les autres professions, il n'est pas nécessaire que tu sois le meilleur. Tu peux être un bon avocat et gagner très bien ta vie et ça ira. Mais si un acteur n'est pas tout à fait en haut, c'est le pire des ratés.
- Quand plus tard, assis dans un théâtre, je

voyais les acteurs à la fin de la représentation saluer la foule, je remarquais toujours le regard envieux des seconds et derniers rôles envers les vedettes et premiers rôles que tout le monde acclamait. Il avait absolument raison. Je n'aurais pas été le meilleur et j'aurais été amer.

<u>La croisière du Cariad :</u> <u>Port-Louis - Cape Town (1954)</u>

Avant le départ

J'ai terminé mes études au collège royal de l'île Maurice à la fin de l'année 1951.

En janvier 1952, je suis entré à la banque commerciale sans avoir le moindre intérêt pour les techniques bancaires, la comptabilité, les finances. C'était faute de mieux.

Je travaillais dans un petit département qui se trouvait en haut, dans un vieil immeuble datant de je ne sais quand. Il était en tôle, ou je ne sais trop quoi. Il y avait un grand balcon. Nous étions une bande de copains, nous ne travaillions pas très dur, nous nous amusions beaucoup.

La vie suivait son cours, je m'amusais, je faisais de la voile, j'étais membre de clubs. À la radio, je donnais des récitals de piano et je lisais des nouvelles. Je faisais un peu de théâtre amateur dont j'étais très friand. La vie passait plus ou

moins agréablement mais sans une espèce de perspective d'avenir.

Un jour de juillet 1954, un de mes amis est apparu à la fenêtre au bureau tout à côté de moi, à la banque.

- Est-ce que je peux te voir ? Il se passe quelque chose d'extraordinaire! Il y a un yacht en ville qui a fait le tour du monde et rentre dans son port d'attache à Cape Town. Ils ont besoin de quelqu'un à bord : j'ai décidé d'y aller.
- Mon Dieu, quelle chance tu as !Il s'assombrit :
- Mais j'ai des tas de dettes partout, je suis très embêté. Si papa ne me donne pas un coup de main pour les liquider ni les cents livres que coûte le voyage, je ne pourrai pas partir.

Je lui rétorque :

 Je te donne jusqu'à demain. Si ton père ne t'aide pas, c'est moi qui partirai à ta place.

Le lendemain, il est revenu me voir.

− Non, papa ne m'aide pas.

Ni lui ni moi n'avions ces cents livres. Je suis allé immédiatement sur le port, pour voir le propriétaire du bateau. Nous avons bavardé un moment, l'affaire fut conclue : je pouvais monter à bord ! Je voulais partir, j'aurais pu aller n'importe où ailleurs qu'ici ! Le problème, c'est que le yacht partait trois jours plus tard. Il fallait donc que je quitte mon emploi et donne ma démission d'ici trois jours. Comme mon ami, je n'avais pas un sou en poche. Une fois rentré à la maison, j'ai annoncé à mon père et à ma mère que je partais. Mon père est entré dans une grande colère.

– C'est absolument stupide!

Il espérait que j'aille faire des études un jour. En tous les cas, si je comptais sur lui pour m'aider, il n'en était pas question... Je me suis donc dit que je me débrouillerai autrement.

J'ai rameuté un peu tout le monde dans la ville de Port-Louis, la capitale commerciale de l'île. J'ai été voir le patron de la banque *Barclays* qui venait parfois chez nous lors de la chasse pour lui demander s'il pouvait me donner un job en Afrique du Sud. Ça a été un échec. Un autre ami de mon père qui avait des intérêts làbas, ne pouvait pas m'aider non plus. Je me demandais:

- Comment vais-je me débrouiller?

Au travail dans mon bureau, j'ai finalement reçu un appel de mon père.

- J'apprends que tu traînes en ville à mendier!
- Que voulez-vous que je vous dise ? Si vous ne voulez pas m'aider, il faut que je trouve une solution.
- Passe me voir tout de suite! Je te donnerai les cents livres dont tu as besoin pour aller en Afrique du Sud.

J'ai pris les livres sterling. Il est allé voir le directeur de la banque, un de ses amis. Il lui a expliqué la situation, et trois jours plus tard, j'embarquais. Il me semble qu'au fond, mon père était assez fier de ma volonté et de ma détermination. En revanche, ma mère était catastrophée. Il faut dire que j'allais partir suivre des aventures absolument impossibles. Elle avait peur de ce qui pourrait m'arriver... et effectivement, il y avait de quoi!

Je n'oublierai jamais le départ. Il faisait un temps merveilleux, le soleil descendait, la lumière était dorée et belle. Il était cinq heures de l'après-midi. En sortant du port, le bateau a longé une falaise. C'était un peu plus loin et j'ai aperçu la Citroën familiale avec mon père et mes frères à bord. Ils me regardaient passer. J'ai été pris d'une grande émotion. J'ai entendu leurs deux coups de klaxon : c'était pour me dire en revoir ! Je me suis demandé : « Quand les reverrai-je ? » Je suis parti.

Il y a quelques jours, j'ai reçu un message de mon frère Alain. Le souvenir lui était revenu de cet arrêt sur la falaise. Il se souvenait de ce bateau magnifique avec toutes les voiles qu'on montait. Il a été pris d'une immense émotion, lui aussi.

La traversée

À peine sortis du port, le lendemain, la radio a cessé de fonctionner. Pendant toute la durée de la traversée, mes parents n'avaient aucune nouvelle de moi. Ma mère m'a dit plus tard :

— Tu m'as fait vieillir de dix ans en trois semaines!

Il y avait un marin professionnel sur le bateau qui m'a dit qu'on n'avait jamais été vraiment en danger de mort. Peut-être, mais moi j'ai pensé qu'on l'était.

Durant cet été 1954 sur *Le Cariad*, j'ai tenu un carnet de bord de mon voyage en mer. Le voici reproduit en intégralité.



Vendredi quatre heures trente

Trois jours en mer et déjà un curieux mélange de sensations. Évidemment, quand je suis accroupi à écailler la rouille sur les montants en fer avec un énorme marteau, un pot de peinture rouge, crotté jusqu'aux sourcils, je me dis : « Mon Vieux Jean-Claude, qu'est-ce que tu es allé foutre dans cette galère ». Mais il y a tellement de moments merveilleux que, tout compte fait et toute question de sentiments mise à part, je ne regrette rien.

Avant de commencer un compte-rendu plus ou moins détaillé des événements, je fais mes excuses les plus plates pour mon écriture. Mais je réclame toute votre indulgence car je suis assis à l'avant du bateau, j'écris sur mes genoux et ça bouge terriblement. Ceci dit, allons-y.

Mardi après-midi

Après avoir levé l'ancre et dès que nous sommes sortis de la rade, toutes les voiles ont été levées. Le boulot le plus compliqué que je connaisse, qui ne va pas sans un rush extrava-gant où chacun se précipite sur chaque petit bout de corde qui dépasse et tire dessus comme un forcené. J'essavais de me faire tout petit et de me faire oublier. Rien à faire. « Give me that sheet. please, John! » Va te promener, mec! Ce n'est que longtemps après que John a su que « sheet », ca veut dire « écoute »! Une fois, tout en haut, l'homme de quart à la barre, on est tous restés sur le pont pour voir tout doucement glisser Maurice. Ce n'était pas bien vite, parce qu'il n'y avait pas un souffle et comme le temps était gris et menaçant ça n'avait rien de très beau. J'ai eu une drôle de sensation en voyant toutes ces montagnes pour la dernière fois longtemps... À sept heures moins le quart, on s'est réunis dans le deck-house pour l'apéritif. Chacun se sert et quand tout le monde est prêt, le « capitaine » lève son verre avec un petit air un peu intimidé et tout le monde boit. À sept heures quart, dîner : Charles est un traditionaliste et la vieille cuisine britannique, c'est bien ce qu'il aime. De grandes feuilles de salade, des tomates crues, des morceaux de viande froide, des carottes bouillies, du chou

bouilli, voilà pour Charles l'idéal de la bonne cuisine ici-bas. C'est sain, c'est nourrissant et (tout à fait accessoirement, bien entendu!) c'est facile à faire. Tout le monde se sert, prend un tas de flacons qui sont en permanence sur la table, verse des tas de sauces, de mayonnaise et de « dressings » et mon Dieu! c'est mangeable. Charles arrive, en s'agrippant, avec des cus-tards dans lesquelles nagent des rondelles de banane et de papaye, ou un jelly du plus beau rouge, ou encore, comme ce matin, un exquis plumpudding. Les premiers repas ont profon-dément choqué mon palais mais je m'y suis fait et ça va. À huit heures, on est montés sur le pont, Jim et moi, pour notre quart, et il a fallu m'initier aux mystères d'une boussole. Ça n'a pas été très long et un quart d'heure plus tard, votre serviteur était maître après Dieu. C'était très joli toutes les lumières de Maurice à l'horizon et la lune qui jetait une vague lueur sur la mer. Il n'y avait presque pas de houle et de mal de mer il n'était pas question. Jusqu'à présent d'ailleurs ca va très bien.

Donc, j'étais à la barre et Jim faisait les cent pas à côté. Mettons les dix pas, ce serait plus correct. Il a une démarche tordante, Jim. Avec son pull-over au col relevé, ses bras croisés, les jambes toujours raides, il tient le milieu entre un bébé qui apprendrait à marcher après s'être soulagé dans sa culotte et « Cotonné Delafaye » après un long at-home au Dodo-Club. De temps en temps, il s'arrête et bavarde un moment. À dix heures il va faire un Horlicks pour le « old man » qui est encore assis dans le petit salon à repriser son ciré. Jim s'amène un moment après le breuvage fumant et exquis qu'on avale à petites gorgées tout en claquant une langue brûlée. Toutes les heures on allume le feu arrière, on lit le « speedomètre », et on va remplir le « log-book ». Notre direction est « West by South 1/4 South ». Le vent est très faible et nous avons enregistré trois milles pour la der-nière heure. À minuit, nous sommes relevés par Ted et Franck, lourds de sommeil et engoncés dans leur chandail. À eux! J'ai tellement sommeil qu'il n'est pas question de faire mon lit. Je m'enroule dans une couverture de laine, je me fouette sur ma couchette et je fais des efforts désespérés pour m'endormir. Rien à faire : le bruit du gouvernail, le bruit de l'eau, le roulis, un coup de soleil assez douloureux. Tout fait que je m'endors assez difficilement.

À sept heures et demie, le lendemain, mercredi, je suis réveillé par la cloche du quart. Je me débarbouille et on passe à table pour le petit déjeuner. Œufs, fruits, jambon, fromage, cornflakes qu'on mélange à un truc dont j'ai oublié le nom – « un naturally – laxative ce-real » – et on monte sur le pont. Il fait un temps radieux. La mer est plate, il y a une bonne brise,

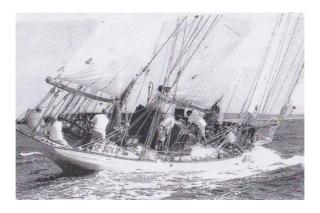
tout va très bien, mais je me demande si nous n'allons pas payer pour ça. Frankie me salue d'un joyeux Bonjour, Jean-Claude! Il est tout souriant, et il a un accent trop sympathique. D'ailleurs, ils sont tous absolument charmants. Je prends la barre et encore un long quart, Jim aide à nettoyer le pont. Il vient me relever à la barre et c'est à moi d'aller brosser le plancher du deck-house, besogne peu intéressante s'il en est. Je m'en acquitte consciencieusement, je fais les cuivres, et le skipper me donne un marteau, me fait voir des irons fittings qui sont rouillés et me dit d'enlever toute la rouille et de les repeindre. Ça roule jusqu'à une heure, où on descend pour le lunch. Après ce lunch, sieste jusqu'au thé et l'après-midi libre. C'est l'heure exquise où on peut flâner, jouir de la prome-nade et lire, ou même... écrire.

Mercredi après-midi, quand je suis monté sur le pont après le thé, on était tout près de la Réunion, qu'on a frôlée au Nord. On est passés à moins d'un mille de Saint-Denis, qu'on distinguait parfaitement. À la jumelle, on pouvait même reconnaître les 203 des Citroën! On était si près qu'on n'a plus eu de vent. On dérive vers la côte, et malgré les savantes manœuvres, on est obligé de mettre le moteur, jusqu'à une bonne distance en dehors. Le temps est toujours calme et les clairs de lune deviennent de plus en plus beaux. Nous avons assisté à des cabrioles

de marsouins qui venaient prendre un petit coup de lune eux aussi. Quand Jim prend la barre, j'adore aller à l'avant du bateau et je pourrais rester des heures à regarder les longues gerbes argentées qui fuient de sous l'étrave. Hier, même routine. La mer s'est creusée un peu plus. Les houles sont plus grandes et le bateau fait au moins six ou sept nœuds. Nous avons fait cent-soixante-douze miles les der-nières vingt-quatre heures jusqu'à douze heures aujourd'hui. On sera probablement en vue de Madagascar demain matin.

Hier, Frankie m'a donné le conseil de manger beaucoup de fruits, à cause du scorbut. Depuis je bouffe des oranges à longueur de journée. Je les pèle avec les doigts sales, sans couteau, aussi bien que vous ne pourrez jamais le faire. Évidemment, vous n'aimeriez peut-être pas les manger, mais à regarder, c'est de la belle ouvrage. Ils sont tous des caractères à bord de ce bateau. Le vieux capitaine a une manie – entre autres : marcher. Il marche sans arrêt, comme un dératé, from bloody morning to bloody eve-ning, de l'avant à l'arrière, en titubant, en bu-tant contre les cordages, et le rouf. Quand il arrive au bout de sa course, il s'arrête, regarde autour, de l'air du monsieur myope qui cherche ses lunettes et repart illico dans l'autre sens. Nous sommes tous crasseux. J'ai toujours le même short que depuis lundi. Et je suis bougrement propre à côté des autres qui ont le même short que depuis Cape Town.

J'ai fait mon éducation en trois jours, et ça ne me fait plus peur de bouffer avec des mains plus que douteuses, dans des assiettes – disons ternes, des choses cuites par Charlie, dont la principale qualité n'est certes pas la propreté. Il m'a prédit trois jours de gros temps avant Cape Town et là-bas une situation admirable. « Plenty o' good people dere! You like it! » « I hope so, Charles! » D'ailleurs, Jim m'a dit la même chose. Il paraît que les journaux sont remplis d'offres tous les jours et que la meilleure recommandation là-bas sera d'avoir fait partie de l'équipage du Cariad. « We expect to have headlines in the newspapers there », me dit-il, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Assez pour aujourd'hui. Nous reprendrons ça demain.



Lundi six heures

Deux jours sans mettre deux lignes. Samedi, je n'aurais eu presque rien à raconter et hier la mer était si grosse qu'il n'était pas question de prendre un stylo. Les vagues elles-mêmes n'étaient pas énormes mais elles étaient très rapprochées et dures. Le bateau était secoué comme un bouchon, l'eau courait sur le pont. Tout était trempé, il fallait s'agripper pour ne pas être fouetté contre les cloisons. Aujourd'hui encore ça bouge un peu et il n'est pas tellement facile d'écrire. Samedi matin, calme plat. Mais à mesure que la journée avançait, les vagues se creusaient, devenaient de plus en plus espacées et dimanche matin ce n'était plus la mer idéale qu'on avait eue depuis notre départ. Pourtant, le quart de samedi soir – douze heures à quatre heures – a été le plus agréable. Il faisait un temps d'une pureté admirable. Le ciel était semé d'étoiles et la lune mettait une couleur irréelle sur la mer. Le mât et les haubans se détachaient sur le ciel sans nuage et décrivaient de grands cercles nonchalants - on aurait dit un grand berceau suspendu au ciel. C'est ce soir-là que je me suis découvert une voix magnifique. Croyez si vous voulez, Jimmy écoutait dans la béatitude les chansons de Charles Trenet.

En tout cas, c'est une soirée que je n'oublierai jamais tant elle était belle de poésie, de calme, de pureté, d'innocence, de jeunesse, de je ne sais quoi de merveilleusement doux... Le dimanche matin, pas de travail – une bande de collégiens en vacances. Avant le déjeuner old papa Flitton est arrivé en vacillant sur le pont, portant un plateau rempli de verres de sherry pleins jusqu'au bord. Il va vers chacun, propose l'apéritif avec son petit air spécial. Il a une façon de vous regarder de côté comme s'il vous demandait pardon. À table, vins exquis, souvent d'ailleurs. De merveilleux comme d'Alsace, grande vins d'une finesse, accompagnant la gargote infecte de Charles, c'est encore ce que je connais de plus révoltant comme sacri-lège! Deux fois déjà depuis notre départ de Maurice il a passé à table de l'Extra Dry de Piper Heidsieck! C'est, avec le Roquefort, les seules bonnes choses que j'ai vues à table! Le reste est mangeable mais je donnerais bien quelques années de ma vie pour manger quelque chose de vrai. Tas de veinards de Mauriciens qui bouffez bien, qui dormez bien sans vous entendre réveiller à cinq heures du matin pour amener la gran'voile qui est déchi-rée ou un tas de conneries pareilles.

Donc, la journée dominicale s'annonçait sans histoire. Le temps était beau, on s'attendait à voir Madagascar d'une minute à l'autre. Lorsque d'un coup, vers onze heures, la mer a changé de couleur, le ciel s'est rempli d'un tas de gros nuages gris et lourds que même un vent carabiné n'arrivait pas à ébranler. Et ça a commencé tout doucement et tout graduellement. L'après-midi ça bougeait mais c'était tenable. À

table on commençait à la trouver saumâtre. Charles faisait voltiger les assiettes et les tasses, renversait la cafetière brûlante sur son bras, et jonglait avec les plats succulents qu'il nous apportait : un poulet, pompeusement qualifié de « rôti », qui a trouvé par la suite le séjour dans mon estomac très agréable et qui se trouvait disposé à le prolonger plus longtemps. Je respectais certes son opinion, mais je ne la partageais pas, et je l'ai liquidé au *Fruits Salts*.

Je suis allé me coucher juste après le dîner en prévision de mon réveil à minuit. Mais malgré tous mes efforts, j'ai été incapable de m'endormir. Je roulais sur ma couchette et il fallait se caler avec les coudes et les genoux. Quand j'ai fîni par m'endormir, ça a été pour sombrer (!!!) dans un sommeil peuplé de cauchemars et de personnages fantastiques — il était même question de balade en bateau dans les rues de Vacoas! — jusqu'à ce qu'un coup de roulis malicieux et visiblement destiné à me nuire, me fouette à bas de ma couchette.

J'ai atterri sur le malheureux Ted qui ronflait aux anges!

Le réveil a été aussi brutal et inattendu pour lui que pour moi. À minuit Frazer est venu me tirer par les doigts de pied pour prendre mon quart. Je communiais avec Cambronne de tout mon cœur, pendant que ie m'escrimais à enfiler mon pantalon, opération qui dura cinq minutes et au cours de laquelle je tombai trois fois, dont une sur Vic Pemrose... Dans le deck house, il a fallu attacher les lacets de mes bottes. Si ca ne recommence jamais, je les garde jusqu'à Cape Town. Je suis enfin sorti sur le pont, emmitou-flé jusqu'au cou dans un ciré, m'agrippant aux filins et aux cordages, en manquant de me ra-masser le portrait avec la vitre fêlée à chaque pas. La mer était déchaînée et le bateau faisait des bonds fantastiques. Par moments, on voyait l'avant si loin sous soi qu'on avait l'impression d'avoir mis le bateau en équilibre sur son beaupré, qu'on voyait l'instant d'après se pro-filer sur le ciel.

Jimmy me prévient que ça va être dur. La mer n'est plus le lac calme sur lequel on était jusqu'ici. On est vent arrière et on fait plus de dix nœuds. La houle est plus ou moins avec nous mais nous jette à droite ou à gauche de notre route avec violence. Il faut redresser à toute vitesse pour empêcher de *gyber*, ce qui

entraînerait la perte de nos mâts. De plus, il faut se cramponner pour ne pas valser sur le che-valet qui tient la roue. Le bateau penche des deux côtés alternativement, on embarque ce qu'on veut et Jimmy jure entre les dents. Deux heures de quart, c'est comme une leçon de culture physique prise sur un cheval particu-lièrement vicieux. Quand l'équipe Ted-Frankie vient nous relever, je ne me fais pas prier pour aller pioncer.

Lundi

Sans histoire. Je vais donc en profiter pour vous présenter mes compagnons de voyage : Old Papa Flitton: un original, sans aucun doute. Il a une maison à douze miles de Pretoria. Mais, comme il trouve une perte de temps de faire le trajet tous les jours en auto, il habite tout simplement à l'hôtel et passe les week-ends chez lui. Toutes les six semaines, il va en passer deux à Cape Town pour voir son bateau. Mal-gré une magnifique Buick 52 qu'il possède, il prend le train: vingt-quatre heures aller, et vingt-quatre heures retour. À Cape Town, il a une voiture pour de menus déplacements. Dès que la mer devient houleuse, il se renverse sur son fauteuil. la gueule ouverte, et devient ca-davérique. Ce soir, il a essayé les bottes ache-tées à Maurice. Avec de longs bas blancs qui dépassaient ses genoux, ses bottines pas lacées, il faisait sa promenade en dérapant à chaque pas sur le pont glissant. Je mourais d'envie de rire et ce n'était pas possible. À écouter Jimmy, à part quelques billets qui seraient encore entre les mains des Rockefeller ou des Astor, tout l'argent du monde appartiendrait au père Flit-ton!

Le Skipper: très gentil, parfaitement impersonnel.

Ian Frazer : vilain comme tous les péchés mortels de la terre, pétillant d'esprit et bon bougre. C'est un ex-ingénieur du pétrole des West Indies. Il a un petit gloussement en guise de rire qui me rappelle Louis Besson dont il a d'ailleurs la physionomie plissée et les yeux fermés quand il rit. Fait du pain exquis.

Frankie Halliday: probablement le plus sympa de la bande. Blond comme les blés, de longs cheveux qui lui tombent dans les yeux, un air franc et un rire très communicatif. Il baragouine le français et nous avons de longues conversations où je ris comme une baleine. Il a des mimiques tordantes, quand il roule les yeux. Je n'ai jamais vu autant de blanc. C'est lui qui est en charge des voiles, de les repriser, rapiécer, etc., et il est atteint d'une drôle de manie : mettre des pièces partout. Il en met d'immenses à tous ses fonds de pantalons et il a brodé avec du gros fil sur le devant d'un immense pullover bleu qu'il a Cariad I - Cape Town. Il a aussi pour le soir un bonnet de lutin en laine rouge et bleue.

Vic Pemrose: le lourdaud. Épais physiquement et intellectuellement. Bon bougre mais... il jure comme un templier, tous les trois mots; quand il est en forme, tous les deux mots. Toujours disposé à aider. Il a un appétit extravagant!

Ted Atkin: le seul de tous qui soit manifestement un garçon très bien. C'est le type même d'Anglais mélange d'Oxford et d'Oscar Wilde. Il a beaucoup d'esprit et d'humour, mais je ne comprends pas toujours ce qu'il dit parce qu'il n'articule pas. Il trouve toujours moyen d'avoir l'air propre, prodige qui me laisse rempli d'admiration. Il est gentil comme tout.

Et enfin Jimmy Bagley: mon compagnon de quart. Un garçon épatant. Il a une gueule absolument crevante et des expressions aussi très drôles. Sa devise à bord, c'est smooth efficiency. Avec le résultat qu'il n'en fait pas date. Il trouve toujours le moyen de s'excuser avec tant de bonne grâce quand il a rogné cinq minutes sur son heure de barre qu'on ne peut pas se mettre en colère. Il est en charge de la mécanique et il prétexte toujours quelque chose d'urgent à faire en bas, un ennui technique : « These little things are sent to try us, John! » Il a une expression impayable quand il fait les cent pas sur le pont. Nous nous entendons très bien. L'autre jour, son unique short avait une déchi-rure assez mal placée et on le charriait depuis un moment, lorsque d'un coup sur le pont, il enlève son pantalon, le met devant derrière, et n'en parle plus. Il est très fier de son petit carré de fesse rose.

Mardi

Une série de pépins. D'abord, le matin, réveil à six heures et demie. Tout le monde sur le pont pour amener la petite voile qui a une déchirure. C'est une opération déjà embêtante. À dix heures, on remet la petite voile et on descend la grande pour les mêmes raisons. On s'amuse à la lever et à la baisser jusqu'à six heures du soir. Le groupe électrogène trouve moyen de se casser – un axe coupé – il faut installer celui de rechange avec le résultat que Jim passe la journée à mettre tout en état et que je m'envoie quatre heures de quart tout seul, par une mer démontée et avec un vent carabiné qui vient de la mauvaise direction. On ne se dirige plus avec la boussole mais on essaie de monter le plus possible dans le vent. On loffe tout doucement, on monte le plus près possible et quand les voiles vont commencer à battre, on reprend la position. C'est esquintant.

À huit heures, après le dîner j'avais mis mon pyjama et j'entrais au lit en prévision de mon quart à minuit, quand on entend soudain le cri tant redouté de *All hands on deck*. Je me rhabille et je monte sur le pont. Le bateau marche à près de dix nœuds et chaque vague qu'il rencontre se termine en une gerbe d'embruns qui sont vaporisés sur nous. Il roule terriblement et

c'est une vision un peu hallucinante que tous ces bonshommes, trempés avec leurs cirés, qui courent en criant. Ça ressemble à un film « Capitaine Courageux » ou « Remorque » et on s'attend un peu à voir Spencer Tracy ou Jean Gabin surgir de derrière le rouf. À minuit, debout sur le pont.

Emmitouflés, Jim et moi commençons. Quand il fait gros temps il n'est pas question d'aller se reposer dans le *deck-house*. On reste tous les deux à l'arrière. Le bateau fait plus de dix nœuds, au plus près. Il marche l'enfer, cogne dans les vagues et nous sommes complètement trempés. Je trouve quand même que ça ne manque pas d'agrément. C'est une sensation un peu étrange qu'on éprouve, un mélange de force et de risque. C'est très excitant!

Au moment de terminer notre quart, Jim revient d'une inspection à l'avant avec de mauvaises nouvelles. La mer a enfoncé et emporté un panneau de l'avant et le vent s'engouffre avec force, balayant tout sur le pont. Franck me relève à la barre et Jimmy et moi allons attacher tant bien que mal les choses à l'avant complè-tement et faire une réparation de fortune. Les vagues nous dégringolent dessus et manquent de nous ficher par terre. On a tout de même fini par se mettre au lit vers quatre heures et demie.

Mercredi

Rien de saillant sauf dans la nuit. Nous étions allés nous coucher, Jimmy et moi, à quatre heures comme d'habitude et on dormait profondément. Vers six heures – il faisait nuit noire - i'étais dans un demi-sommeil à cher-cher ma couverture qui avait glissé, lorsque j'entends une galopade sur le pont et le All hands on deck poussé par une voix que l'excitation ou la frayeur rendait rauque et lugubre. Vic et moi roulons de nos couchettes, les nerfs à fleur de peau, nous demandant quelle était la catastrophe. J'arrive sur le pont en short et chemise. Il pleuvait, il faisait un froid glacial et c'eût été de l'héroïsme que de sortir quand même. J'ai jeté un coup d'œil par la porte du rouf et je me suis rendu compte que c'était un des focs qui s'était déchiré et qui battait. Quand je suis redescendu, mes dents claquaient et mes genoux jouaient des castagnettes. La trouille et le froid, mais surtout le froid. Une minute après je dormais du sommeil du juste.

Jeudi soir (vendredi matin - douze heures trente)

Je profite de mon quart pour mettre plus ou moins à jour mon journal. La journée n'a été marquée d'aucun incident frappant, sauf que nous commençons à sentir le froid. Ce n'est que le début mais mes aïeux ! Qu'est-ce que ça va être plus tard... Je suis en ce moment dans le deck-house où il fait quand même un peu tiède. J'ai mon pantalon gris, chaussettes de laine, bottes – une chemise, un pull sans manches, un avec manches, un blouson et quand je sortirai tout à l'heure pour aller à la barre, j'endosserai par-dessus le marché un gros ciré. Et je n'ai pas tellement chaud quand même.

Hier pendant mon heure de barre, j'ai eu deux grains blancs. J'ai cru mourir ! Il n'est plus question d'être torse nu. Le beau hâle que j'ai pu obtenir après force coups de soleil va s'évanouir et quand je débarquerai à Cape Town, je n'aurai plus que cette couleur indéfi-nie qu'on appelle la couleur sale. Hier à midi, sur le pont, sous un soleil de feu, nous étions tous avec de gros chandails à sautiller pour nous réchauffer. Et nous sommes encore à la latitude de Durban, dont nous ne sommes plus qu'à deux jours et demi. Dès qu'on n'est plus de quart ou de corvée, on file dans sa couchette

ou au salon écouter la radio et jouer aux cartes. J'ai assez hâte d'arriver à Cape Town. Non que la vie à bord me soit intolérable - elle m'est devenue indifférente! - mais j'ai envie de pouvoir prendre un bain, me faire couper les cheveux, passer une nuit entière dans un bon lit, et surtout bouffer quelque chose de bon. Même un vrai bifteck me mettrait aux anges. À tout à l'heure! Je vais relever Jim à la barre... C'est fait. Une heure de passée. Je suis un bloc de glace mais je me réchauffe tout doucement dans la tiédeur du deck-house. Je suis horriblement inconfortable pour écrire et le bateau bouge. Fait rien! Si je fais un effort pareil pour écrire, on peut en faire un petit pour me lire. Donc, pour en revenir à ce que je disais, il y a deux autres raisons qui font que j'ai envie d'arriver : d'abord la cuisine. Vraiment je ne peux plus! J'ai beau faire des efforts désespérés, je ne peux pas arriver à ingurgiter ces horreurs dont se délectent les Britanniques.

Depuis deux jours je ne mange plus rien, que du pain, du beurre, du fromage et des fruits. Rien que de voir ces cochonneries sur la table, ça me coupe l'appétit et ça me donne la nausée! J'en ai marre d'entendre l'anglais, l'anglais, l'anglais!!! Ils ont tous des accents impossibles, sauf Ted et papa Flitton! Le skipper c'est effroyable, son accent yankee! Les premiers jours, je n'étais pas loin du *How do you*

do ? Oui, ça m'arrive quelquefois ! de Robert Lamoureux. Maintenant ça va mieux de ce côté-là. C'est moi qui ai des difficultés insurmontables à m'exprimer, pis. Je ne trouve pas mes mots, mes phrases sont baroques et pas du tout anglaises. Enfin! J'en prends mon parti et je me dis qu'il me reste toujours la ressource de chanter en français, de jurer en français. Et ça je ne m'en prive pas, croyez-le. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il est un fait certain: je ne peux passer à côté d'une corde, pour que du même coup, elle se dresse avec une violence insoupçonnée et me flanque un bleu. C'est un esprit de malignité tout à fait déplorable chez une corde.

D'ailleurs il en va de même de tout à bord. Là où je pose mon pied nu, aux endroits les plus lisses du pont, il trouve toujours moyen de se poser sur un *fitting* quelconque, évidemment disposé là avec l'intention évidente de me blesser un jour. Je me suis cogné deux fois le petit doigt du pied gauche. Au début ça m'a fait très mal! Maintenant, il est tellement cassé que j'en fais ce que je veux, je ne sens plus rien. C'est toujours ça! Je regarde autour de moi pour trouver de quoi vous parler encore, et mes yeux s'arrêtent sur les cuivres. Je les ai faits encore ce matin, et maintenant, on peut tou-jours venir... Le skipper m'a expliqué comment on fait le point et on détermine sa course. C'est

infiniment plus compliqué que c'en a l'air. J'ai compris tout ce qu'il m'a raconté mais je serais bien incapable d'en faire autant. C'est assez pour ce soir. Bonne nuit! Je vais relever Jim. Tas de veinards qui êtes en train de dormir paisiblement!

Vendredi - samedi - minuit et quart

Saint Vierge! Qu'il fait froid et que j'ai sommeil! On m'a réveillé pour mon quart il y a vingt minutes et je suis encore tout engourdi de sommeil. La journée n'a été marquée d'aucun fait saillant. Vers midi on a eu un calme plat, avec soleil de feu et la mer comme un lac. J'ai pris un début de bain de soleil, mais au bout d'un moment le ciel s'est couvert, on a eu grain sur grain, et ca nous a donné un peu de vent. Ce soir, ça va à peu près, sauf qu'il est trop arrière plein. C'est dangereux et il faut veiller cons-tamment à ce qu'il ne gybe pas. Quand je suis monté sur le pont il faisait un temps de rêve – c'est la pleine lune! Elle brillait d'un éclat incrovable et la mer était merveilleuse à voir - on aurait dit un décor de film! Il me vient à l'esprit que le mois dernier, à pareille époque, je suis allé au fullmoon dance au Morne Plage avec Jeannot Leclézio, Lise, et Chantal. Je ne me doutais pas alors que la pleine lune suivante je l'admirerais de bien plus loin.

Maintenant, le ciel s'est obscurci de gros nuages et tout a revêtu un aspect polaire des moins engageants. Tout à l'heure, à la clarté de la lune, on voyait planer les grands albatros — on se demande quand ils dorment. Ils nous escortent depuis déjà quelques jours et je ne me

lasse pas d'admirer leur grâce. Ils planent pendant des heures sans donner un coup d'aile. Ils montent, descendent, effleurent les vagues, freinent, ne repartent rien qu'avec les courants d'air. Le plus drôle, c'est quand ils vont s'asseoir sur l'eau. On jurerait un hydravion. Il commence par ramasser ses ailes pour perdre de l'altitude et à un mètre de l'eau il dresse ses jambes pour freiner. Il touche la surface, con-tinue à glisser avec le bout des pattes dans l'eau sur un ou deux mètres, et finit par s'arrêter, en tenant ses ailes bien haut au-dessus de lui, un peu comme une dame précieuse qui relèverait sa robe pour ne pas la tremper. Ensuite, il les plie soigneusement, trois au moins parce qu'elles sont immenses, et tout est terminé. Il y a aussi les petits Capes pidgeons qui sont mi-gnons comme tout et qui planent admirable-ment aussi. Ils ont un petit air de vouloir faire comme les grands qui est adorable.

L'autre jour, il y a une baleine qui est venue prendre ses ébats à côté du bateau pendant au moins une heure. C'est affreux, c'est épais et sans grâce. Tout l'équipage était très excité, papa Flitton en tête avec sa caméra. Vic était monté en haut du mât pour avoir des photos originales. But, elle a eu un succès fou. Quand tout le monde a eu fini de la photographier sous tous les angles, elle a salué en plongeant, au revoir et merci!

Nous ne sommes plus maintenant qu'à cent quarante miles de la côte sud-africaine, à peu près vis-à-vis de Durban, mais comme nous faisons route vers le sud-ouest, nous ne serons en vue d'East London que lundi matin, probablement, si tout va bien. Et de là à Cape Town. Tout dépendra de la direction des vents. Ca peut prendre quatre jours ou quatorze jours. Tout le monde en a peu ou prou marre et old papa Flitton a commencé à être empoisonnant ce matin. Il a attrapé Frankie pour une bêtise et tout le monde ne cesse de répéter du matin au soir que c'est la 'ard life. Quant à Charles, je crois que le jour où on le lâchera à Cape Town il sera pris d'hystérie. Il m'a dit qu'il n'était pas question qu'il reste encore à bord à Cape Town et je me demande qui fera notre popote pendant les quinze jours où nous habiterons encore le yacht. Je dirais même des côtelettes de porc qu'elles étaient bonnes. Il y a toutefois une anomalie que je ne vous avais pas signalée. Comme l'eau est rationnée à bord – on doit s'en servir le moins possible en ce qui concerne ses ablutions! – on n'en met pas à table.

Depuis mon départ je n'en ai pris qu'en me brossant les dents. Et je ne serai nullement étonné d'apprendre que papa Flitton se rince les gencives avec un petit Bordeaux bien léger... Nous avons croisé à peu près à un mile de nous un bateau qui fait apparemment route pour Maurice. Il marche bien mais on ne peut pas reconnaître si c'est un K.P.M ou un cargo. Toute réflexion faite, j'aimerais être à son bord!

Il me semble qu'il y a des siècles que je suis parti! On est isolés du reste du monde, toujours les mêmes six types, il pourrait tout aussi bien y avoir six mois qu'on est à bord. Et pourtant, ça passe bougrement vite! Je pense constamment à Maurice. Dimanche matin, pendant mon quart, j'imaginais papa marchant de long en large en attendant son thé, la messe de cinq heures, plus tard la chasse. Le soir, le club de Grand Bay. J'imaginais les petits groupes bavardant dans la pénombre, que tout ça est tentant, de loin! Et même de près, notez bien quand est-ce que je reverrai tout ça!

Dimanche une heure trente

Ce n'est pas hier soir que j'étais de bonne humeur. Merde ! On a eu une journée impossible. Debout six heures trente pour descendre la grand 'voile qui a une déchirure. Quand il fait beaucoup de vent – comme c'était le cas – c'est absolument esquintant et ça prend bien une demi-heure. Il est arrivé un incident qui aurait facilement pu être... disons sérieux. Après avoir baissé la grand' voile on a hissé le spinnaker, une sorte de grand foc ballon. Généralement, on prend la précaution de l'enrouler et de l'attacher par de petites ficelles autour de la drisse, et quand tout est prêt on tire sur l'écoute. Les ficelles se cassent et tout va bien.

Hier, pendant que Jimmy et moi hissions la drisse, le spinnaker presque en haut, une rafale s'engouffrant quelque part a défait les nœuds des ficelles et le spinnaker s'est ouvert tout grand. La drisse nous filait entre les mains et on... est montés avec le long du mât à une vi-tesse vertigineuse – je n'en menais pas large – vous le croirez volontiers! – et je voyais le moment où on allait se broyer les mains dans la poulie. Heureusement les autres se sont préci-pités et nous ont arrêté quand bien même avant la poulie. Quand nous sommes redescendus Jim était blême et je sais que je l'étais aussi.

Après le breakfast, je m'étais installé dans un petit coin de soleil bien sec et chaud et un moment où tout était peint et séchait, une vague est arrivée, a frappé contre la coque et m'est tombée intégralement sur le dos. Vous dire la bordée de jurons qui est partie dans le ciel sud-africain! J'ai alors essayé d'aller repeindre des trucs sur le mât, mais le bateau roulait tel-lement que je manquais de me casser le cou à chaque instant et que ma peinture était un in-fâme barbouillage.

Après le déjeuner, pas question de sommeil ! J'aurais été réveillé d'un instant à l'autre pour hisser la voile. Vers trois heures, tout est prêt. On sue, on trinque et, au moment où elle est en haut, le vent très fort la faisait battre contre les re-up mainsal! Il fait une mer assez sûre et nous sommes trempés jusqu'aux os. À cinq heures tout est fini mais c'est mon quart. Je vais vite me changer et on-duty jusqu'à huit heures.

Il faisait un vent frais, juste assez pour nous faire faire dix nœuds, et le temps était magni-fique. Le coucher du soleil a été admirable. Les grands albatros dont la silhouette se détachait sur le ciel rose pastel, planaient doucement. Des quantités de vers me chantaient dans la mémoire — Samain, Baudelaire, Stuart, Merrill, Rostand. L'heure est belle de calme et d'oiseaux attardés et j'étais amplement repayé

de mes peines. Un moment j'ai senti quelque chose de bizarre à l'est, je me suis retourné et c'était la lune qui se levait. La pleine lune resplendissante et rougissante, qui ramenait pudiquement sur elle un petit coin de nuage. Elle était presque dans notre sillage dont elle argentait l'écume. Elle jetait des reflets irréels sur l'arrière du yacht. Nous étions trois à l'arrière. Personne n'a dit un mot. C'était tellement beau qu'on n'avait pas envie de parler. On essayait de jouir le plus possible de ce moment d'autant plus précieux qu'il était bref, et qu'on n'aurait certes jamais l'occasion de revivre dans ces conditions pareilles.

Et c'est bien à regret que je suis allé au lit à neuf heures. D'autant plus qu'avec l'eau qui courait sur le pont, les gouttières allaient leur train, tout autour de mon oreiller. J'ai essayé de me garer comme j'ai pu, mais le bateau roulait tellement qu'à chaque instant je sentais un petit froid déplacé. J'ai fini par changer de formule et je dors maintenant dans l'autre sens. Les pieds dans l'eau – c'est moins désagréable et plus facile à éviter. Ted, lui, avait une gouttière qui lui tombait obstinément sur le front. Il a pris une serviette, s'en est fait un turban de fakir, et a pioncé comme un loir avec sa gouttière. Pendant qu'on était à table – on prenait le café!

 il y a eu une vague énorme qui est passée par-dessus le bateau de sauvetage et s'est écoulée sur l'écoutille de la salle à manger, qui était ouverte pour avoir de l'air. Pemrose qui sirotait son café, l'a reçue tout entière sur le dos. Il s'est figé avec sa tasse à un pouce des lèvres. Il a eu une expression unique et même papa Flitton mourait de rire. Nous avons pris notre quart à quatre heures ce matin et nous avons vu se lever le soleil, un soleil comme dans les films de Walt Disney, rouge, mais rouge! C'était très beau aussi!

Pendant une heure on a fait onze nœuds ce matin! On est maintenant tout près de la côte africaine qu'on aurait sûrement vue à cette heure-ci si le vent avait continué. Mais c'était un calme plat. On a été obligés de baisser les voiles qui battaient contre les haubans (en-core!) et nous sommes au moteur. Je pense quand même qu'on devrait voir la côte ce soir. Oui hier c'était un de ces jours impossibles où j'ai envie de leur bouffer le nez à tous, surtout à ce vieux drôle de papa Flitton qui ne pouvait pas rester chez lui au lieu d'aller rouler sa vieille bosse de par les mers, en débauchant les fils de famille désœuvrés.

Mais aujourd'hui je suis réconcilié avec l'humanité... et avec la mer. Ce que j'ai pu la maudire, hier, la mer! On roulait que c'en était incroyable! Même certains actes intimes revêtaient un caractère purement acrobatique et

exigeaient des qualités de souplesse et de paix et la sécurité. Dames ! Pour une fois que je peux dormir sans être bousculé, je vais faire une petite sieste jusqu'à mon quart à quatre heures... Pourvu qu'on ne m'réveille pas dans une demiheure pour hisser la voile ! Je fais un malheur !.. On ne m'a pas réveillé qu'à quatre heures pour mon quart. C'est régulier, ça a été un quart sans histoire – la mer était un vrai lac. Il n'y avait pas un souffle – toutes les voiles étaient carguées sur les guis. Le moteur ron-ronnait doucement et le bateau glissait en lais-sant derrière lui de grandes rides qui allaient en

s'élargissant jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent. Malheureusement le temps n'était pas très clair et la côte sud-africaine qu'on a pu apercevoir vers six heures qui n'était qu'une bande grise et floue à l'horizon.

Après le dîner, quand nous sommes montés sur le pont, les brumes s'étaient dissipées et East London et ses feux ont défilé devant nous. Ce matin le temps est gris – en fait on a eu un grain d'orage ce matin, à l'aube – la mer est toujours plate et d'après les prévisions données par la météo sud-africaine, tout à l'heure, la situation ne changera guère avant demain. Donc, au moteur ! C'est moins sportif mais infiniment plus confortable. Hier soir ça me rappelait une certaine promenade faite au clair de lune de Grand Bay. Pour la première fois, ce matin,

depuis quinze jours je me suis réveillé sans avoir de nouvelles bosses à ajouter à un palmarès déjà chargé.

J'ai été très fier d'avoir changé, tout seul, ce matin les voiles, toutes les voiles, de bord. Le vent – le souffle plutôt, avait changé vaguement, et comme c'était le tour de Jim à la barre, j'ai tout fait tout seul. Ça ne s'est pas passé sans imprécations mais j'en suis quand même sorti. Nous devrions être en vue de Port Elizabeth cet après-midi. Et si tout va bien – je n'ose pas faire de prévisions trop optimistes! – nous devrions arriver à Cape Town dans quatre jours. Adieu va!

Dimanche 21 ou 22 (je ne sais plus)

Une semaine que je n'ai pas touché à ce journal. Les premiers jours – lundi et mardi – ont été calmes, pas d'histoires. La côte sudafricaine se déroule devant nous, nous croisons des qualités de gros bateaux. Très bien!

Mercredi soir il soufflait un peu de vent – toutes voiles dehors nous passons le Cap St. Francis et à l'aube le phare du Cap Agulhas se fait voir au loin. Vers neuf heures, le vent se met à souffler plus fort, les vagues se creusent, se creusent, et nous voilà dans un gale. La mer, très grosse, le vent sifflant dans les cordages, un froid polaire. Vers deux heures, il faut changer la voile ar-rière – parce que la grande a été descendue dans la nuit, opération longue et assez dangereuse - la voile est fouettée de l'autre côté et la vergue se pulvérise sur un hauban – on s'agite pour la remplacer par une autre voile lorsque le père Flitton, qui était resté jusque-là dans le deck-house, emmitouflé dans une vaste cou-verture, sort sur le pont et passe des engueu-lades, disant qu'on l'a fait exprès, qu'il faudrait faire ceci et cela...

Nous sommes tous pris d'une colère bleue et Ian et Jim, tout blancs et frémissants d'une colère contenue, la voix à peine plus élevée que d'habitude, l'ont remis à sa place magnifiquement : « You ought to be ashamed of yourself, a man of your age and supposed intelligence! » lui a dit Ian. Tout est remis en place et on est prêts pour la nuit vers sept heures. Le vent était bien tombé et tout semblait aller mieux. En fait la nuit a été calme et vers cinq heures... on a été encore en vue du Cap Agulhas, dont on avait dérivé énormément pendant la tempête. Je m'arrête là pour aujourd'hui. Je reprendrai quand le bateau roulera moins...

Pour la première fois depuis trois semaines, je peux écrire tranquillement sans avoir à me contorsionner pour garder mon papier horizontal. On est à l'ancre depuis hier dans le port de Cape Town. Je reprends mon récit : tout allait beaucoup mieux donc, et Jim et moi avons un quart assez paisible. Le soleil se lève dans un flamboiement de couleurs rouges et Jim me dit d'un air pessimiste : « Red skies in the morning, shepherd's warning ». Merci Jim. Nous nous en serions rendu compte une ou deux heures plus tard. La mer devient de plus en plus houleuse et vraiment ce n'est pas très confortable. Le ciel est bleu, le soleil brille et le vent souffle assez fort. Nous espérons tout de même de ne pas recommencer la même journée qu'hier.

Malheureusement, le baromètre baisse de façon inquiétante et les bulletins météorologiques de Cape Town ne sont guère rassurants. On prend quelques ris, on ferme toutes les écoutilles, on prend quelques précautions élémentaires. Le bateau tangue horriblement, le pont est trempé et glissant et le vent souffle de plus en plus. Vers dix heures, on prend encore des ris et, malgré tout, le bateau penche horriblement. On prenait le thé, transis, vers dix heures et demie quand Ted hurle All hands. On se précipite et c'est le bateau de sauvetage qui a été ébranlé par les nombreux paquets d'eau et qui menace de s'en aller. On passe des cordes dessus et on tire de toutes nos forces pour essayer de l'assujettir, mais au bout de quelques minutes on est obligés de tout couper et de le laisser partir. Les gros montants de fer sont tout tordus. On n'en peut plus.

Vous ne pouvez pas réaliser l'atmosphère qui régnait. Les paquets d'eau qui dégringolaient, le froid, le vent, les cris, les glissades, le rush et, pour combler de bonheur, j'avais pris froid la veille et je faisais de la fièvre. J'étais exténué et je descends un moment dans ma cabine pour prendre un Aspro je crois, lorsque le bateau entier est secoué comme un panier et qu'un bruit comme coup de canon l'ébranle de l'avant à l'arrière. Et une seconde plus tard l'eau entrait comme chez elle dans notre cabine par

l'écoutille, dont elle avait brisé le verre. La vague énorme s'était écrasée sur le bateau entier, l'inondant de partout. Tous remontent sur le pont et Franck me dit au passage : « You'd better be on deck, my friend » et je comprends que vraiment, c'est sérieux. Une rafale me happe quand je sors du deck-house et m'envoie valser sur le mât. Je me hisse tant bien que mal jusqu'à l'arrière et je n'oublierai jamais le spectacle que j'y ai vu. Une bonne partie des plats-bords ont été fracassés déchiquetés par les vagues. Jim, Franck, Ted et moi, nous traînons jusque-là et essayons d'amortir les dégâts, et de tenir les débris avec des cordes pour empêcher qu'ils ne soient emportés sur le pont, ce qui aurait été dangereux pour nous. Pour la première fois depuis le départ, j'ai une trouille bleue.

Vrai, je donnerais dix ans de ma vie pour être paisiblement à calculer mes formes vertes à la banque – on finit par tout arranger de notre mieux pendant que les deux autres passent un mauvais moment à carguer les voiles. On ne garde que la grand-voile, qui, réduite des deux tiers, permet juste de garder le bateau dans la houle et dans le vent. Le skipper a pris la barre et mon Dieu! On finit par ne pas trop penser. Mais la chose angoissante, c'est cette espèce d'impuissance vis-à-vis des éléments déchaînés contre lesquels nous ne pouvons aligner que

notre volonté d'en sortir. Nous nous contentons de monter et de descendre de notre mieux et c'est assez terrifiant que le spectacle de ces vagues monstrueuses et écumantes qui nous projettent à droite et à gauche. Le vent hurle dans les cordages et on dérive tant et plus. Chaque vague qui arrive nous prend par l'avant, bateau commence à monter, hésite moment, on a l'impression qu'il redescendra la pente par l'arrière, et puis la vague passe quand même. À chaque houle il faut s'accrocher pour ne pas tomber, et s'accrocher fort, parce que les angles sont très aigus. Vers six heures. ça semble se calmer légèrement. Je me suis attaché depuis un moment déjà - par un temps pareil, le soir on s'attache avec les cordes parce qu'on ne voit pas venir les vagues et qu'on pourrait être emporté!

Quand le skipper arrive et me dit d'aller me coucher, qu'il va prendre mon quart, que je suis malade, que j'en ai assez fait, etc. Nous sommes tous à bout de force et de nerfs et mes protestations ne sont pas très convaincantes. Je me fouette sur ma couchette où je n'arrive pourtant pas à trouver un sommeil très repo-sant. Ça bouge trop et mon matelas a été trempé par les grosses vagues passant par l'écoutille. Tout est humide, j'ai froid et je suis un bloc de sel. Je ne croyais pas si bien dire en parlant du sel plein la barbe. Mes prévisions les plus op-

timistes ont été dépassées. Le skipper, très gentiment, a dit à Vic de ne pas me réveiller à quatre heures. pour mon quart, qu'il le prendrait à ma place.

À sept heures je me réveille, endosse force chandails et par-dessus, j'arrive sur le pont où le skipper m'engueule et me renvoie au lit. Ravi de me reposer je redescends. Le temps est un peu meilleur et le baromètre remonte. La journée est sans histoire, sauf que tout le monde respire. On a tous beaucoup crané, mais je crois que nous avons tous eu chaud... si on peut le dire !!! Ils ont tous des traits tirés, une barbe de trois jours et ils ne peuvent guère en mettre plein la vue. Samedi dans l'après-midi ça allait mieux côté temps - on a pu mettre le moteur et vas-y petit frère! Cape Town! La côte sud-africaine défilait à cinq ou six miles, avec ses montagnes et ses pics couverts de neige. Ca expliquerait peut-être le vraiment ef-froyable qu'il fait.

J'ai – comme tous les autres d'ailleurs – un minimum de cinq pull-overs plus le ciré. Ça va à peu près mais les mains, Seigneur ! Pendant le quart, même en plein soleil, on gèle ! Nos mains sont toutes engourdies. On ne peut même plus bouger nos doigts et le simple contact du bois froid de la roue est une brûlure intolérable. Le thermomètre marque deux cent cinquante

degrés Fahrenheit (moins trois degrés) à l'intérieur du *deck-house* relativement chaud. Dimanche après-midi nous avons aperçu Table Montain du côté océan Indien. Nous sommes en plein dans les *Cape Rollers* et, malgré une mer relativement normale, on roule d'une façon étonnante. C'est notre dernière nuit. Nous serons à Cape Town. À quatre heures lundi matin, je suis monté sur le pont. Cape Town était devant nous, nous étions en face de Sea Point.

Toutes les lumières nous faisaient de l'œil sur le flanc de la montagne, dont la silhouette formidable se découpait sur le ciel scintillant. On glissait doucement sur de longues houles paresseuses et tout graduellement la côte défilait. Une heure plus tard le soleil a donné son premier coup de pinceau. Une longue traînée de poussière rose à l'horizon... Il s'est hissé de derrière l'horizon et a transformé la montagne en la plus éblouissante palette de couleurs. Je vivrais cent ans que j'aurais gravé dans un coin de ma mémoire, ce lever de soleil sur Cape Town et l'entrée dans le port. Que la langue française semble pauvre – c'est sans doute mes moyens qui le sont ! – pour décrire le ruissellement de lumière, de couleurs, de beauté.

Dès l'entrée du port une petite vedette arrive à toute vitesse : c'est le Capitaine Corven, ancien Mauricien, et *Pim*, le *chief townplanner* de

Cape Town, fanatique de yachting et membre de l'équipage jusqu'à Trinidad. Un garçon extrêmement sympathique et très intelligent. Il nous a tous invités ce soir chez lui pour voir le film de son voyage jusqu'à Trinidad. Mais c'est moi qui suis de garde et je ne peux quitter le bateau. C'est ma veine. Une fois le bateau à quai, des flots de gens sont venus à bord serrer les pattes au père Flitton. Des reporters nous ont interviewé et pris des photos et nous avons paru dans les journaux d'aujourd'hui.

Voilà terminée la croisière du *Cariad I* et ma carrière de marin, du moins je le crains. Nous sommes tranquillement à l'ancre. Le *Cariad* et moi, dans la rade. Il est sept heures. C'est l'heure, entre chien et loup, où on distingue encore vaguement les adorables maisonnettes sud-africaines, indécises dans le crépuscule. Le bas flanc de la montagne est piqué de mille lumières qui se reflètent dans les eaux immobiles de la rade. Les derricks lèvent leurs longs squelettes en ombres chinoises sur le ciel rose où flotte encore un peu de lumière. Un grand calme a envahi les choses. Tout est très beau et très doux.

Dans le *deck-house* tiède où j'écris cette dernière page, qui est aussi celle d'une belle aventure, le seul bruit qu'on entend est le tic-tac de la pendule et au loin une rumeur confuse...

Cette paisible rumeur-là vient de la ville. De temps en temps une faible houle vient du large, en mourant. Et le vieux Cariad, lassé de tant d'aventures, se balance lentement à son rythme en faisant crier ses amarres. Il me revient tout à coup une strophe d'un très beau poème lu autrefois et que j'avais aimé et appris :

Small harbours seen at dusk, rocks shining, The water irridescent with the hour, and slackened sails
Drifting to anchorage, where houses, grey-set With hollycock and birch, make a new moon of welcome
Do you remember You who have seen them?

Pouvais-je rêver une plus jolie fin?

Malheureusement après, la vie a repris pour de vrai. J'ai dû travailler dans une compagnie d'assurance et de comptabilité. Ce n'était vraiment pas mon truc! Je détestais mais c'est tout ce que j'avais pu trouver. J'y suis resté au moins un an, avec un salaire absolument minable.

Obligé d'abandonner toutes ces belles fréquentations, je ne les ai reprises que beaucoup plus tard.



Photo parue dans le Cape Times le lendemain de notre arrivée

Ma vie professionnelle

J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie professionnelle. Comme tout le monde, j'ai eu des hauts et des bas et j'ai eu certaines pannes très angoissantes, mais j'ai toujours pu retomber sur mes pieds. J'étais compétent, perfectionniste et créatif mais je n'ai jamais atteint les sommets. J'avais quelques gros défauts : un sens critique acerbe, un refus des compromissions et une certaine arrogance et insolence. Surtout, je n'avais pas l'esprit compétitif et l'ambition d'être meilleur que les autres. C'est nécessaire si on veut arriver en haut de l'échelle. Il faut que la réussite soit la priorité absolue. Ce qui m'importait, c'était de vivre comme je le souhaitais et de profiter des bonnes choses de la vie. Et j'y suis arrivé.

Aujourd'hui que mon grand âge me force à être sage, je me retourne sur le passé et je me dis : « Mon pote, tu t'es bien amusé ».

Le monde professionnel que j'ai connu est très différent du vôtre, vous ne pouvez pas imaginer. Mai 68 a été un grand tournant. Tout a volé en éclats, tous les codes.

Durant toute ma carrière, j'allais tous les jours à mon bureau en cravate et costume, même quand je travaillais seul à mon compte avec une secrétaire. Aujourd'hui mon fils a dû porter un costume une fois seulement à son mariage.

Time Life International

J'ai épousé en 1958 une jeune américaine, June Wrigley qui habitait le Cap. Dick, son père, était le patron de la *Caltex* pour l'Afrique méridionale. Je m'entendais très bien avec lui. J'étais marié depuis un an et pas très heureux professionnellement. Je n'arrivais pas à trouver ma voie et à m'établir professionnellement. Je traînais de job en job sans intérêt qui ne me plaisaient pas. Un jour mon beau-père m'a appelé et m'a dit:

Vous savez, je n'ai pas l'impression que vous vous plaisez ici. Je crois que vous réussirez beaucoup mieux à vous intégrer en Europe. Je voudrais vous aider à aller à Londres. Qu'est-ce que vous en pensez ? Je l'ai remercié avec enthousiasme.

À l'époque, je travaillais à la *Sabena*, une compagnie aérienne belge à Cape Town. Il y avait un patron, une secrétaire, et moi qui traînais dans les agences de voyages. Je m'y emmerdais. Dick m'a donné un chèque de mille dollars pour rejoindre l'Angleterre. Une somme à l'époque tout à fait considérable. Je suis parti.

Tous les gens que je connaissais de Cape Town, tous mes contemporains d'Angleterre habitaient une chambre de bonne à Earl's court, un quartier vraiment pas très très reluisant. Étant donné que j'étais arrivé en Afrique du Sud sur un yacht, j'avais la chance d'être devenu membre du Royal Cape Yacht Club, qui était comme tous les Royal Yacht Club de l'empire britannique affilié les uns aux autres (Australie, etc.) J'avais accès au Royal Thames Yacht Club. Il était situé à Knightsbridge, presque vis-à-vis du magasin Harrods, un endroit si chic que jamais je n'aurais cru y avoir accès! L'immeuble était très ancien, magnifique, en pierre. La chambre me coûtait beaucoup moins que le dernier des petits hôtels et on m'a ouvert les bras.

Je suis arrivé à Londres très naïvement, comme si cela n'était rien de particulier, alors que c'était extrêmement inattendu que je me retrouve à mon âge, venant du Cape, au Yacht Club. C'était un endroit extraordinaire. Comme tous les clubs, on ne donne pas de pourboire, c'était interdit. À la fin de l'année un fonds est créé pour le personnel. Tous les matins, à sept heures ou sept heures et demie, un valet de chambre très chic, cravate et costume, me portait mon thé. Quinze minutes plus tard, il me demandait s'il pouvait couler mon bain. Je prenais mon bain. Il revenait me demander ce que nous allions porter aujourd'hui. J'étais arrivé avec une valise dans laquelle se trouvaient

deux costumes, un blazer et deux pantalons. J'ai alterné donc de jour en jour les costumes. Je sortais de mon bain, je me rasais, je sortais de ma chambre et je trouvais mes chemises installées avec leurs manchettes, les chaussures cirées... C'est encore avec naïveté que je recherchais un emploi.

Je consultais les annonces dans les journaux et chaque fois que je trouvais une annonce d'un iob qui était éventuellement intéressant, j'écrivais une lettre de motivation, mon CV, sur le papier du Club, si ma mémoire est bonne gravé or et bleu du petit fanion. Avec le recul, je me dis qu'on devait recevoir ma lettre avec une certaine méprise. On devait se demander qui est ce petit con qui se prenait pour je ne sais qui. J'écrivais, encore et toujours, mais rien ne se passait. J'avais des rendez-vous par-ci parlà. Une fois, il était possible que je tienne un job d'assistant relations publiques pour un fabricant d'avions qui a disparu maintenant mais qui aurait été en dehors de Londres. Un beau jour, je lis dans la première page du Times les petites annonces. C'était assez extraordinaire, car habituellement celle-ci était réservée aux actualités. Il y avait une colonne des annonces personnelles que tout le monde lisait parce qu'elles étaient assez rigolotes.

En le parcourant, je lis : « Si vous êtes énergique et créatif, doté d'un esprit d'équipe, un job passionnant vous attend chez *Life Magazine*! ». J'étais interloqué et j'ai pris ma plus belle plume, du papier à lettre du club et j'ai répondu à cette annonce en disant que j'étais énergique, créatif et travailleur. J'ai répondu simplement : « Quand est-ce que je commence? » J'ai envoyé la lettre comme ça.

Il se trouve que l'auteur de l'annonce était l'assistant directeur de la promotion de Time Life Magazine, Jerry Hotchkiss. C'était un farfelu, à la fois intelligent et drôle. Il avait décidé d'écrire une telle annonce pour voir les réponses qu'il obtiendrait. Il se trouvait en plus, qu'à l'époque, Time-Life était la boîte la plus noble du monde entier! On y trouvait seulement des aristocrates, des frères de Lords. C'était très très très chic. Il était très étonné que j'aie écrit ma candidature sur un papier aussi chic. Il m'a confié plus tard que sur les cent quarante candidatures qu'il avait reçues, il avait dû en garder une vingtaine qu'il trouvait intéressantes. Il avait demandé à sa femme laquelle lui semblait la meilleure. Elle a consulté l'ensemble des candidatures et a mis de côté ma lettre en disant que c'était celle-ci qu'il fallait. C'était un coup de pot absolument inimaginable.

Avant de m'engager définitivement, il a voulu tester mes capacités créatives. Je lui ai dit que je voulais bien. Il m'a demandé d'écrire une annonce pour vendre une boîte, je lui demandai à quoi elle servait, il répondait qu'il ne savait pas, qu'elle ne servait à rien. Je suis rentré au club et j'ai rédigé une annonce complètement abracadabrante. Je ne prenais pas cela au sérieux. J'y avais joint un poème anglais. Si on le traduisait, cela disait : Pendant vos longues nuits d'insomnie, est-ce qu'il vous arrive de poser des questions sur les choses extraordinaires qu'on vous fait faire ?

C'est un poème qui l'a beaucoup amusé.

Après, il a fallu que je rencontre le président de la division internationale et le grand patron de la publicité de *Life Magazine*. Là aussi c'était assez rigolo, le grand patron ayant fini par me poser une question complètement stupide. Il m'a demandé:

- Si vous rentrez chez *Life Magazine*, quelle serait votre ambition ?

J'ai pensé que sa question était idiote. Je l'ai regardé et j'ai répondu :

- Je suppose de m'asseoir dans votre fauteuil.
 Il est parti dans un fou rire il a ajouté :
- Bon, on verra tout ça.

Ça y est, j'ai été pris. Ça a été le début de toute ma carrière qui s'est fait après dans les grands magazines internationaux : *Time-Life Magazine*, *Sunday Times*, *Newsweek*, puis ça s'est fini avec *National Geographic*.

Mon beau-père et Hotchkiss ont permis que toute ma vie dépende de ce moment-là.

Time-Life était une société regroupant tout un nombre de magazines, dont *Time* et *Life*. Moi je travaillais pour *Life*.

À cette époque-là, il y avait la revue *Life* aux aui États-Unis était quelque d'absolument colossal. Toute la publicité pour les produits de grande consommation comme les soupes Campbell ou les Corn Flakes se trouvaient dans ce magazine qui avait une distribution de plusieurs millions d'exemplaires. C'était une des seules manières de vendre les produits de consommation. Il n'y avait pas ou peu de télévision. Life International était un magazine différent sur le plan international. Beaucoup plus haut de gamme, il était destiné aux hommes d'affaires. On y trouvait de la culture générale, des photographies. Il y avait aussi Life espagnol qui avait un énorme prestige dans toute l'Amérique latine. Et enfin Life Amérique.

Dans les années soixante, les jeunes employés célibataires vivaient dans des chambres de bonne à Londres. Ceux qui étaient mariés vivaient au nord de Londres. Ils prenaient le train tous les jours pendant une heure. Quand j'ai retrouvé des amis mauriciens, il y en avait beaucoup, puisqu'ils venaient faire leurs études ici, des gens de mon âge, étudiants, je leur ai dit:

 Il n'est pas question que je vive en banlieue, je veux un salaire important.

Je me souviens avoir donné un chiffre à un ami mauricien qui m'a dit que je rêvais et que je ne l'aurai jamais. Quand chez *Time-Life* s'est posée la question du salaire, on m'a proposé mille huit cent livres par an. J'ai répondu que j'espérais plutôt deux mille livres par an. Ils acceptèrent finalement de me payer mille neuf cents livres. C'était à peu près sept cents livres de plus que le maximum que je pourrais trouver, m'avait-on dit. Je roulais sur l'or, en comparaison de mes contemporains. J'ai loué un appartement tout à fait convenable dans un quartier chic de Londres.

Je suis resté six ans à *Time-Life Magazine*. La promotion de 1960 à laquelle j'appartenais est curieusement restée unie. Pourtant, nous venions de pays différents : Angleterre, Suisse, Italie, Suède et France. Parmi les cinq nouvelles recrues, Miles Maskell et moi-même sommes les derniers Mohicans de la bande. Les autres ont disparu.

À *Time-Life*, je vendais de la publicité. Un magazine ou une publication ne vit pas du tout par le prix de vente du numéro mais par la publicité qu'il y a à l'intérieur. Quand on est en dehors du métier, on ne se rend pas compte de la compétition entre magazines ou entre médias (TV...). La compétition pour la part de budget de publicité des sociétés est féroce!

Henry Luce, le fondateur de *Time-Life Magazine*, était un génie. Tout ce qu'on voit aujourd'hui a été copié sur lui. En France, *L'Express*, *Le Point*, *L'Obs* sont des copies de *Time Magazine*. Et *Match* est une copie de *Life Magazine*. Quand la télévision est devenue le grand outil de vente de consommation de tous les jours, *Life* s'est cassé la figure et n'existe plus nulle part aujourd'hui. La raison est simple : il n'y avait plus besoin de photos puisqu'on voyait tout à la télévision. Le repor-ter photographe, c'était fini

Le travail que je faisais, je ne suis même pas sûr que des équipes s'en chargent encore. Tout est sur ordinateur. Même le rôle personnel de la communication, de la vente, n'existe pratiquement plus. Aujourd'hui, j'ai un jeune cousin patron pour la France d'*Endemol*, le fabricant d'émissions télé. Il y a quelque temps de cela, il m'a dit:

- Mon Dieu, si tu revenais en publicité, tu ne

reconnaîtrais plus rien! Mon fils Frédéric est directeur des programmes internationaux chez *Deezer*. Il m'a montré des revues publicitaires *Stratégies*. Je n'y comprends plus rien, c'est un tel jargon! C'est comme si vous me parliez de sciences atomiques, de médecine par ordinateur. Au fond, le grand tournant a été l'arrivée massive d'internet. Depuis, on ne comprend plus rien. Mais quand j'ai pris ma retraite à la fin des années quatre-vingt-dix, j'étais encore parfaitement dans le coup.

Mon job ne nécessitait pas une formation académique ou universitaire ou quoi que ce soit. En revanche, à la fin de ma carrière quand j'étais chez National Geographic, les choses sont devenues beaucoup plus scientifiques. Nous devions convaincre de façon beaucoup plus intellectuelle que les audiences étaient parfaites, que les créneaux étaient adéquats, que nous avions raison. On s'était professionnalisé. Il fallait beaucoup plus justifier la dépense. Autrefois, du moment que le magazine ou le médium était connu, nous arrivions à convaincre l'annonceur que ça toucherait une population importante, donc ses ventes. De nos jours, il faut convaincre qu'on touche mieux, moins cher, de façon plus efficace que le copain d'à côté. Il y a des tas de recherches de faites, des algorithmes. On compare, c'est beaucoup plus scientifique.

Time-Life faisait preuve de largesses incroyables. Un jour, le magazine a embauché une nouvelle recrue. C'était un Italien qui s'appelait Carlo G., un homme merveilleux de charme que seuls les aristocrates italiens peuvent avoir. Il était extraordinaire et drôle et avait un succès fou auprès des filles. Carlo est tombé amoureux de Mathilda V., une fille encore à l'école au couvent. Il allait la chercher après les classes à quinze heures. Il arrivait dans sa décapotable et elle le rejoignait en courant. Elle jetait son cartable derrière la voiture, sautait par-dessus la portière et ils disparaissaient. Au bout de quelque temps, elle s'est retrouvée enceinte. C'était une grande famille italienne. Ouand la fille tombait enceinte, il fallait à cette époque-là se marier vite fait bien fait : le contraire aurait été inimaginable! Pour lui rendre service et lui sauver la face, Time-Life Magazine a inventé un job bidon en Rhodésie du Sud à Carlo où il a passé huit mois. Cela a donné le temps pour les amoureux de se marier et de faire croire que leur bébé avait été conçu après le mariage, soit plusieurs semaines après la date véritable de conception. Ils sont revenus en Europe trois ou quatre mois après. Le bébé avait en vérité six ou huit mois au lieu des trois mois annoncés à tous. Toute sa famille s'extasiait donc devant cet énorme et magnifique bébé :

- On fait vraiment de beaux gosses chez nous!

Ils faisaient des enfants étonnants, paraît-il!

Rétrospectivement, on ne peut pas s'imaginer le luxe de cette société!

En 1964, on m'a proposé un poste pour représenter *Time-Life Magazine* en Suisse et je suis parti à Zürich. Dans le métier à cette époque-là, on recevait énormément tous les gens auxquels on essayait de vendre quelque chose, on déjeunait dans les meilleurs restau-rants, on dépensait beaucoup d'argent en frais de représentation. Je descendais toujours aux meilleurs hôtels, etc. Quand je suis parti de mon bureau londonien, j'ai demandé au directeur Bob Garey quel budget m'était alloué et ce que je pourrais dépenser en Suisse. Il m'a regardé avec un air très surpris et il m'a dit:

 Écoute, tu dépenses, si tu dépasses, on te dira.

C'est tout de même aujourd'hui complètement impensable dans notre société. Il y avait une facilité de vivre qui était inouïe.

En Suisse, toutes les grandes marques étaient annonceurs dans ce magazine : Swiss Air...

j'avais au moins huit ou dix annonceurs de montres : Rolex, etc. On se battait pour essayer d'élargir les champs, essayant d'avoir les banques, les sociétés médicales. À un moment donné, il y a eu un exode de sociétés américaines souhaitant établir leur quartier général international en Suisse. Là aussi, je me suis bagarré pour avoir de nouveaux annonceurs. Il s'agissait de trouver les moyens de faire vivre le mieux possible les journalistes, photographes et la vie du magazine. Il fallait trouver des investissements publicitaires pour le succès du magazine et de tous ceux qui y travaillaient.

En 1972, je suis revenu habiter en France. L'hexagone est resté mon pied à terre malgré mes voyages.

La Chambre de Commerce Internationale

J'ai fait toute ma carrière dans la publicité, sauf de 1977 à 1981 où j'ai été directeur de la Chambre de Commerce Internationale.

Comme son nom ne l'indique pas, ce n'est pas une Chambre de Commerce mais une association du patronat mondial. La Chambre joue un rôle important dans des domaines complètement ignorés du public : techniques bancaires, techniques de shipping, arbitrage international. À ce moment-là, c'était une équipe plutôt suédoise à la tête du secrétariat international à Paris. Ils avaient décidé de monter une nouvelle entité qui serait responsable de mieux former les gens aux techniques bancaires et autres par le moyen de publications et de séminaires. Ils voulaient quelqu'un pour monter et diriger cette antenne qui exploiterait tous les règlements. Ils m'ont pris. C'était un job extrêmement intéressant qui m'a fait sillonner le monde : l'Amérique du Nord, le Moyen-Orient, l'Europe évidemment, l'Asie, jusqu'en Australie et en Nouvelle-Zélande. J'y ai rencontré des gens extraordinaires, c'était passionnant.

Avec un vieil Anglais, un des grands experts mondiaux en techniques bancaires et du crédit notamment, on donnait des séminaires partout dans le monde.

J'ai démissionné au bout de quatre ans : il v avait des problèmes de compréhension. Je n'avais plus les coudées franches. J'étais obligé de monter des opérations qui n'étaient pas rentables mais qu'il fallait faire pour le prestige de la Chambre. C'était une entreprise supposément commerciale dans un monde qui ne comprenait rien. Au bout du compte, ca a créé des situations très compliquées et ca allait mal finir. Il y a eu des révolutions de palais juste après mon départ. Toute la bande de Suédois a été vidée. J'avais senti que ça allait mal tourner et qu'on me tiendrait responsable de ne pas avoir monté une opération profitable. Je suis parti à temps, et aussi parce qu'on est venu m'offrir un job assez intéressant et très bien payé.

Newsweek

J'ai travaillé pour les publications les plus respectées et connues, celles diffusées mondialement et disposant d'un système publicitaire très particulier. Elles étaient une dizaine à l'époque à se démarquer de la sorte : *Time, Life, Newsweek, National Geographic* et deux ou trois magazines américains.

J'étais responsable en Europe de la promotion de l'édition américaine de *Newsweek*. Je travaillais en parallèle avec mes collègues de la division internationale. J'allais six fois par an aux États-Unis pour compléter mon travail làbas.

J'étais constamment en porte-à-faux. Je marchais toujours sur les brisées des uns et des autres. Il fallait que je déploie une diplomatie folle pour qu'ils ne pensent pas que j'usurpais la prérogative. C'était délicat. Je me suis bien amusé mais je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas vraiment d'avenir. J'étais un peu perdu.

Jusqu'au jour où il y a eu un changement de direction à New York. Le nouveau patron ne savait pas très bien ce que je faisais. Il a écouté un peu les rumeurs malveillantes des uns et des autres. Finalement, il a décidé de supprimer mon poste. J'avais cinquante-quatre ans et je ne savais pas très bien quoi faire.

J'avais beaucoup de contacts que j'essayais d'exploiter. On m'a reçu partout très bien mais en me faisant sentir qu'à mon âge, arriver au genre de postes que j'avais et aux rémunérations auxquelles je prétendais avoir droit, ce serait très difficile. Par ailleurs, il aurait été compliqué de m'intégrer dans des milieux que je ne connaissais pas où il aurait fallu que je sois formé par des subordonnés qui, eux, gagnaient beaucoup moins que moi. C'était extrêmement difficile.

Je n'avais pas trop le choix et j'ai décidé de m'installer à mon compte. Le milieu dans le-quel j'évoluais était restreint. Tout le monde me connaissait et j'avais une certaine réputation. J'ai décidé de prendre ce risque et ça a réussi.

J'ai représenté différents magazines internationaux. Ça marchait bien, jusqu'au jour où le jackpot est arrivé : on m'a proposé un contrat pour représenter *National Geographic* en France et en Suisse.

National Geographic

Je ne peux pas retracer les grands moments de ma vie professionnelle sans évoquer mes dix dernières années d'actif auprès de National Geographic, la revue la plus extraordinaire qui soit! Il est difficile en France d'imaginer le rôle que jouait cette organisation dans la culture américaine. Elle comptait des millions d'abonnés. La grande majorité d'entre eux ne jetaient jamais leur revue et les collectionnaient. Il y avait des foules de familles possédant des centaines de National Geographic sous forme de collections. Un exemple de son rôle dans la culture américaine : quand on a marché sur la lune la première fois, Niel Armstrong a planté le drapeau américain puis le drapeau... National Geographic! Je n'ai jamais travaillé avec une organisation aussi perfec-tionniste. Ils avaient un système fiscal particu-lier, sous forme d'organisation à but non lu-cratif et bénéficiaient d'exonérations fiscales sans actionnaire. Tout l'argent de la publicité et des abonnements était investi dans la publica-tion.

Dans le domaine de la vente des publicités pour les magazines internationaux, nous n'étions pas nombreux. C'était un marché de niche. Je ne souhaite pas me montrer supérieur aux autres, mais c'est un fait : j'étais certainement parmi les deux ou trois représentants les plus connus et respectés. Quand *National Geographic* a dû changer de régime en France et en Suisse, tout naturellement son patron qui me connaissait très bien, m'a demandé si cela m'intéressait. J'ai sauté sur l'occasion, bien évidemment.

J'y ai rencontré des photographes avec une passion pour leur métier absolument incroyable! Aucun effort n'était trop grand pour avoir la photo qu'il fallait. Ils partaient faire des reportages pendant des mois et des mois dans des circonstances incroyables. Ils revenaient avec trente-cinq mille photos et à l'arrivée il fallait en choisir seulement cinquante. Il fallait tout recommencer parfois.

Parmi mes rencontres marquantes, il y a le couple Joubert. Ils vivaient dans un coin de l'Afrique du Sud-Ouest sous une tente. Ils faisaient quatre heures de route sur une piste pour aller se ravitailler puis revenaient. Quelquefois en rentrant, ils trouvaient leurs tentes dévastées par les singes. Ils étaient très forts aussi car ils parvenaient à être acceptés par les lions. Quand ces animaux chassaient la pleine nuit, le couple Joubert se mettait au milieu d'entre eux et ils prenaient des photos comme s'ils étaient chez eux. Je me souviens aussi de David Doubilet. Au large des côtes australiennes, il jetait de la

viande dans la mer pour attirer les requins et plongeait pour les photographier.

Un autre photographe a fait un reportage sur Genjis Kahn en Asie.

Rien n'était trop compliqué pour eux.

J'ai quitté *National Geographic* en 1998, lorsque j'ai pris ma retraite. Mon départ fait suite à des mésententes politiques avec le patron. Celui-ci a profité de mes soixante-six ans pour ne pas renouveler le contrat. Moi, j'étais tout à fait disposé à continuer.

Malgré mon désaccord et même si je trouvais que cela dénaturerait leur essence américaine, des éditions nationales à ces revues prestigieuses ont vu le jour. Citons *National Geographic France* ou *National Geographic Angleterre*. Aujourd'hui, où en sont-elles ? Probablement en train de glisser vers la télévision. On remarque à présent des chaînes de télévision *National Geographic* avec des documentaires relativement bien faits évidemment. Ma conclusion ? Le papier n'a plus un avenir époustouflant...



Un beau mariage (dessin de l'auteur)

La courtoisie la plus élémentaire aurait voulu que je vous présente la tribu. Je m'excuse de cet oubli et m'empresse de le réparer.



Ceux d'Australie



Ceux de France



Et puis... Les Anciens

Mes instants d'exception

Commentateur de la finale mondiale de rugby!

Je ne sais pas très bien comment j'ai commencé à connaître des personnes qui travaillaient à la radio mais je suis arrivé à avoir des contacts. J'ai réalisé des programmes et j'ai donné des causeries à la radio sud-africaine.

Au début, j'envoyais des projets à droite et à gauche et cela me revenait avec un commentaire du style *ce n'est pas bien*. J'enchaînais les refus. Un beau jour, j'ai envoyé à la radio sudafricaine d'État un projet de programme que j'avais appelé *With a french accent*. Je parle anglais presque comme un Anglais, mais pour l'occasion, je prenais un accent à la Mau-rice Chevalier. Le programme a été accepté.

Tous les mardis soir, à dix-neuf heures, durant trente minutes et pendant huit à dix semaines, j'étais écouté. Je choisissais des disques français. Ça a été un grand succès. À ma grande surprise! Lorsque cela a commencé, durant la première semaine, j'ai acheté la revue qui re-

censait les programmes de la semaine. J'étais en quatrième de couverture !

Un beau matin de samedi, je faisais la grasse matinée quand mon ami mauricien Michel Espitalier-Noêl avec lequel je partageais un appartement, est allé prendre son pe-tit-déjeuner. Je l'ai entendu rire d'un éclat to-nitruant. Mon colocataire lisait dans le *Cape Times* la critique de mon programme parmi ceux de la semaine. Le critique concluait son texte par « en revanche, l'accent du présentateur est abominable! Nous ne comprenons pas. Je me demande pourquoi nous mettons un microphone public à la disposition d'un Français avec un accent français plutôt qu'à un Espagnol avec la grippe espagnole! ».



4è de couverture de la revue hebdomadaire donnant les programmes de la semaine et les potins du milieu de la radio.

L'été 1958, l'équipe de rugby de France est venue faire un grand tour en Afrique du Sud. Elle devait donner cinq matchs dans les cinq villes principales. Comme chacun le sait, en Afrique du Sud, le rugby est la religion nationale. C'était un événement de grande importance. Comme il n'y avait pas de télévision à cette époque, le seul moyen pour le public en France de suivre ce match était d'écouter la radio.

Lorsque les joueurs sont arrivés à Cape Town, j'ai reçu un appel téléphonique d'un Français que je connaissais qui s'appelait Jacques Loraine. Il possédait une agence de publicité et proposait quelquefois des programmes à la radio. Dans sa jeunesse, il avait été un joueur de rugby à l'université.

Je ne sais plus comment exactement, mais le consulat de France, ou serait-ce l'ambassade, lui avait demandé de faire la liaison entre les autorités sud-africaines de sport et les Français. Cette époque ne ressemblait pas à aujourd'hui. L'ORTF n'avait pas jugé nécessaire d'envoyer un commentateur. À Cape Town, il n'y avait personne pour faire le commentaire pour la France. Jacques m'appelle donc :

- Est-ce que tu as déjà joué au rugby ?

Je lui ai répondu que je n'étais pas un grand

joueur de rugby : j'avais joué au collège simplement.

J'aurais bien voulu faire le commentaire,
mais il faut que je sois dans la tribune officielle. Est-ce que tu pourrais t'en occuper?
Un petit peu impressionné, je l'ai questionné:
Tu me payes combien?

Il m'a donné un montant à peu près équivalent à mon salaire mensuel!

– À ce prix, je ferai n'importe quel commentaire !

Le samedi matin du match en question, je suis allé voir l'équipe de France à son hôtel pour apprendre les termes de rugby que je ne connaissais qu'en anglais ainsi que le nom des joueurs, leur numéro, leur placement sur le terrain. Je suis tombé sur un joueur de rugby français, monsieur Roque. Resté célèbre dans les annales, c'était une force de la nature, avec des gros muscles. Une brute. À la fin de notre échange, il m'a fait une confidence :

- Ça ne m'amuse pas de jouer avec les Sud-Africains. Ce ne sont pas des rigolos. Mais je préfère encore cela qu'être à votre place!

Jacques Loraine m'avait promis de m'aider chaque vingt minutes en faisant un résumé du match. Grâce à lui, je pourrais normalement me reposer un petit peu. Mais arrivé sur place, il était débordé à accueillir les autres dignitaires. Il m'a emmené dans mon box. C'était au premier étage des tribunes, au-dessus de la tribune présidentielle, au milieu. Lorsque j'ai vu à mes pieds le terrain avec la foule immense partout, j'ai paniqué et j'ai pensé :

Comment vais-je m'en sortir ? Ça va être épouvantable !

Quinze minutes avant le match, la petite lumière rouge s'est allumée et me voilà tout seul. J'ai commencé à parler. J'ai décrit le lieu, la composition de l'équipe. Une fois cette dernière arrivée, le match a débuté. Ça a été l'horreur absolue! Je n'arrivais pas à me souvenir des noms. Je n'ai même pas cité certains joueurs de tout le long! J'ai raconté un peu n'importe quoi. J'ai attendu Jacques qui n'est jamais venu.

Pendant la première mi-temps, il a fallu que je comble les silences. Je racontais tout ce qui me passait par la tête. Au terme du match, au bout de deux heures trente, je suis ressorti absolument lessivé de cette expérience! J'aurais tué Jacques! Je n'ai jamais eu à fournir autant d'efforts pour un travail. Je n'ai jamais autant sué. Au final, je ne sais pas combien de millions de Français ont eu l'oreille collée à la radio ce jour-là.

Des années plus tard, une fois de retour en France, on s'extasiait quand je disais mon nom.

– Jean-Claude Antelme ? Mais je rêve ! C'est toi qui faisais les commentaires !

Encore aujourd'hui, mes amis m'en parlent. Ça a été un moment extraordinaire. L'idée qu'un jour j'aurais pu commenter un match pour des millions d'aficionados... je ne l'aurais jamais cru!



Article paru le 22 juillet 1957 dans Die Burger, quotidien afrikaans. Le nom Antelme était familier à tous les amateurs de rugby sudafricains grâce à mon cousin Michel Antelme, sud-africain lui-même, qui avait été une des vedettes de l'équipe natale au début des années cinquante.

Mon rendez-vous à l'opéra

Quand je suis arrivé à Paris en 1964, j'ai très vite rencontré un soir une jeune fille. C'était à un cocktail. Elle était très jolie et élégante. Une Italienne appelée Margot Cippico.

J'ai commencé à sortir avec elle. Quelquefois, nous dînions ensemble. On était très bons copains. Un jour, elle m'a dit :

- J'ai une amie qui travaille au protocole à l'Élysée. Elle vient de m'appeler. Le roi du Danemark vient à Paris en visite officielle. On lui a demandé ce qu'il aimerait faire. Il a répondu qu'il adorerait voir *Carmen* à l'opéra Garnier. Il voudrait aussi voir le plafond du bâtiment, repeint récemment par Marc Chagall. Une grande soirée de gala est prévue en sa présence. J'ai reçu deux invitations. Estce que tu veux m'accompagner?
- Tu parles, je serais ravi d'y aller avec toi. Ça m'intéresse beaucoup.

J'ai alors appris en quoi consistait une soirée de gala en ce temps-là. Il fallait s'y rendre en *ha-bit*, autrement dit en nœud papillon blanc et queue de pie. Ne possédant pas cet attirail, je suis allé le louer au *Cor de Chasse*.

Le jour venu, je suis allé chercher Margot chez elle. Elle avait une longue robe et était magnifique. À cette époque, je possédais une très jolie petite voiture de sport, une Sandy Mal Pi. Cette voiture ne dira rien à personne aujourd'hui. Nous sommes arrivés tous les deux en voiture à l'opéra. Devant l'opéra, une personne a pris ma voiture. J'ai marché sur un grand tapis rouge qui donnait sur les marches l'opéra. De chaque côté, les gardes républicains qui nous ont es-cortés à la trompette pendant qu'on montait les marches. À l'intérieur, c'était d'une élégance absolument invraisemblable! Nous nous sommes assis à nos places. À l'entracte, tout le monde se promenait en habit et en robes longues. Il y avait une atmosphère absolument extraordinaire. Après celui-ci, nous sommes allés au New Jimmies, le très chic nightclub de l'époque. Nous y avons fait sensation en arri-vant avec nos habits. On aurait dit Fred Astaire et Ginger Rogers, arrivant pour faire des cla-quettes. On a eu un grand succès.

Margot m'avait raconté une histoire amusante qui lui était arrivée. Juste après la guerre, en 1946, elle se promenait souvent à Rome avec sa bonne. Les vendeurs de journaux hurlaient à tue-tête la page en Une :

- Cippico, Cippico!

Margot était ravie d'entendre tout le temps son nom. Elle trouvait merveilleux qu'on l'acclame. Elle n'avait que cinq ou six ans et elle n'avait rien compris à ce qu'il se passait en réalité. Ce n'était pas d'elle mais de Monsignore Cippico dont on parlait! C'était un cardinal ou peut-être un évêque du Vatican.

Pendant la guerre, toutes sortes de familles, notamment juives, lui avaient remis des bijoux et des titres d'actions dont ils craignaient la confiscation par les nazis. Au moment venu de la Libération et quand tout était rentré dans l'ordre, ils ont voulu récupérer leurs biens.

Des bijoux ? Des titres ? Je ne possède rien.
Je n'en ai jamais entendu parler !

Monsignore Cippico a refusé de rendre quoi que ce soit! Il y a eu un procès et il allait être condamné. Il a fait savoir que si on lui cassait les pieds, il raconterait tout ce qu'il savait du Vatican!

Comme par hasard, l'affaire a été étouffée. En dehors des journaux qui évoquaient l'événement, on n'en a jamais plus entendu parler...

Le plus drôle, c'est lorsque Margot avait une dizaine d'années. Son homonyme la poursui-vait encore! Elle avait passé une semaine à Capri avec sa famille (son père, sa mère et son frère). Le taxi l'a déposée à l'hôtel. Sur le perron, le personnel l'attendait mais quand on a vu qui elle était, les visages se seraient appa-remment effondrés! Ils attendaient Monsignore Cippico et ses girls, donc ils ont été très déçus.

Ibiza

En 1964 quand je venais d'arriver à Paris, j'ai été invité par mon cousin Dard et mon cousin d'Espinay à les rejoindre. Ils habitaient Majorque et ils possédaient un yacht de douze mètres, un voilier. Avec, ils allaient se balader à travers les îles des Baléares et devaient prendre un marin. Ils m'ont invité sur le bateau :

 Si tu veux venir, finalement on ne prendra pas de marin. À trois, on fera très bien le boulot du bateau.

On est partis. On s'est baladés un peu à droite et à gauche. On a décidé qu'on partirait d'Ibiza pour Majorque. Je leur avais dit:

- Vous savez, ce que j'aimerais faire : passer une nuit en mer car j'adore ça.
- Très bien!

On a décidé de partir de Majorque rejoindre Ibiza sur le coup de dix heures du soir. À l'époque, Ibiza n'était pas touristique comme maintenant. C'était comme aller au bord de la mer dans un endroit joli. On est partis tranquillement. Il n'y avait pas de vent donc on est partis grâce au moteur. Ça sentait mauvais. Après avoir fini mon quart vers une heure du matin, je me suis couché sur le pont. Le temps passait. Puis, à un moment donné, vers cinq heures du matin, le soleil s'est levé. La mer

était bleue. Le ciel était bleu. Devant nous, sortant de l'eau, l'île d'Ibiza. On était face au port de San Antonio. Plus on s'approchait, plus se dessinaient des petites maisons blanches aux pois rouges. C'était d'une beauté, d'un calme... Paisible et splendide! Nous sommes arrivés là. Je suis resté à Ibiza trois ou quatre jours.

Mes cousins avaient un ami allemand qui s'appelait Herr Consul Vogl. Il habitait à la Calasse, un endroit extraordinaire en haut d'une falaise sur la mer. Il avait une magnifique maison. Un soir de pleine lune, tandis que nous étions à Ibiza, il y a eu une soirée à laquelle nous étions conviés. On est allés en bateau et on a mouillé le bateau en bas de chez eux. On a grimpé le petit rédillon et je me souviens que c'était très élégant. Il y avait beaucoup de monde. Vogl avait épousé une femme dont j'avais oublié le nom. Une actrice assez connue au temps des nazis. Elle possédait une voix très grave et ressemblait à Marlene Dietrich. Elle était assez extraordinaire. Cette soirée était un moment qui sortait tellement de ce que l'on vivait tous les jours. Notre bateau était en bas. De la falaise du haut, on le voyait se balancer dans le sillon de la lune. C'était extraordinaire.

Et en plus, j'ai rencontré à cet instant-là une jeune fille, Beatriz. On a passé un moment agréable ensemble. J'ai revu Beatriz le lendemain, puis plus jamais. Son souvenir m'a inspiré le poème ci-dessous.

Beatriz.

San Antonio d'Ibiza flottait sur l'eau Rose et blanche et bleue dans son berceau.

Les premiers rayons du soleil la caressaient D'un sourire comme une fiancée.

Un ciel de fanfares de promesses De carnaval de grand' messe.

Te souviens-tu Beatriz de la corrida De nos cœurs en chamade à la Cala Tarida.

Extrait de l'ouvrage de Jean-Claude Antelme, La Glace Mirage, Osman Publishing, Lettres Mauriciennes

Oradour-sur-Glane

En 1965, j'étais arrivé en France et je travaillais chez *Life Magazine*. Très souvent, j'allais dans le sud-ouest voir des clients ou faire de la prospection. À Limoges, je me rendais dans les usines de porcelaine. À Cognac, je retrouvais des clients. À cette période, il n'y avait pas d'hébergement sur place. Je descendais donc à Angoulême, à l'hôtel de Paris. Un après-midi d'automne, lorsque j'allais en voiture de Limoges à Angoulême, j'ai vu un écriteau *Oradour-sur-Glane - 2 kms*. J'ai pensé : – Ça y est, il faut que j'aille voir ça.

Quiconque avait été informé de la résistance était au courant de ce qui s'était produit à Oradour-sur-Glane. C'était une horreur. 1944, lors de la Seconde Guerre mondiale, les habitants avaient été pris en otage par les militaires allemands de la 2e division SS Das Reich Mitraillettes au poing, ils ont contraint tous les habitants à se rendre sur le lieu de rassemblement situé sur le Champ-de-Foire. Les Allemands ont séparé la population en deux groupes : d'un côté les femmes et les enfants, de Plusieurs personnes, l'autre les hommes. n'obéissant pas aux ordres, ont été abattues sur le champ. Les femmes et les enfants ont été enfermés dans l'église. À l'exception d'une

femme, Marguerite Rouffanche, personne n'a survécu aux flammes. Séparés, les hommes avaient été mitraillés dans des granges, avant que le village ne soit entièrement incendié. Au total, six personnes seulement ont survécu au massacre. Je devais voir ce lieu d'Histoire. J'ai tourné et j'ai bifurqué. Je suis parti à travers champs. Des champs de blé dorés. Ils reflé-taient la lumière déclinante du soleil. C'est une lumière qui m'a toujours beaucoup touché. Elle donne des lueurs de vieil or d'une

Ce

extraordinaire. Il y avait des prés, des chevaux.

paysage

tran-quillité.

Je suis arrivé et j'ai garé la voiture.

telle

J'ai traversé une arche. Il y avait des oiseaux qui chantaient et le silence tout autour. C'est un tout petit village de six cent cinquante habitants. Une émotion extraordinaire m'a étreint. À Oradour-sur-Glane, tout est resté exactement comme on l'a trouvé au départ des nazis. Les maisons sont éventrées, les lits sont tordus. Des traces noircies de sang. Il y a un petit garage, une vieille pompe à essence... Devant chaque maison, il y a l'inscription des derniers occupants des lieux : Jacques Martin, 35 ans ; Gisèle Martin, 32 ans ; la petite Marie, 8 ans. C'était absolument hallucinant. Ce silence total, avec les oiseaux qui chantaient. Je ne crois pas avoir été aussi bouleversé de toute mon existence.

Barberêche

J'ai épousé Monique de Zurich en juillet 1966. Elle est Suisse, de Fribourg plus précisément, mais la famille habitait Zürich où mon beaupère avait ses affaires. C'est là que j'ai fait sa connaissance à un dîner chez des amis communs. Elle était élégante et séduisante. Nous sommes sortis ensemble et ce qui devait arriver est arrivé.

Nous nous sommes mariés.

La famille avait conservé une propriété à dix kilomètres de Fribourg, au petit village de Barberêche. C'était un domaine magnifique avec des fermes, des forêts et un château très ancien construit sur un rocher qui tombait à pic dans un lac. Il était dans la famille depuis les années 1830. Elle y passait des week-ends, les vacances d'été et bien sûr les fêtes.

J'ai la nostalgie de ces fins d'année à Barberêche. Familles et amis se réunissaient, ceux qui habitaient l'étranger revenaient. Ce n'était que fêtes. À Noël, mon beau-père réunissait pour un pot les familles qui étaient au village depuis des générations et qui faisaient presque partie de la famille. On était dans le grand salon où un immense sapin brillait de tous ses feux.

Il y avait des petits cadeaux pour les enfants, qui pour remercier, se mettaient devant l'arbre et récitaient des petits poèmes et chantaient des chansons.

Il faisait nuit quand ils arrivaient et généralement très froid. Ils étaient emmitouflés jusqu'aux yeux, avec gants et bonnets. Ils sonnaient la cloche de la porte d'entrée et montaient au premier. Les yeux étaient brillants et le nez tout rouge. On était hors du temps.

Barberêche fait partie, avec la première maison de mon enfance, Kalodyne et Midlands, des endroits que j'ai le plus aimés.

Mon fils Frédéric a conservé beaucoup de souvenirs d'enfance de cet endroit qu'il adorait. Il jouait dans la ferme, notamment.

Mon beau-père est mort en 1981 et en 1985 la famille a vendu le château. Un crève-cœur évidemment mais aucun des quatre enfants ne pouvait racheter les parts des trois autres, ni même probablement assurer l'entretien du domaine.

Il y a plusieurs semaines de cela, Frédéric y est retourné. Il était parti en Suisse rendre visite à son ami d'enfance le plus intime, Nicolas. Ils étaient ensemble au collège de Sainte-Croix. À présent, Nicolas habite à Genève. Quand ma petite fille Olivia, âgée de sept ans, a vu le domaine, elle s'est esclaffée auprès de sa grand-mère:

– Pourquoi tu as vendu? C'est tellement beau!

Depuis la vente, le domaine a été refait et divisé en différents appartements.



Une soirée arrosée

Il y avait à Londres un petit club qui s'appelait l'Argyllshire. Les membres étaient tous des propriétaires terriens en Argyle. Mon vieil ami Roddy Ingham Clark, dont les parents avaient possédé un manoir, en faisait partie. Il comptait une soixantaine de membres et sa seule activité était d'organiser un dîner annuel. Puisque la plupart des membres habitaient l'Écosse, il n'y avait généralement qu'une quinzaine de membres et d'invités à ce dîner. L'idée était donc de faire quelque chose de mémorable et d'y consacrer toutes les cotisations de l'année. Soixante membres, quinze convives : on pou-vait s'éclater.

Roddy m'y a emmené. Ce n'était que des hommes et on était en smoking. Pour commencer, il y avait comme il se doit de grands whiskys, une légère *turtle soup* accompagnée de sherry, suivie d'un poisson avec un merveilleux vin blanc, ensuite une viande quelconque et de grands Bordeaux, puis un dessert et ensuite à l'anglaise un *savoury* et du porto de vingt ans d'âge. Vous imaginez bien qu'on se sentait extrêmement décontracté. Il y avait devant chaque convive un élégant menu dévoilant plats et vins. J'ai décidé de dessiner dessus les différents convives.

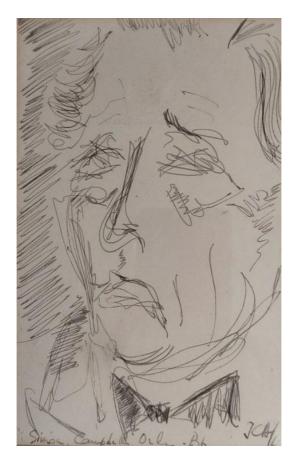
Mon voisin s'appelait Angus McKinnon, il était le patron d'une prestigieuse banque privée. Je lui ai emprunté un très bon stylo et j'ai com-mencé à dessiner sur le dos des menus. C'était très drôle. Chacun admirait le portrait du voisin en s'exclamant *C'est exactement toi!* mais détestait le sien :

- Merde, je ne suis pas vieux comme ça.
- Ah bon! Ça ne va pas du tout.

Quand la soirée s'est finalement terminée, tout le monde était plus ou moins amoché. On s'organisait pour rentrer chez soi. J'allais prendre un taxi mais dans mon état, l'expédition aurait été périlleuse.

Un homme charmant, Sir Simon Campbell Orde, habitait deux rues plus loin que moi. Il avait sa voiture, une Rolls Royce, et un chauffeur. Il m'a aidé à sortir de la voiture et à monter les marches. Il a sorti les clefs de ma poche et a ouvert la porte. Il s'est assuré que j'étais bien rentré. Monique état en Suisse et j'étais seul. J'ai pris longtemps à défaire mon nœud papillon. Les boutons de manchette ont été toute une affaire. Finalement, tout mon linge était sur le parquet. Je me suis mis dans un lit qui se prenait à tanguer en croyant entendre au loin le son des *bagpipes*.

Ah ces Écossais! De vrais mecs malgré leur curieuse habitude de porter des jupes.



Sir Simon Campbell Orde

Grand Bay

Comme chacun le sait, j'ai été un passionné de mer et de voile. Chaque fois que j'allais à Maurice dans les années soixante et soixante-dix, j'allais voir un de mes cousins, Claude Lagesse. On n'avait pas grand-chose en commun mais il était vraiment sincère et honnête, un homme bien. Un homme de la mer avec lequel j'ai passé des moments formidables. Claude possédait un voilier d'une dizaine de mètres. Sur l'île, nous faisions toujours d'immenses balades, généralement lui et moi tous seuls. Comme il savait que j'adorais tout ça, dès qu'on avait mis les voiles et qu'on quittait l'ancrage, c'est moi qui prenais la barre et la tenais jusqu'à ce qu'on revienne.

Claude habitait un campement à Grand Bay. Une après-midi de 1973, on a fait une très très longue randonnée. Il faisait un temps magni-fique. On a fait le tour de l'île et on est rentrés chez lui. Le soleil se couchait, alors et on est entrés dans la baie. Il n'y avait plus un souffle dehors. Le bateau glissait vers son ancrage et avançait tout doucement. Une énorme boule rouge descendait à notre droite, le soleil. Au moment où il allait disparaître, une lune énorme et magnifique est montée de l'autre côté. Les deux astres se faisant face offraient un spectacle

extraordinaire de beauté et de lumière. C'était splendide. On a pris une douche et on a dîné. Cette pleine lune qui était dans le ciel était si magnifique qu'elle a donné une idée à mon cousin :

- Si nous allions faire un petit tour en avion?
- Bravo, formidable!

Il y avait derrière chez lui une piste. Nous avons pris la voiture pour faire quelques centaines de mètres. Il a déposé celle-ci en fond de piste. Les deux feux de position rouge étaient allumés. On est rentrés dans l'avion. Il a fait toute la routine et on a décollé. On est partis dans le ciel et on s'est baladés pendant un quart d'heure. La vue d'en haut était absolument... Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi beau! L'eau était alors tellement claire à Maurice qu'on voyait la lune se refléter sur les coraux au fond de la baie. Le fond de la baie était jonché de diamants. C'était incroyable. Toute la lumière de la lune jouait avec les palmiers et les branches. C'était un feu d'artifice absolument inouï. On est revenus et on a mis les deux petits feux de position. L'avion s'est posé. C'est un des grands souve-nirs de ma vie.

J'adorais Claude. Il se trouve que quelques années plus tard, il s'est tué dans son avion. Il a eu un accident. Quand je repense à cette baie-là, il paraît qu'aujourd'hui, vous n'arrivez plus à voir et à avancer dès que l'eau grimpe aux tibias tellement ce serait pollué...

Échappé belle!

Parmi les moments marquants de ma vie, il y a eu aussi les fois où j'ai réchappé à la mort. Je ne me souviens plus de la date exacte, ce devait être en 1973 ou en 1974. J'avais à ce moment-là un passeport mauricien seulement. J'avais perdu ma nationalité britannique et je n'avais pas encore obtenu la nationalité française. Je voyageais énormément pour mon travail et il me fallait un visa pour chaque pays visité. Je passais ma vie dans des consulats à obtenir des visas d'entrée, de sortie. C'était vraiment insupportable.

Un après-midi, vers quinze heures, je suis allé à l'ambassade de Suisse à Paris pour obtenir un visa. Je suis rentré. Je me suis rendu au guichet et j'ai rempli les papiers. On a pris mon visa et à l'arrière, on l'a tamponné pour régulariser la situation.

En attendant qu'il me soit rendu, je lisais tranquillement un magazine assis sur un fauteuil. Soudain, il m'a semblé qu'il y avait un petit peu d'agitation dans l'ambassade. J'ai levé les yeux et j'ai vu une dizaine de personnes en costume plus ou moins militaire. Ils tenaient à la main des kalachnikovs et ils allaient et venaient. Ils donnaient des ordres. Je

les ai regardés sans faire très attention.

On a dit mon nom et j'ai été récupérer mon visa. Au moment de quitter l'endroit, j'ai été arrêté, alors que je marchais d'un air tout à fait décidé vers la sortie.

- Personne ne sort ! Personne ne sort !
- Je vous emmerde, je sors. De quoi s'agit-il, qu'est-ce qui se passe ?
- Nous sommes le Jura libre, nous vous prenons en otage. Personne ne sort!
- Je n'en ai rien à faire de vos histoires.

Je me suis foutu dans une colère et j'ai engueulé un type. J'ai voulu forcer mon passage et il m'a foutu la kalachnikov sur l'estomac. J'ai ajouté:

- Je vais passer, je n'en ai rien à faire! Là, le chef est arrivé. J'ai insisté:
- Je vais sortir, je n'en ai rien à faire de vos histoires, je vais sortir!

Après cette nouvelle annonce, le chef m'a regardé et il lui a dit de me laisser sortir.

Je suis le seul à être sorti de cette ambassade! Il n'y avait pas encore la police dehors. Je suis parti comme un grand. J'ai pris mon taxi et je suis rentré au bureau sans y penser. Le soir, j'ai raconté l'histoire à ma femme et j'ai allumé la télévision. Si vous aviez vu le cirque que cette histoire a suscité! Il y avait des cars de

CRS, une section antiterroriste... sur le coup de dix heures ou onze heures du soir, il y a eu des négociations qui ont été faites et la situation a été résolue. Il n'y a eu ni tir, ni blessé. Les assaillants l'ont obtenu, d'ailleurs, leur Jura libre!

J'avais agi instinctivement, sans réfléchir. Je n'ai pas pensé une seule seconde qu'ils allaient tirer. Je me demande même s'il y avait des balles dans leurs armes. Il y a gros à parier que j'aurais réfléchi à deux fois si je m'étais trouvé face à des djihadistes hurlant « Allah Akbar » au lieu de ces braves montagnards qu'on imaginait mieux éclusant des décilitres de fendant en hurlant « Santé et Conservation »!

Providentielle chasteté

Quand j'ai quitté Zurich pour Paris en 1974, mon remplaçant chez *Life* était un Suisse qui avait été auparavant responsable des Relations Publiques à la compagnie aérienne TWA. À ce titre, il s'occupait des passagers VIP.

Je retournais régulièrement à Zurich pour lui donner un coup de main. Un jour, il m'a invité à déjeuner avec une ancienne cliente qui était de passage. Elle s'appelait Suzy Rosenstiel. Elle était blonde et tout à fait séduisante. Elle était accompagnée d'une copine qui, elle, était brune. Il lui manquait la première phalange à un index. Moins brillante, mais tout à fait agréable elle aussi.

Le temps passait, les langues se déliaient, les barrières tombaient et je faisais une cour pressante à Suzy. Il se trouvait que nous étions au même hôtel – *Le Dolder* – et j'essayais de la convaincre, avec une certaine insistance, que nous passions la nuit ensemble et elle me répondait inlassablement :

 Ce n'est pas que je ne veux pas. Je ne peux pas, vous comprenez. Je ne PEUX pas.

J'ai fini par abandonner le projet et me rabattre sur la copine, qui, elle, était tout à fait d'accord. Elles avaient deux chambres contiguës à l'hôtel. Quand je suis sorti de chez ma partenaire vers trois heures du matin pour rentrer dans ma chambre, deux colosses noirs qui étaient dans le couloir se sont précipités sur moi, ont voulu m'immobiliser en me demandant ce que je faisais là, où j'allais et en me bousculant un peu. J'étais très fatigué, je leur ai dit de me foutre la paix et je les ai écartés. Je n'y ai plus jamais pensé.

Des années plus tard, je lisais un livre sur la mafia new-yorkaise. J'ai appris qu'elle était composée de quatre familles, trois italiennes, une juive. Le parrain de la famille juive s'appelait... Harry Rosenstiel.

L'honneur d'un parrain doit être préservé. Celui qui ne le sait pas se retrouve découpé en petits morceaux, mis dans un sac et envoyé avec un bloc de ciment au fond du lac de Zürich. Et j'avais l'explication de la phalange manquante. Comme chacun sait, c'est soit une punition, soit un avertissement.

Le bonheur à la campagne

En 1995, nous avons acheté une maison de campagne dans un petit hameau d'une vingtaine de maisons au Val-Comtat, à dix kilomètres de maisons de Pacy-Sur-Eure, à l'ouest de Paris. C'était des murs et un toit. Dans une partie du rez-de-chaussée, on marchait directement sur la terre et on voyait les tuiles du toit. Le jardin était à l'abandon mais il y avait de beaux murs de pierres et beaucoup d'arbres magnifiques.

L'agence immobilière nous a fait connaître des artisans de talent et on s'est mis à l'ouvrage. On a tout refait, on a installé un premier étage, on a fait un joli escalier et on a installé le chauffage central. Tout a été revu de A à Z. On a jeté les bases du jardin futur et on a commencé à y aller au fur et à mesure. Nous étions tous les deux très enthousiastes et, pendant plusieurs années, nous n'avons pas arrêté d'améliorer, de figno-ler.

Quand j'ai pris ma retraite en 1999, je m'y évadais le plus souvent possible. Monique m'y rejoignait tous les week-ends et nous avions bien souvent du monde pour les week-ends. Freddy et ses amis, Philippe et sa famille, cousins, cousines, copains, copines. C'était toujours plein de vie et animé.

Je m'étais remis au piano. Je peignais à tour de bras. J'écrivais. Je faisais la cuisine. J'étais heureux. Plus tard, Freddy s'est marié avec Carola en Allemagne. Ils venaient souvent pour les week-ends ou pour les fêtes. Ils sont revenus habiter Paris et les week-ends étaient plus fré-quents. Pour mes petites-filles qui y allaient depuis leur plus tendre enfance, c'était le jardin d'Éden.

Mais le temps passait et bien des choses changeaient. Financièrement, il devenait très difficile d'entretenir Neuilly et le Val-Comtat. Le jardin devenait une charge bien lourde pour Monique qui en avait fait quelque chose de ravissant. Personnellement, sauf quand la famille était là pour le week-end, je m'y en-nuyais. Mes yeux me lâchaient de plus en plus et je ne pouvais plus ni peindre, ni faire du piano, ni écrire, ni conduire, ni faire la cuisine. Cela dit, nous aurions évidemment gardé cette demeure mais surtout pour des raisons finan-cières, nous avons décidé de la vendre et elle est partie en février 2020 : moment très pénible, surtout pour Carola qui y était très attachée, mes petites-filles qui l'adoraient et Monique qui lui avait donné tellement d'elle-même. Pour

moi, j'en garde surtout le souvenir de longues années de grands bonheurs.

Pendant les vingt-cinq années que nous y avons passées, j'ai pu observer la détérioration de notre environnement. Quand nous sommes arrivés, il y avait une foule incroyable d'oiseaux : des pies, des merles, des tourterelles et d'autres espèces que je n'ai pas su identifier et dont les chants étaient d'une grande beauté. Il y avait des hirondelles en notes de musique sur les fils électriques et des nuées de passe-reaux acrobatiques. Au printemps, c'était un concert assourdissant. À la tombée du jour, il arrivait sur la pelouse des dizaines d'oiseaux variés qui allaient et venaient et faisaient de délicieux dîners de vermisseaux trois étoiles. printemps, les champs étaient couverts de coquelicots et de fleurs de toutes les couleurs.Il n'y a aujourd'hui plus d'oiseaux dans les arbres ni sur les pelouses, plus d'hirondelles, plus de passereaux, plus de coquelicots. Un désert, un désastre.



Conférencier

Vous savez, je suis un paresseux et un velléitaire. Mais lorsque je revois le nombre de choses que j'ai faites, simplement pour me prouver que j'en étais capable, c'est assez incroyable!

Un beau jour, il m'est par exemple passé par la tête d'écrire un roman. Il a été publié. La preuve était faite que je pouvais écrire. On en est resté là.

Il y a une quinzaine d'années, Pierre Braillars, un ami membre d'un petit club où une trentaine de personnes se réunissaient trois fois par an à l'Académie française, recherchait un conférencier connu. Un samedi matin, il m'appelle:

- Samedi prochain, Henri Amouroux vient faire une conférence intitulée *Les trois jours* où *Hitler a perdu la guerre*. Comme je te sais passionné par l'histoire, l'histoire de la guerre, je me demande si tu serais intéressé pour venir.
- Bien sûr! Je serais ravi.

Nous avons été accueillis à l'entrée de l'Académie française où se tenait la conférence par une dame très aimable et sympathique. Elle discutait avec nous puis nous a

emmenés dans une petite pièce où tout le monde était assis en rond. Henri est arrivé et a fait la conférence. Vers midi s'est tenu ensuite un cocktail. On y servait du champagne exquis, des petits fours extraordinaires. Les serveurs étaient enivrés. C'était d'une classe folle! Cette femme est venue me voir et je lui ai dit que j'étais originaire de l'île Maurice.

Ce jour-là, j'ai découvert qu'il existait une radio qui s'appelait *Canal Académie*. C'est la radio de l'Académie française, une radio numérique. Nous parlions des programmes et je lui ai demandé si elle n'avait jamais fait de conférences sur les écrivains mauriciens.

- Non, vous allez m'en faire une!
- Oui, pourquoi pas!

J'ai travaillé comme un bœuf pour faire cette conférence. Ce n'est pas évident d'aller chercher tous les documents et de les écrire. J'ai fait la conférence sur un poète mauricien que je connaissais très bien, Robert-Edward Hart. C'était un ami de la famille. Ça a été un succès

La femme sympathique m'a alors demandé de réitérer l'expérience. J'ai décidé de faire une conférence sur Charles Baudelaire. En effet, je suis convaincu que Baudelaire ne serait pas Baudelaire s'il n'avait pas passé trois semaines à l'âge de dix-huit ou vingt ans à Maurice. Dans son passé, Baudelaire avait été un assez mauvais *sujet*, et son père pour le corriger avait décidé de l'envoyer aux Indes. Suite à une avarie, le bateau a fait escale à Maurice pendant trois semaines. Baudelaire a alors passé de bons moments dans les bordels du coin avec des filles métisses et de toutes les couleurs. Si vous lisez aujourd'hui encore ses poèmes, vous verrez que la femme de couleur est la femme qu'il aime le plus de toutes. Parmi ses meilleurs poèmes, il y a ceux sur l'île Maurice :

Mon enfant, ma sœur Songe à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble! Aimer à loisir Aimer et mourir Au pays qui te ressemble!

Les Fleurs du Mal (1857), LIII – L'invitation au voyage

Il a également écrit un très joli sonnet, À une dame créole. Il y parle de Maurice et d'une dame qui s'appelle madame Autard de Bragart. On a dit d'elle qu'on serait parenté, mais je ne vois pas très bien comment. En définitive, Baudelaire n'aurait pas écrit tous ses poèmes s'il

n'avait pas passé trois semaines à Maurice dans sa jeunesse.

À une Dame créole (1845)

Au pays parfumé que le soleil caresse, J'ai connu, sous un dais d'arbres tout em-pourprés Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la pa-resse, Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchan-teresse A dans le cou des airs noblement maniérés ; Grande et svelte en marchant comme une chasseresse, Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire, Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire, Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites Germer mille sonnets dans le cœur des poètes, Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

J'avais tout potassé sur le sujet. Mais, lorsqu'il

s'est agi de mettre en forme, j'ai baissé les bras. C'était un travail colossal. J'ai annulé la conférence. J'ai d'abord pensé que je la ferais le lendemain. Plusieurs fois j'ai pensé cela. Mais je ne l'ai jamais fait. À la fin, la commanditaire de la conférence a cessé de me relancer.

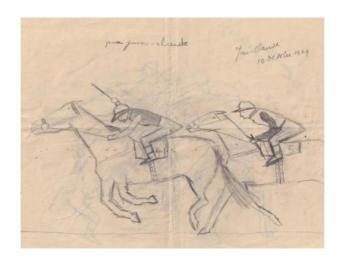
Dans ma vie, j'ai fait un tas de choses uniquement parce que cela m'amusait. Généralement, je fais les choses en dilettante. J'ai envie de me prouver que je peux faire les choses. J'ai écrit un roman de gare sans intérêt, mais, il me semble, bien écrit. Je voulais m'en sentir capable. Si par exemple vous prenez le train pour Rennes, arrivé à la gare vous le jetterez dans la poubelle à papier. Mais il ne vous aura pas ennuyé!

Mes images et mes sons

Mes dessins et mes peintures

J'ai beaucoup dessiné et j'ai beaucoup peint dans ma vie. Il y a eu des périodes où je ne faisais plus rien, d'autres où je m'y suis remis. Cela dépendait beaucoup de l'endroit où je résidais, si j'avais un lieu pour peindre ou non, ma motivation... En Angleterre, je m'y suis remis. Un voisin peintre m'avait donné quelques notions de pastel. Plus tard, lors d'un voyage au Kenya, j'ai beaucoup peint également. Plus tard, j'achetais mes pinceaux et autres ustensiles près de ma maison en Normandie, à Vernon. Il y avait un très bon marchand de couleurs.

J'ai d'abord dessiné des chevaux et les courses. Depuis tout petit, j'allais les voir. C'était une passion incroyable! J'ai retrouvé des dessins et des peintures que je faisais dès l'âge de cinq ans. Mon père les avait conservés et annotés. Des illustrations de chevaux avec des jockeys.



Dessin de l'auteur à 8 ans

Jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, j'ai beaucoup dessiné. J'ai ensuite abandonné et je n'ai recommencé que beaucoup plus tard. Avec le pastel, ce n'était pas très sérieux. À ma retraite, il y a une vingtaine d'années, j'ai donc repris des cours, à Paris. On m'a appris certaines choses importantes. Mais dans l'ensemble, je me demande si je n'étais pas plus doué à l'époque où dessinais de façon instinctive, sans me soucier des règles académiques. Après ces leçons, je me suis mis à peindre comme un fou, surtout chez moi, à la campagne. J'avais des piles de tableaux ! J'ai gardé ceux que je pré-férais. C'est incroyable, le nombre de trucs que

j'ai conservés avec moi dans les appartements où j'ai vécu.

La mer a été ma grande passion. Je l'ai beaucoup peinte. Dans mes tableaux, je colle toujours une espèce de petite île derrière. Elle s'appelle *le coin de mire*. C'est une île assez allongée à Maurice. Je reconnais le caractère un petit peu répétitif de mes œuvres picturales.



Retour au mouillage (gouache de l'auteur)

Durant la période de confinement, j'ai adressé plusieurs dessins à mes petites-filles. Je les trouve assez amusants. Elles habitent dans la rue voisine de mon domicile, à Neuil-ly-sur-Seine, rue Charcot. Comme je ne les voyais plus mais que je souhaitais leur signi-fier que j'allais les rejoindre le plus vite pos-sible une fois déconfinés, j'ai évoqué l'idée de la trottinette dans mes dessins. Quand elle les a vus, ma petite-fille aînée s'est exclamée :

Oh, grand-père, si j'ai un conseil à te donner, ne fais pas de trottinette!



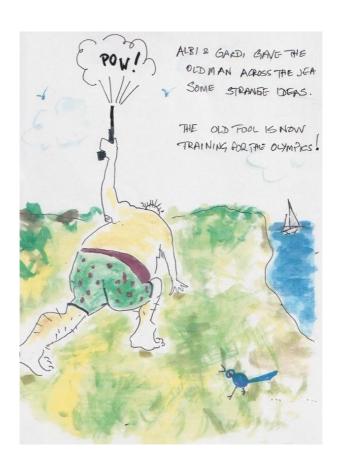


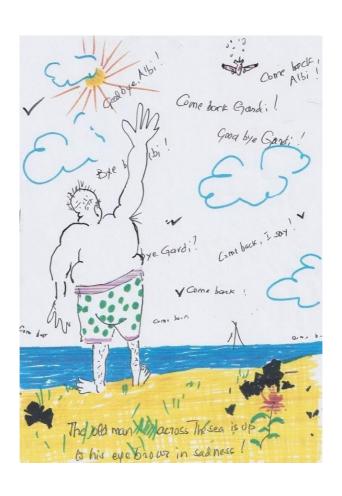
Pour mes petites-filles d'Australie, j'avais inventé un personnage que j'avais appelé *le vieil homme de l'autre côté de la mer*. Comme il leur envoyait toujours des messages d'une plage vers l'Australie, il était toujours en maillot de bain. Il avait une silhouette qui, avec une cer-

taine exagération, pouvait rappeler celle de grand-père.

Dans le premier dessin, il dit au revoir à l'avion les ramenant en Australie après un séjour en Europe.

Le second est inspiré de photos que j'avais reçues de leurs prouesses athlétiques. Le vieil idiot a décidé de s'entraîner pour les Jeux olympiques.





Mes photographies

À une époque de ma vie, je me suis aussi intéressé à la photographie. J'ai pris des quantités de photos.

Avec ma femme Monique, en 1973, nous avons fait un safari absolument extraordinaire. Nous étions huit. Quatre couples d'amis, des Anglais. Mon ami Miles Maskell était présent. Avec un autre couple absolument extraordinaire, nous avons passé dix jours au Kenya, sous la tente puis sur la côte. C'était un séjour absolument inouï. J'ai dû prendre mille photos! J'avais un appareil d'amateur.

Pendant très longtemps, j'ai pris des photos pour le simple plaisir d'obtenir un effet de lumière. Quand j'étais tout jeune, je prenais des photos en noir et blanc. Quand les photos couleurs son apparues, mes images sont devenues colorées.

Mes notes de piano

C'est à Maurice que j'ai commencé à jouer du piano. Ma mère a décidé qu'il était absolument indispensable que j'en fasse. J'ai commencé à prendre des leçons à l'âge de huit ans. Apparemment, j'étais extrêmement J'exécutais bien. Jeune, je jouais du blues, du jazz. J'avais le sens de la mélodie. Je sentais les mauvais accords. Hélas, je ne savais pas les corriger. Certains amis qui jouaient beaucoup moins bien que moi, savaient, eux, qu'il fallait faire le dièse. Bref, je n'avais pas l'oreille et je n'aurais jamais pu être un vrai musicien et jouer dans un orchestre. Pour mes soixante-dix ans, on m'a offert un piano. Je n'y avais pas joué depuis je ne sais plus quand. Enthousiasmé, j'ai décidé de reprendre des leçons particulières. Je suis allé dans une espèce de petit conservatoire à Neuilly-sur-Seine.

En regardant les photos des professeurs, il se trouve que par hasard, il y avait une fille très mignonne. Elle s'appelle Pascale Tachaud. Arrivé chez elle un matin, on a d'abord pris le temps de discuter. Puis je me suis mis au piano et j'ai commencé à jouer la valse de Chopin. Je l'ai tellement jouée dans ma vie que je la connais par cœur. En m'écoutant, elle s'est extasiée:

– Ah mon dieu, quel toucher, quelle sensibilité!

J'ai pris des leçons pendant plusieurs mois avec elle et je me suis remis au piano.

Cela m'a donné de grandes satisfactions, jusqu'à ce que la détérioration de mes yeux m'empêche de lire la musique.

Les filles

Mes découvertes

Je ne suis jamais allé à l'école avant l'âge de onze ans, j'avais des tuteurs plus ou moins particuliers qui s'occupaient de moi et de mes cousins. Nous étions quatre ou cinq avec eux. Les filles étaient pour moi une tribu un peu inconnue. Lorsque j'avais cinq ans peut-être, j'étais chez mon grand-père avec ma bonne.

Une aile de cette maison était occupée par une sœur de mon père et sa famille. J'avais une cousine, un peu plus âgée que moi. Elle devait avoir six ou sept ans. Sa bonne l'a sortie de son bain et la mise sur une table pour la sécher. C'est la première fois que je voyais une petite fille toute nue. Ça a été un choc que je ne peux vous expliquer. Je me suis demandé ce que nous lui avions fait. J'étais affolé par la découverte d'une petite fille toute nue. Mais j'avais conscience que si je posais des questions, je serais ridicule. Je n'ai donc rien dit et j'ai ruminé mon mystère. Je ne lui ai pas reparlé.

J'imagine que ma bonne m'a expliqué un jour l'anatomie féminine. J'avais un voisin, un grand copain de l'époque, qui avait une petite sœur. Je me suis amusé à jouer au docteur avec elle : sa bonne m'a vu et puni.

Linda Delport

Vers 1956 quand j'habitais encore à Cape Town, j'ai été invité à une soirée chez des amis. Ils avaient énormément d'argent et une magni-fique maison au-dessus de Sea Point, un quar-tier avec une vue magnifique sur la baie du Cap.

À mon arrivée, il y avait beaucoup de monde et c'était très gai. Là, j'ai fait la chose probablement la plus stupide de mon existence entière!

Au bar quand j'allais me resservir, un des invités, un immense barbu suédois que je ne connaissais pas, m'a demandé ce que je pouvais lui servir.

- Qu'est-ce que vous buvez ? lui ai-je d'abord demandé.
- De l'aquavit. Mais ce n'est pas pour vous :
 c'est beaucoup trop fort.
- Trop fort ? Mais vous êtes complètement idiot ! Je vais vous battre à ça. On va faire un duel d'aquavit.

Là, on a bu coup sur coup je ne sais combien d'aquavit. Cul sec. Une, deux, trois, quatre. Je ne sais plus combien. En une demi-heure, j'étais complètement ivre mort. Comme paralysé, je suis allé m'asseoir dans un fauteuil où je ne pouvais plus parler ni bouger. J'étais amorphe lorsqu'une voix de femme s'est fait entendre. Elle m'a passé la main sur la joue :

– Mon pauvre vieux, ça ne va vraiment pas du tout.

Je l'ai regardé d'un œil torve et je lui ai dit :

- Non, ça ne va pas.
- Écoute, je vais m'occuper de toi.

Elle m'a alors dorloté. Tout doucement, je reprenais mes esprits. Je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une fille tout à fait ravissante. Une prénommée Linda Delport. Il n'y avait pas de troupe de théâtre professionnelle au Cap mais il y avait des amateurs très doués, dont Linda. On l'appelait la Marilyn Monroe de Cape Town. Elle était absolument adorable. Jusqu'à mon départ, elle s'est occupée de moi. Je ne sais plus comment je suis rentré chez moi. Le lendemain, elle m'a rappelé pour me de-mander si j'allais mieux. De fil en aiguille, on est sorti une ou deux fois ensemble. Tout s'engageait à merveille.

À cette époque, le manège où je montais à cheval organisait une fois par mois lors de chaque pleine lune une longue balade sur la plage de Muizenberg. Cette plage magnifique doit faire quinze kilomètres de long. On partait le long de la mer au clair de lune au galop ou au trot. On arrivait et on devait être dix ou douze. On avait fait une dizaine de kilomètres. À

l'autre bout, comme une récompense, on découvrait un énorme barbecue avec des saucisses, de la bière, etc. Il y avait toujours quelqu'un jouant de la guitare et chantant des chansons. On bouffait, on prenait une bière ou deux et on repartait à cheval, doucement. On reprenait nos voitures. Un jour, j'ai demandé à Linda si elle montait à cheval. Nous sommes allés ensemble faire cette balade. La soirée était absolument magique parce qu'elle était ravissante. Elle avait une espèce de chapeau de cowboy qu'elle portait dans le cou, derrière la nuque. Au galop, le sabot des chevaux faisait rebondir l'eau dans tous les sens. C'était ab-solument magnifique. On a dîné et on a chanté.



– Mon dieu, me suis-je dit, qu'est-ce que c'est beau, qu'est-ce qu'elle est belle, qu'est-ce que c'est fabuleux! Malheureusement, les choses étant ce qu'elles sont, je n'avais pas les moyens financiers de m'en sortir. Sans voiture, je ne pouvais pas aller la chercher. Sans argent, je ne pouvais pas l'emmener dîner. Linda était courtisée par tout ce qu'il y avait de mieux au Cap. Tout douce-ment, les choses se sont évanouies. Ça m'a toujours causé une nostalgie de me dire que ça aurait pu être une très belle aventure. Comme on dit en langage de cheval : j'avais la vitesse mais je n'avais pas la longueur.

Linda

Les chevaux nous attendaient Sur la plage à Plettenberg Bay

Il y avait du Plessis du Toit De Villiers et toi et moi

Et d'autres l'homme à la guitare Qui était toujours en retard

Nous étions bons cavaliers Même sur des chevaux peu familiers

La caravane au trot au trot au galop Au fil de la lame au fil de l'eau

S'en allait en chantant en riant En éclaboussant l'Océan

Tu renversais la tête Linda Le chapeau de cow-boy dans le dos

Au rythme du cheval tes cheveux blonds Ondulaient dans le vent

On nous attendait autour d'un grand feu On s'asseyait deux par deux

Les côtes d'agneau grillaient La bière gouleyait

Tu mettais ta tête sur mon épaule Je sens encore ta joue qui me frôle

Le monsieur à la guitare égrenait Des romances en afrikaans

Les couples s'éparpillaient s'oubliaient Se chuchotaient se touchaient s'aimaient

Le retour sous la lune était languide Les doigts délaissant la bride

Tes yeux, Linda, dansaient Où es-tu passé mon été adoré?

Extrait de l'ouvrage de Jean-Claude Antelme, La Glace Mirage,

Osman Publishing, Lettres Mauriciennes

La révolution sexuelle des années soixante

J'ai divorcé à Zürich en 1964. Je suis arrivé en France célibataire en 1960. C'était le printemps ou l'été. J'étais comme un cheval échappé. C'était la libération sexuelle. C'était absolument fabuleux. Des étrangères passaient par Paris, on faisait des balades en Méditerranée sur un yacht. C'était un moment inouï. J'étais devenu très vite très copain avec les frères Rossi, les propriétaires des Martini. Ils avaient, en Europe et en France, dans des grandes villes, des terrasses. Aux Champs-Élysées, il y avait la terrasse Martini. Avec un bar, jet d'eau, c'était ravissant. La terrasse était fermée le soir. Victorio Rossi était un copain. Et là il est mort il y a très longtemps.

Un jour, il m'a dit : « Quand tu le souhaites, j'ouvrirai la terrasse pour toi et tes copines. Je déposerai le champagne au frigo, et je dirai à Serge notre barman, de laisser une bouteille de champagne au frigo. Il te donnera les clés et tu pourras monter directement sur la terrasse en prenant l'ascenseur. Tu pourras montrer les jets d'eau qu'on allumera, histoire d'épater ta nana. » Je l'ai fait seulement deux ou trois fois, je ne voulais pas abuser de leur générosité. Mais lorsque je ramenais une étrangère, par exemple

une jeune Américaine, à vingt-trois heures sur la terrasse, avec Paris à nos pieds, c'était exceptionnel.

Les hôtesses coréennes

En 1979, je travaillais à la Chambre de Commerce Internationale quand je me suis retrouvé pour raison professionnelle à Séoul en Corée. J'étais avec mon collègue anglais et nous devions y passer trois ou quatre jours de séminaire. Sur place et par hasard, nous avons croisé un hollandais qui avait lui aussi une connexion à la Chambre de Commerce du coin.

À notre arrivée, on nous a dit qu'il y aurait le soir ou le lendemain un kee song party. Ni eux, ni moi ne savions de quoi il s'agissait. On nous a convoqué à sept heures dans un bâti-ment que nous ne connaissions pas. On nous a fait attendre dans un petit salon. On nous a demandé d'enlever nos chaussures. Au bout d'un quart d'heure, les panneaux fermant ce salon ont glissé et est apparue une salle à manger avec cinq ou six jeunes filles en costume coréen. Un costume sublime, un genre de crinoline, avec des jupes qui vont jusqu'au sol. Quand ces hôtesses marchaient, on ne les voyait pas marcher, elles glissaient. Elles flottaient. C'était absolument sublime, avec des couleurs magnifiques.

Elles sont entrées, toutes ensemble. Chacun de nous a eu le droit d'être pris par la main par une hôtesse. Chacune d'elles nous a emmenés à côté. On était assis sur des petits escabeaux très bas, avec des tables devant une très basse. Chaque hôtesse s'est agenouillée à côté de nous et nous servait. Chaque femme nous coupait nos bouchées et les mettait dans la bouche, nous essuyait les lèvres, nous faisait boire. Je ne savais plus où me mettre les premières minutes, j'étais horriblement gêné. Ces Coréennes ne parlaient pas un mot d'anglais. On parlait donc entre nous, entre clients étrangers.

Au bout d'un moment, on a fini par trouver cela extrêmement agréable. Elles nous demandaient ce qu'on voulait manger puis nous remplissaient l'assiette. Mon hôtesse attitrée m'a fait comprendre qu'elle monterait bien à mon hôtel avec moi. Je trouvais l'idée pas si mauvaise. Elle m'a demandé le numéro de chambre et a sorti un feutre. Elle m'a fait écrire sur sa main le numéro de la chambre. La soirée s'est arrêtée.

À ce moment-là, le directeur de la Chambre de Commerce du coin est intervenu :

Vous êtes complètement fou, on va aller dans un endroit absolument extraordinaire où vous allez pouvoir terminer la soirée comme il se doit! Finalement, nous sommes arrivés beaucoup trop tard à cet autre lieu et il n'y avait plus personne... Je suis finalement rentré chez moi. Je me suis brossé les dents et je me suis couché. C'était une soirée extrêmement inattendue et rare par son prix : elle avait été extrêmement chère à organiser.

<u>Les langues mortes</u> <u>et vivantes</u>

Une instruction anglaise, latine et grecque

Maurice était une colonie anglaise, ne l'oublions pas. L'univers de Cambridge gérait le système éducatif mauricien. Au collège royal, à l'âge de treize ans je crois, il fallait choisir sa matière : soit nous choisissions le latin grec, soit la science (biologie, etc.) Le latin-grec était une voie naturelle pour moi : j'aimais les mots. J'ai tout de même un petit peu hésité avec la science. Ma mère était catégorique, je devais suivre la filière de lettres classiques. Je l'en remercie aujourd'hui.

À la fin de la première année d'enseignement du grec, nous arrivons à faire des petites phrases et à les traduire en dépit de notre mince bagage. Mais un texte m'a particulièrement donné du fil à retordre. Il comportait une vingtaine de pages sur la bataille de Salamine par Hérodote. Je passais des nuits à m'arracher les cheveux, une première pour moi! J'étais presque en larmes. En effet les conjugaisons grecques sont infernales! Par

exemple, le verbe βαίνω signifie s'en aller. L'imparfait est βέβηκε. Lorsque je le vois dans le livre, je vais chercher dans le dictionnaire βέβηκε. Bien sûr, je ne le trouve pas. Je passais donc la nuit à chercher la conjugaison du verbe βαίνω et je ne la trouvais pas! Cela me rendait fou.

J'ai un professeur de latin-grec qui a eu une énorme influence sur moi. C'était un mécanicien de la langue. Il n'a jamais lu un poème latin ou grec pour le plaisir de la lecture. Il lisait un poème pour la structure, la mécanique des mots. C'était un maniaque de ce genre de choses. Il m'a donné cette même obsession. Jusqu'à aujourd'hui, je ne peux pas supporter une approximation de vocabulaire, de style. L'autre jour, il y a six mois, j'entends à la radio le mot poly causal. Poly est grec, causal est latin. C'est l'expression multi causal qu'il aurait fallu employer. Si vous me demandez comment dit-on tel mot en latin, je ne pourrais pas le savoir. En revanche, si vous me demandez:

– Qu'est-ce que ce mot latin veut dire ? Je pourrais vous le dire.

J'ai donc reçu des leçons particulières de ce professeur du collège royal. Il m'a suivi jusqu'à la dernière année, soit l'équivalent de la deuxième année de licence en France.

Mon amour pour Shakespeare

Au collège royal, mon professeur de latin-grec et mon professeur d'anglais étaient des frères ennemis qui ne se parlaient pas. Ils s'appelaient les frères Besson. Le professeur de latin-grec était le mécanicien de la formule 1. Le professeur d'anglais conduisait la formule 1. Il était le poète. Doté d'une mémoire inimaginable, il pouvait citer durant des heures des poèmes. Il m'a donné un amour de Shakespeare et jusqu'à récemment, je relisais tous les deux ou trois ans *Hamlet*. Il avait également un grand sens de l'humour. Rien ne lui faisait plus plaisir que d'attraper un élève qui essayait de lui jouer un mauvais tour.

Un jour, il m'a donné un exercice à faire portant sur un roman de Dickens. À l'île Maurice, il y avait à Port-Louis *Timol*, un magasin, contenant les corrigés de textes. Je m'en suis servi. Il m'a félicité pour la qualité de mon travail. Quelques jours plus tard, il m'a dit:

Vous savez Antelme, il s'est passé quelque chose de curieux. J'ai donné le même travail à Le Clézio et il a rendu le même texte que vous. Je lui ai demandé s'il avait copié sur vous. Il m'a répondu "non, Timol, vingt-cinq sous." Mon professeur s'est mis à rire bruyamment. Il trouvait la farce rigolote. D'autres professeurs nous auraient engueulés!

Hiver ou les temps du verbe

Durant mes années passées en Afrique du Sud, j'ai rejoint un réseau, l'équivalent de l'antenne de l'Alliance française. Les Anglais l'appelaient *French Club* et les Français *Le Cercle Français*. J'étais devenu membre facilement : n'importe qui intéressé par la culture française était le bienvenu. Nous devions être une cinquantaine de membres.

Le Cercle se tenait chaque soir à Cape Town. Chaque mois de novembre, l'ambassadeur d'Afrique du Sud et ses secrétaires les plus proches assistaient à une réunion du Cercle. En compagnie du gouvernement et du corps diplomatique, ils rejoignaient le Parlement de la capitale pour leur session parlementaire annuelle. Ils empruntaient un train affrété spécialement à cette occasion au départ de Prétoria, le centre administratif du pays, situé au nord-est du pays.

Le consul de France, Gérard de Coulhac, passait nous voir de temps et temps et rencontrait des ressortissants français ou francophiles.

À propos, je veux raconter une anecdote sur celui-ci qui avait amusé mes copains de l'époque. C'était un vieux monsieur avec une mèche de cheveux blancs un peu rebelle. Il

avait de l'humour et était adorable et sympathique. Il m'aimait beaucoup. Moi j'avais alors vingt-deux ans et il se trouve qu'il m'aidait quand il pouvait. Un jour, une de mes amies de l'époque se trouvait avoir des retards de règles qui m'affolaient.

À cette époque-là, en Afrique du Sud et face à un tel problème, on se mariait. Je ne savais pas du tout comment j'allais m'en sortir. Je ne voulais pas me marier! Je n'en dormais plus. Un jour, je suis allé voir monsieur de Coulhac dans son bureau. Je lui ai fait un discours interminable. À l'époque, la France rencontrait des problèmes au Maroc. Je lui disais que j'avais de la peine pour les Français qui allaient se battre au Maroc et que je voudrais rentrer dans la Légion étrangère pour aider la France. Il a écouté toute mon histoire et à la fin il m'a dit:

- Encore une histoire de jupons!
 J'étais furieux, je me suis mis debout, je lui ai répondu:
- Monsieur le consul, je vous ai demandé de faire quelque chose pour moi. Je vous préviens que si vous ne faites pas le nécessaire auprès de l'ambassade à Prétoria, je vous rapporterai à l'ambassadeur.

Il s'est mis debout. Il était rouge. Il a pointé son index vers la porte et m'a dit :

- Sortez petit voyou!

Je suis parti et quelques jours plus tard, la situation s'est arrangée : elle n'était pas enceinte. Nous n'en avons plus parlé. Deux semaines plus tard, il m'a vu au Cercle, l'œil pétillant. Il m'a dit :

 Ça traîne trop, cette histoire d'ambassadeur, je vais les relancer demain !

Je lui ai répondu:

Ce n'est pas grave, laissez tomber.

Quand j'y repense, il fallait une arrogance ridicule pour exiger de lui qu'il contacte l'ambassade.

En 1957, le Cercle m'a demandé de faire une pièce de théâtre, de la monter ! Là-bas, il y avait une ou deux personnes qui pouvaient relativement bien jouer. Il fallait que je trouve une pièce d'un acte pouvant être jouée par deux hommes et une femme. J'ai fini par trouver celle dont j'avais jusqu'à ce jour oublié le titre : *Hiver ou les temps du verb*e, une pièce d'avant-garde écrite par Jean Tardieu. Une œuvre super intellectuelle, dans le vent, et je l'ai montée. Le spectacle a été un succès. À la fin de la représentation, alors que je me démaquillais, l'ambassadeur est venu me voir. Il m'a dit :

- J'ai été très impressionné par votre prestation ce soir ! Est-ce que vous aimeriez faire du théâtre ?

Je lui ai répondu:

- Oui, j'y ai songé déjà mais je ne sais plus vraiment à présent.
- Si cela vous intéresse, je verrai si le gouvernement français peut vous donner une bourse pour aller étudier en France le théâtre.
- Merci infiniment, mais je ne crois pas que je le veuille vraiment.

Le lendemain, dans le *Cape Times* toujours, il y avait une critique dont le titre était *left bank comes to Loop Street / la rive gauche arrive à Loop Street*. En résumé, il était dit que le spectacle était bien meilleur que ce que l'on voyait habituellement. Selon moi, je ne méritais pas de tels éloges.

Left Bank Comes to Loop Street

A BREATH of the Left Bank surprisingly pure after its 6.000-mile venture-wound up. unexpectedly, in Loop Street on Friday evening when the Cercle des Amis de la Langue Francaise presented a theatrical evening in honour of the French Ambassador and Madame Chancel.

The piece de resistance was an apani-parde play by Jean Tardieu, "Hiver ou les Temps du Verbe"—perbe presumably being used in the Biblical sense -which posed some weighty questions on the matter of time, rather in the manner of an existentialist Priestley.

As a young girl involved in some moments which might have tried an ibsen heroine, Miriam Buch was pale in the Gallie manner, beautiful and strikingly effective.

strikingly effective.

As her rather carie uncle upon whom time in one dimension has struck a few deastaing blows. Jean-Claude Anielme played well an extremely difficult part, managing the metaphysics with activities of the classification of the control of the classification of the cla

ABSTRUSE MATTERS

Henri Rousset, as the doctor with an unusual patient, had to do a great deal of explana-tory talking on some abstruse matters. He rose well to the occasion.

This intelligent play, strikingly different to the cream-puff sort of thing we are used to on the local boards, naturally stirred up a great deal of discussion among the crowled audience.

among the crowled sudience.

The evening also included a singer with guitar of much charm, Robert Hein, who might have stepped streight from the "Rose Rouge". His balled of the little white horse I found particularly disarming.

Lanky, expressionless M. Hein for a moment transported me right back to Saint-Germain.

To end a very successful.

To end a very successful evening, there was Hear Rondot, deputition for Rodolphe Dufour, who told some funny stories with a great deal of apirit.

Critique de la pièce publiée le 29 avril 1957 dans le Cape Times

Des mots et des idées

Le comble de la présomption est pour moi l'affirmation que Dieu nous a créés à son image. L'homme qui est naturellement menteur, voleur, paresseux et forniqueur, a été créé à l'image de... non vraiment! La croyance est pour moi le plus insondable des mystères. Je ne crois pas aux religions dites révélées. Je ne suis pas athée pour autant, tout simplement, je ne sais pas. Il me semble évident qu'il y a quelque part un ou des architectes. On croit savoir qu'il y a des milliards de galaxies, chacune avec des milliards de galaxies, chacune avec des milliards de planètes qui tourbillonnent autour de leurs soleils, on ne sait pas où ça commence et où ça finit, ni dans le temps, ni dans l'espace, je me demande si l'homme ne saura jamais la vérité. En tout état de cause, je n'imagine pas que l'autorité suprême puisse me châtier pour l'éternité parce que je trompe ma femme avec ma secrétaire.

Tout petit, je me suis posé des questions sur la religion. Quand on me préparait pour ma communion lorsque j'avais sept ans, ma mère me faisait répéter. Un jour, j'ai appris qu'un enfant qui mourait sans être baptisé finissait aux limbes. Ça n'est ni l'enfer, ni le paradis.

J'ai dit à ma mère:

- Vous êtes folle! Comment peut-on punir un

bébé ?! C'est un scandale!

 Ce n'est pas un scandale. Ils sont simplement privés de Dieu.

Je ne voulais plus aller au catéchisme mais ma mère m'a supplié d'y rester pour donner l'exemple à mes petits frères. J'ai donc continué de m'y rendre jusqu'à ce que je quitte l'île Maurice.

Un philosophe français disait que *le contraire* de l'intelligence, ce n'est pas la bêtise, c'est la croyance. Ce n'est pas que les croyances sont bêtes, c'est que les croyants ne raisonnent plus. Prenez Jeanne d'Arc : pour croire en l'histoire de Jeanne d'Arc, il faut croire en l'histoire de Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine.

Si vous ne croyez pas en Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine, ça ne tient plus debout. Vous n'imaginez pas une seconde que Sainte-Catherine ou Sainte-Marguerite sont allées discuter avec Jeanne d'Arc quand même, et qu'inspirée par elles, celle-ci aurait gagné un tournoi en battant un chevalier? Il y a des trucs absolument aberrants avec cette histoire. Si vous lisez les comptes rendus mot à mot de ses procès, à plusieurs reprises Jeanne d'Arc dit ne jamais avoir gardé les bêtes. Pourtant, on dit d'elle qu'elle est la bergère de Domremy. Malgré tous ces faits, certains croient en son récit... Je crois que notre besoin de Dieu intervient quand rien sur la Terre ne peut nous aider.

Mes rencontres d'exception

Roland Mansuy

En 1994, j'ai lu une biographie écrite par Nicolas Sarkozy intitulée Georges Mandel : le moine de la politique. Un passage du livre m'a fait prendre conscience que je connaissais Robert Mansuy et que l'histoire de sa mort telle qu'elle avait été diffusée par l'État français était fausse 1 Ministre du dernier gouvernement avant l'armistice, Mansuy avait été fait prison-nier par les Allemands. Juste à la fin de la guerre, il a été emmené dans la forêt de Fon-tainebleau par trois miliciens qui l'ont assassiné froidement, à la mitraillette. Nicolas Sarkozy faisait part de deux ou trois assassins, parmi lesquels un dénommé Roland Mansuy, origi-naire de Nancy. C'est lui qui aurait porté l'ultime coup à la mitraillette. C'était une vérité admise qu'il était décédé plus tard dans la ba-taille de l'hôtel de ville, à la libération de Paris. Mais c'est faux!

À cette époque, je l'avais rencontré à l'île Maurice. J'ai voulu rétablir la vérité en envoyant le courrier suivant à Nicolas Sarkozy:

Monsieur Nicolas Sarkozy, Maire de Neuilly, Ministre du Budget, Porte-parole du Gouver-nement Mairie de Neuilly 92200 NEUILLY SUR SEINE

Monsieur le Maire,

A propos de George Mandel... Une anecdote qui vous intéressera peut-être.

En 1946/1947 - je ne me souviens plus de l'année exacte - j'habitais l'Ile Maurice. Visàvis de chez nous, il y avait une grande maison coloniale, entourée de belles pelouses. C'était une pension de famille, tenue par une demoiselle Suzanne Dupont, d'un âge certain, à la paupière lourde, au cheveu teint roux - Titien, corpulente et outrageusement maquillée. Sa pension était occupée à l'année par de vieux célibataires anglais des deux sexes.

Elle connaissait bien mes parents et leur avait proposé que mes frères, mes amis, et moimême fassions tous les sports qui nous amuseraient sur ses pelouses. Cela mettrait de l'animation, disait-elle. Ce que nous avons fait quotidien-nement.

Elle était assistée d'un jeune français – j'avais à peu près quatorze ans à cette époque, il devait en avoir vingt-cinq ou vingt-six – qui était, je m'en suis rendu compte plus tard, en même temps son gigolo.

Il avait un collier de barbe, portait invariablement un béret basque, des shorts longs à l'anglaise, des soquettes blanches, et il avait une dent en or. Je le verrais aujourd'hui dans la rue tel qu'il était à ce moment-là, je le reconnaîtrais immédiatement. Il venait souvent jouer au foot et au rugby avec nous, et, après la partie, offrait des tournées de Coca. Nous lui posions mille questions sur sa vie en France, il plaisantait avec nous et nous l'aimions beau-coup.

Un jour de l'an, j'ai été dépêché par mon père offrir à Mademoiselle Dupont mes vœux. En partant, je lui ai demandé si je pouvais également voir notre ami.

Elle m'a tenu un discours qui m'a paru, sur le moment, tout à fait incohérent. Elle m'a dit, très émue, qu'il était parti très rapidement, que c'était un grand gosse au fond, que son sens de la morale n'était pas celui du commun des mortels, et d'autres choses que je n'ai ni com-prises ni retenues.

Le nom de son jeune protégé? Roland Mansuy, originaire de Nancy. J'avais déjà lu quelque part qu'il avait complètement disparu. En tout cas, deux ans après la guerre, il était bel et bien vivant, caché à l'île Maurice. Qui l'a alerté et pour quelle destination il est parti, je n'en sais rien, et Mademoiselle Dupont est morte depuis belle lurette.

Permettez-moi de vous dire le plaisir que j'ai eu à lire votre livre. Je serais très heureux que vous acceptiez de le signer pour moi et remercie Madame Legendre de jouer les intermédiaires.

Croyez, Monsieur le Maire, à l'assurance de ma plus haute considération.

Jean-Claude Antelme.

Nicolas Sarkozy n'a jamais répondu à ma lettre. À la place, j'ai reçu un coup de téléphone de monsieur Dumas. Travaillant à la mairie de Neuilly, il était le véritable auteur de l'ouvrage : il avait fait une thèse sur Georges Mandel!

Il m'a invité à le rencontrer. Il croyait en ma version de l'histoire, sauf qu'il n'y a donné aucune suite. Rien n'a été changé dans son livre. Se peut-il qu'un couvercle ait été mis sur la mort de Roland Mansuy parce que cela pouvait soulever tout un tas de problèmes ? Cela ne m'étonnerait pas. En tous les cas, c'était un silence de mort.

Raimund von Hoffmanstahl

Dans l'immeuble de Bank Street à Londres, les locaux professionnels de *Time Life Magazine* étaient somptueux. On recevait les clients à déjeuner dans une salle à manger au dernier étage, avec vue sur la terrasse. La cuisinière était formidable et faisait la cantine à la fois pour les repas ordinaires et pour les repas avec les clients. Il y avait aussi un maître d'hôtel. C'était d'une classe folle!

En 1960 après mon recrutement, je suis arrivé un peu plus tard que les autres recrues. Nous nous sommes retrouvés tous ensemble autour d'un déjeuner organisé spécialement pour notre intégration par le directeur du magazine. Il y avait là un monsieur qui s'appelait Raimund von Hoffmanstahl.

Raimund von Hoffmanstahl avait un charme incroyable, une aisance, une gentillesse, un humour. C'était quelqu'un d'absolument extraordinaire, une espèce d'éminence grise : personne ne savait exactement ce qu'il faisait. Nous savions seulement qu'il était en prise directe avec le bon Dieu, le fondateur Henry Luce. Lors du déjeuner, Raimund von Hoffmanstahl bavardait avec chacun d'entre nous. Je sentais qu'il m'aimait bien.

Il lui arrivait quelquefois de rentrer dans mon bureau à la pause du midi. À ce moment-là, je n'étais rien du tout.

C'était très étrange dans la mesure où il avait un accent autrichien très prononcé et qu'il me disait :

– Mon garçon, est-ce que tu es très occupé ? Viens, nous allons prendre une coupe de champagne.

Il m'emmenait à l'hôtel Westbury, de l'autre côté de l'avenue. Nous buvions du champagne.

– En fait, j'ai reçu un long mémo de Luce et j'aimerais ton avis sur tel paragraphe, tel paragraphe...

J'étais très flatté. Je lui disais ce que j'en pensais. J'étais au courant de certaines choses qui se passaient dans cette société car il était en contact avec le grand patron, la BBC. À part sa secrétaire et moi-même, personne ne savait ce qu'il faisait.

Même quand je me suis installé à Zürich, Raimund déjeunait avec moi quand il était de passage. C'était pareil à Paris. Nous sommes toujours restés très amis. À mon retour en Angleterre, j'étais marié avec ma deuxième compagne Monique et il nous a reçus. Monique était gaga devant lui. C'était quelqu'un d'absolument étonnant.

Raimund connaissait le monde entier. Il avait

été chargé par Henry Luce de monter la section internationale quelque temps après la guerre, entre 1950 et 1953 probablement. Raimund était lui-même aristocrate : sa mère était une Rothschild et son père était Hugo Van Hoffmanstahl, le grand poète autrichien qui a écrit tous les opéras de Richard Strauss! Rai-mund considérait qu'une boîte comme *Time-Life* ne pouvait pas s'embarrasser de gens médiocres ou mal élevés. C'est lui qui avait imprimé une espèce de snobisme à la revue.

Sinclair

À *Time Life*, je me suis lié d'amitié avec des gens absolument extraordinaires. L'un d'eux s'appelait le colonel Christopher Kriss Sinclair. Nous étions très amis. Sinclair était homme très très intelligent et extrêmement drôle. Un grand héros de la guerre de la campagne d'Italie.

Vers 1964 lorsque j'étais encore en poste à Zürich, j'ai reçu un coup de téléphone de Sinclair. Il m'a dit qu'il serait à Genève la semaine suivante. Il voulait savoir si j'y serais aussi. Ce n'était pas prévu mais je pouvais l'y rejoindre car j'y avais aussi des clients. Lors du dîner, il ne s'est rien passé de particulier. Nous avons bavardé comme d'habitude et pris quelques verres. À cette époque-là, nous buvions tous comme des trous! Nous sommes allés faire un tour au Bataclan, une boîte assez chic de Genève où il y avait un petit peu de strip-tease... Curieusement, il n'y avait pas de table mais comme j'étais assez connu dans le coin, on m'a installé derrière le bar où nous discutions. À un moment donné, à brûle-pourpoint, le but de notre rencontre est arrivé. D'un ton un peu détaché, Sinclair m'a questionné:

Est-ce que tu n'as jamais envisagé de faire de la politique en Angleterre ?
J'étais estomaqué et je lui ai répondu :

- Non! Jamais de la vie!

À ce moment-là, j'avais encore la nationalité anglaise du fait de mes origines mauriciennes. Sinclair m'encourageait à suivre une voie de politicien. Il arguait qu'il était assez proche du parti conservateur et que je serais très bien comme député. Je lui disais qu'il plaisantait. Non, il était sérieux.

- On te mettrait dans une circonscription où tu n'as pas beaucoup de chance de gagner mais on verrait comment tu te débrouilles pour les élections. Si tu es doué, on te placera dans une bonne circonscription.
- Mais enfin, pourquoi moi ? Je ne comprends pas du tout !

Alors il a eu cette phrase absolument étonnante que je n'ai jamais oubliée :

- Je vais te dire pourquoi j'ai pensé à toi tu possèdes une qualité similaire à Alec Douglas-Home, le premier ministre.
- Laquelle?
- Une sincérité lumineuse (shining honesty).
 Je lui disais que ce n'était pas du tout mon truc, la politique, mais que j'étais très flatté.

Des tas de gens m'ont dit après :

 Je suis sûr qu'il te taquinait, qu'il se foutait de toi.

Mais non! Moi-même je me suis souvent demandé si c'était une blague. C'était monnaie courante au bureau de Londres. Tout le monde se serait bien marré et on n'aurait pas manqué de m'appeler *Prime Minister*. Mais personne n'a jamais rien dit. Chris était sérieux.

La petite fille aux grands yeux

À la Chambre de Commerce Internationale, j'ai été amené à organiser des séries de séminaires de formation à des techniques bancaires régies par des règles de la CCI, notamment à travers l'Extrême Orient. Notre expert était un Anglais de soixante-dix ans, Bernard Wheble, banquier à Londres. Il animait les séminaires et moi j'avais des réunions de travail avec des représentants locaux. C'était un homme extrêmement intelligent, cultivé et drôle. Malgré la différence d'âge, on s'entendait comme larrons en foire et je garde un très bon souvenir de nos semaines de voyages ensemble. Les conditions étaient exceptionnelles : voyage en première classe, meilleurs hôtels... On bossait en semaine mais on faisait un peu de tourisme.

En 1978, un samedi à Colombo, nous avons décidé d'aller faire un tour à Kandy, l'ancienne capitale du Sri Lanka. Nous sommes sortis du taxi sur une place grouillante du monde, aus-sitôt assaillis par une horde de gens demandant de l'argent. Nous avons pu nous en débarrasser et commencer notre promenade.

Soudain, j'ai remarqué une petite fille qui marchait à côté de moi en me regardant. Elle devait avoir huit ans. Elle portait une vieille

robe sale, elle était pieds nus. Elle avait un visage ravissant mais, surtout, des yeux immenses, magnifiques. Elle marchait un peu derrière moi et puis un peu devant en se retournant pour s'assurer que j'étais toujours là. Elle me fixait par moment avec une espèce d'intensité que je ne peux pas très bien décrire, à tel point que mon compagnon s'est mis à me taquiner.

Nous sommes entrés dans l'ancien palais royal. Quand nous sommes ressortis, une demi-heure plus tard, elle m'attendait sur les marches et elle nous a accompagnés jusqu'au taxi. Nous y sommes entrés. Elle est venue jusqu'à la portière de mon côté en m'enveloppant toujours de ce regard. Je m'attendais à ce qu'elle me demande de l'argent mais elle ne disait rien.

Au moment où nous allions démarrer, je lui ai fait signe de venir plus près et je lui ai donné un billet de cinq roupies en lui disant :

- Voilà *my darling*, achète-toi quelque chose.
 Une seconde de silence et elle m'a dit :
- Thank you, Sir... I love you, Sir.

J'en ai été bouleversé. Aujourd'hui encore, quarante ans plus tard, je pense souvent à elle et toujours avec la même émotion. Qu'est-elle devenue? A-t-elle pu avoir une vie décente ou s'est-elle prostituée, traitée en esclave par un mari qui la bat?

En tout état de cause, elle ne peut pas savoir qu'à l'autre bout du monde, il n'y a qu'un vieux monsieur qui ne pourra jamais l'oublier.

Mes amis du club



The Club

The Travellers

1973 il me semble, à mon retour d'Angleterre, j'ai rejoint un club parisien qui s'appelle The Travellers. Parmi les membres, quelques copains et pas mal d'amis de chez Time Life. Il se tenait dans un lieu magnifique, un hôtel particulier appelé La Païva et situé dans le dernier immeuble ancien des Champs-Élysées, juste avant le rond-point, au numéro vingt-cing. C'était un club délicieux, à l'anglaise, fondé par des Anglais en 1905 je crois. C'était très international, il y avait des Américains, des Anglais, toutes sortes de nationalités, pas mal de Français évidemment. Les Anglais ont une conception du club très particulière. Ce n'est pas un cercle comme on le conçoit généralement en France, mais presque le prolongement de son propre salon. Avec un esprit qui se ressemble s'assemble. On s'y rejoint, on y boit des verres. C'est une manière de profiter de la vie et d'échanger. À cette époque-là, les choses étaient complètement différentes.

On travaillait beaucoup moins sans être nécessairement riche ou pauvre, on avait beaucoup plus de temps pour s'amuser. Il y avait des gens assez excentriques. Plusieurs hommes m'ont particulièrement marqué par leur personnalité et les événements amusants qu'ils

ont vécus. Ils s'appellent Dominique Olivier, Alain Roquemaurel et Valdemar de Rosenborg.

Dominique Olivier

Dominique Olivier était un garçon d'une intelligence, d'une culture et d'une mémoire absolument prodigieuse! Il avait le sens de l'humour et il était drôle. J'ai passé des moments extraordinaires avec lui. Ensemble, on discutait de tout, de littérature, d'histoire... Un jour, voici l'anecdote qu'il m'avait racontée.

Séduisant, Dominique adorait les femmes et les femmes l'adoraient. En couple, il a été soupçonné à juste titre d'adultère par sa compagne. Afin d'en avoir le cœur net, elle a engagé un détective privé. Visiblement pas très professionnel, le détective a été repéré par Dominique. Celui-ci l'a invité à boire un verre.

- Ma femme vous paye combien? Le détective a donné un chiffre.
- Je double ça. On se verra tous les jours à dixhuit heures et je vous dicterai mon emploi du temps.

Tous les jours, Dominique a rencontré ce détective à qui il dictait un faux emploi du temps. Le détective le transmettait à son épouse.

L'image de Dominique était celle d'un homme tellement vertueux que pensait-elle, il ne la trompait pas. Ils n'en ont donc plus jamais parlé. Pourtant, Dominique fautait! Il lui est arrivé des histoires drôles et exotiques avec les femmes.

Vers soixante-cinq ans, Dominique a eu une histoire sentimentale avec une jeunette de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Mignonne comme un cœur, elle est devenue de fil en aiguille une amante passionnée. Elle avait commencé à flirter avec lui dans une boulangerie parisienne. Elle habitait chez son oncle ou sa tante, des horticulteurs faisant des légumes en dehors de Paris. Sa famille avait adopté Dominique et le trouvait absolument délicieux. On lui disait qu'elle avait bien de la chance d'avoir trouvé un monsieur comme ça qui la conseillait. Quand elle partait en vacances et revenait, elle écrivait à la craie rouge sur les murs de l'appartement de Dominique:

Je suis rentrée mon minou, appelle-moi!
Depuis, elle s'est mariée avec un autre et Dominique a aidé à choisir la robe de mariée. Elle s'est installée à Hong Kong. Elle a eu deux fils qu'elle a appelés Olivier et... Dominique!

Dominique et moi, on était trop contents quand on s'attrapait. À une période, j'étais très passionné par les cathédrales de France. Je me suis toujours demandé comment on arrivait à construire des choses pareilles alors qu'il fallait que ce soit fait au millimètre près sur des volumes absolument considérables. Comment réussir alors sans la possibilité de faire des plans? Comment les constructeurs arri-vaientils à communiquer entre eux pour sa-voir ce qu'il fallait faire et que chacun taille sa pierre? Et l'assemblage?

Un jour, tandis que nous déjeunions ensemble Chez Livio à Neuilly, je l'interrogeai sur le sujet. Il m'a répondu :

- Tu me fatigues à la fin. Je n'ai pas besoin de savoir comment ils faisaient. Le résultat est là, pas besoin de chercher ailleurs.

À côté de nous, il y avait un guéridon, une espèce de nappe qui tombait jusqu'à terre. Il l'a pris en démonstration :

Par exemple ce guéridon, je n'ai pas besoin de le soulever pour savoir qu'il a quatre pieds.
J'ai soulevé le guéridon. Il tenait sur trois pieds!

Ça été mon plus grand bonheur que de l'avoir attrapé.

Alain Roquemaurel

Alain Roquemaurel était un colonel à la retraite. Je le voyais à déjeuner trois fois par semaine aux *Travellers*. On s'entendait très bien mais on n'était pas particulièrement amis. Quand on a pris notre retraite, on a commencé à se voir très régulièrement et on est devenus très très amis. Alain était droit, net, sincère et très carré. Au point qu'il lui fallait un temps d'arrêt pour comprendre lorsqu'on plaisantait de lui

Un jour, il m'a dit qu'il avait un problème de prostate. On allait être probablement obligé de la lui enlever. À la fin de son récit, je l'ai interrompu:

 Mon vieux, moi tu vois j'ai bien de la chance. J'ai une prostate de jeune fille.

Alain a froncé les sourcils. Il m'a regardé un moment avant de comprendre que j'avais dit une énormité. Là, il a commencé à taper son index sur son crâne et m'a dit :

– Tu es complètement fou.

Alain n'avait aucune notion de cuisine. Quand il était seul, il préparait des menus immuables, avec au déjeuner une boîte de sardines et le soir un sachet de soupe. Une fois, son épouse adorée s'est cassée la cheville et elle ne pouvait plus faire à manger pendant trois semaines. C'était l'occasion pour moi de lui adresser une blague : je lui ai inventé une recette dont il se souvient. La voici.

Nevily. 68 février 2013. Mm vieux Rocco. Dans le noble mis D rms sonlager, in verau. Ses form. nanx, mate revant in wither. i'ai n'ait n T'envoyer chapue jour une nuette, fatinononique mail simple, pue tu formas trijivo en Te un centrant. la première en annexe. Clibi.

SOUPE CHINOISE - Acheter sachet 4 2: XX au supermarché. Lire instructions (en français) Verser le volume d'eau requis dans une casserole. Quand l'eau bout verser contenu du sachet. Touiller. Servir. Recette aimablement communiquée par Michel Guérard, Chef 3-Etoiles à Eugénie-les-Bains.

Ça les a beaucoup amusés. Alain me manque énormément. C'était quelqu'un qui sortait de l'ordinaire par ses qualités d'ami. Il est mort il y a six ou sept ans.

Valdemar de Rosenborg

Le conte Valdemar de Rosenborg était un cousin de la reine du Danemark. C'était un Danois extrêmement élégant, fin et drôle. Grande gueule, il aimait la vie et les coupes de champagne. Il me disait d'ailleurs qu'après ce qu'il lui était arrivé avec la guerre, il avait décidé que chaque jour serait un jour de rab dont il profi-terait pleinement. Ce qu'il lui est arrivé à la guerre est assez étrange. Je n'ai pas pu le véri-fier.

En 1940, quand le Danemark était occupé par les nazis, Valdemar a décidé d'aller en Angleterre poursuivre la lutte contre l'occupant. Il a voyagé sur un bateau de pêche, en compagnie de deux ou trois pêcheurs. Ils sont arrivés dans un port de la côte est de l'Angleterre au milieu de la nuit. Appréhendés comme étant des espions, la police les a emmenés au poste. Valdemar leur a alors expliqué ce qu'il s'était passé. Sauf qu'il n'était pas du tout convainquant. À cette époque, tout le monde était sur les nerfs et tendu. La police l'a questionné :

- Connaissez-vous quelqu'un en Angleterre?
- Oui
- Qui?
- Winston Churchill
- Ah bon?

 Écoutez, vérifiez, appelez Downing Street, vous allez voir.

Les policiers ont joint Downing Street. Ça a pris des heures, le temps de passer par toutes sortes de relais. Et finalement une voix retentissante a hurlé au téléphone et a fait vibrer tous les murs.

- Valdemar, my boy! Comment ça va?
 Tout le monde était ébahi. Qu'est-ce qu'ils ont dû être surpris, quand j'y repense! Valdemar a pu alors rejoindre Londres. Il a rendu visite à Churchill. L'homme d'État lui a dit:
- Écoute mon vieux, tu ne vas pas rester ici tout le temps. Je pense que ce que tu peux faire de mieux pour ton pays est de rentrer au Danemark pour mettre sur pied des réseaux de résistance.

Au Danemark, Valdemar a créé des réseaux de résistance. Au bout de quelques années, il a été pris et emmené. D'abord vaguement torturé, il a ensuite été décidé qu'on l'exécuterait.

Devant le peloton d'exécution, ils étaient une dizaine en même temps. Par un coup de chance extraordinaire, juste au moment où on a donné l'ordre de faire feu, Valdemar s'est jeté par terre. Il a évité la balle! L'officier nazi est arrivé avec son revolver pour donner le coup de grâce à tous les cadavres par terre. Le conte a singé le mort et a pris une balle dans le cou. Il s'en est sorti. La balle, rentrée dans le crâne,

était ressortie sans abîmer le cerveau ni quoi que ce soit. Après quelques verres de champagne, Valdemar faisait toujours vérifier à tout le monde que les deux trous étaient bien là.

Valdemar a vécu des tas d'histoires très drôles. Après la guerre, le gouvernement danois l'a envoyé à Londres pour discuter de toutes sortes de problèmes de financement, des rembourse-ments de dettes, de formalités... Valdemar avait loué un appartement à Balgrevia. Un soir qu'il rentrait chez lui à pied, sous un réverbère il est passé devant une femme. En français, elle lui a dit :

- Tu viens ? On va passer un moment agréable.
- Non merci.

Il a continué son chemin. Au bout de quelques pas, il s'est ravisé et il s'est retourné pour aller la voir.

- Tu es Française ? Est-ce que tu sais faire la cuisine ?
- J'adore faire la cuisine, mais il n'y a rien à cuisiner!

À l'époque évidemment, pour se nourrir, c'était compliqué. Il y avait des coupons de ration-nement mais c'était peu de chose.

- Tu sais, moi j'ai accès à pas mal de choses par l'ambassade. Si je t'apporte ce qu'il faut, pourrais-tu nous faire à dîner tous les jours ? Aussitôt pensé, aussitôt fait. Valdemar a commencé à la ravitailler. Tous les soirs il allait chez elle. Juste après le dîner qu'elle avait préparé, elle disait :

Bon, maintenant je vais travailler.
 Valdemar faisait la vaisselle et tirait la porte. Il rentrait chez lui.

Des années ont passé. Un soir, Valdemar prenait un verre au bar du *Fouquet's*, aux Champs-Élysées. La porte s'est ouverte. Son amie prostituée de Londres est entrée. Elle était accompagnée d'un homme extrêmement dis-tingué et élégant. Valdemar a pensé :

 Bon dieu! Le tact et la bonne éducation voudraient que je me taise et fasse comme si je ne l'avais pas reconnue.

Un cri retentissant a eu lieu:

- Valdemar, mais quel bonheur de te voir !
 Il s'est retourné. Les présentations se sont faites.
- ... Oui, je l'avais rencontrée à Londres, autrefois.

De toute évidence, son amie avait épousé un homme qui ignorait tout de son passé...

De fil en aiguille, Valdemar et sa femme ainsi que ce couple sont devenus très amis. Pendant des années, ils se sont fréquentés et le secret était gardé par ces deux êtres qui s'étaient connus dans des circonstances en vérité un peu différentes, en Angleterre. Assez inhabituel de retrouver une femme des années plus tard dans de pareilles circonstances, non ?!

L'invisible

J'ai mené une existence tellement variée. J'ai eu tellement de chance. J'ai fait des choses. J'ai rencontré des gens. J'ai vécu ou j'ai observé des coïncidences incroyables.

J'ai deux belles-filles qui ont une certaine différence d'âge de douze ans. Ma belle-fille aînée est Australienne. Ma belle-fille cadette est Allemande. Toutes deux sont nées un 19 juillet. Ce n'est peut-être rien du tout mais c'est curieux, non? Il y a des hasards qui sont une chance sur cent cinquante millions. Il y a alors plus de chances de gagner la loterie nationale que de les vivre. En voici quelques-unes.

Une coïncidence incroyable : Hennessy - Antelme

En 1964, j'avais passé un an et demi en Angleterre et trois ans et demi à Zurick chez *Time-Life Magazine* quand la revue m'a finalement transféré à Paris. J'y prenais la direction de *Time Magazine* pour la France et la Belgique.

Martel et Hennessy allaient figurer ensemble dans un numéro spécial de *Life Magazine* consacré au cognac. Chacun accepterait d'y figurer comme annonceur seulement s'il était le premier annonceur de cognac dans le magazine; question de prestige. Or il y avait une rivalité féroce entre eux. C'étaient des ennemis héréditaires comme les Montaigus et les Capulets.

Mon prédécesseur avait fait une grosse erreur : promettre aux deux qu'il serait le premier annonceur. Dans une situation impossible, il me refilait *le bébé*. À l'issue de discussions, aucun des deux n'a finalement figuré en première place. Martel était furieux et j'ai perdu ces deux clients. Un autre client a eu la tête d'annonce. Un des membres de la famille Hennessy s'occupant de la publicité internationale d'Hennessy s'appelait Alain De La Fa-

laise. C'était un homme absolument charmant avec qui je me suis tout de suite très bien entendu. Sans le savoir, il a révélé une coïncidence étonnante et généalogique.

La surprise est arrivée un jour où je me rendais à Cognac. Quand je m'y rendais pour espérer parler avec le grand patron du marketing et membre de la famille Hennessy, le marquis de Geoffre, celui-ci refusait systématiquement de me voir. À chaque fois la secrétaire me disait que le marquis était absent. Il ne supportait pas l'échec de la publicité.

Un jour, Alain De La Falaise m'a demandé si je connaissais un certain John-Pope Hennessy. Je lui ai répondu :

 Oui, il a été gouverneur de l'île Maurice dans les années 1880.

Il a rétorqué:

- En effet. Un de mes cousins anglais vient d'écrire la biographie de John-Pope Hennessy avec qui nous sommes partenaires. Je pense qu'elle vous intéressera. Je vous la dépose à votre bureau en allant déjeuner.

Je l'ai lue. Arrivé aux deux tiers du livre, j'appris qu'à Maurice, le gouverneur John-Pope Hennessy s'était très bien entendu avec mon arrière-arrière-grand-père, Célicourt Antelme. Célicourt était alors une des figures

du barreau de la politique sur l'île. Mais au bout d'un moment, Hennessy et Antelme se sont fâchés. Une vendetta a eu lieu entre eux. John-Pope Hennessy a été envoyé terminer sa carrière à Bornéo où il a contracté des fièvres et il y est mort. Célicourt a été fait chevalier par la reine Victoria. Au bout du compte, Célicourt en est sorti vainqueur.

C'était incroyable ! Nos deux familles s'étaient déjà déchirées il y a soixante-dix ans.

Quelques mois plus tard, je me suis rendu à Cognac. Comme à mon habitude, j'appelle la secrétaire du marquis de Geoffre pour lui demander si éventuellement, je pourrais le voir. Je m'attendais à un refus habituel lorsque c'est le marquis lui-même qui a pris le téléphone :

- Allô cher ami, comment allezvous ? Surpris, je lui ai répondu :
- Très bien, merci.
- Ça me ferait très plaisir de vous revoir, nous pourrions déjeuner ensemble.

Il m'a emmené dans un restaurant absolument délicieux sur une île, près d'une rivière, dans les bois. J'ai passé un moment sensationnel.

À la fin du déjeuner, il m'a demandé:

- À propos, avez-vous lu la biographie de John-Pope Hennessy ?
- Oui, je l'ai lue.
- C'est quand même drôle vous m'avouerez

que nos ancêtres se soient connus. Quand il a découvert que nos deux ancêtres s'étaient cassés la gueule, je n'étais plus un inconnu. On est devenus très copains.

Une coïncidence incroyable : Miles Maskell

Avec ma première épouse, nous avons quitté Cape Town pour rejoindre l'Angleterre au tout début de janvier 1960.

Pour fêter notre dernière soirée au Cape, nous sommes allés le 31 décembre 1959 chez la famille Maskell. C'était une famille très en vue de Cape Town. Ils avaient quatre enfants, tous étudiants en Angleterre. Je ne connaissais aucun membre de cette famille.

Nous étions invités par une amie. Nous répondions à sa sollicitation. Nous avions refusé des invitations à tout un nombre de soirées à droite et à gauche.

Nous sommes arrivés peu après minuit devant leur maison. Elle s'appelait le *The Old Brewery* (*L'Ancienne Brasserie*). C'était une des plus vieilles maisons de Cape Town. Elle était ravissante. Tout était éteint et la soirée était terminée. Je n'ai pas rencontré les Maskell et nous avons passé la soirée ailleurs.

Dix jours plus tard, j'arrive en Angleterre. Je cherchais un job. Ça m'a pris un bout de temps, trois mois. Finalement, je suis entré au mois d'avril chez *Time-Life International*. Au

bout de deux ou trois mois à travailler tranquillement, le directeur de *Time Magazine*, Robin Compton, est entré dans mon bureau avec notre toute dernière recrue. Figurez-vous qu'il s'appelait Miles Maskell! Je tombais des nues. J'avais bien entendu: c'était Miles Maskell! Je l'ai regardé et je lui ai dit:

Dis donc, votre soirée du 31 décembre s'est terminée très vite, très tôt!

Il se demandait de quoi je voulais lui parler. Je poursuivis :

 Oui, je me suis pointé à The Old Brewery à minuit et demi et tout était éteint.

Tout le monde s'est extasié sur cette coïncidence extraordinaire.

Après, nous sommes devenus de grands amis et nous le sommes restés.

Une coïncidence incroyable : Paul Nairac



Paul Nairac (à g.) en conversation avec mon père après une chasse à Midlands

À l'automne 1964, j'ai appris que *Life* préparait un grand reportage sur les vins de Bordeaux. Publicité et rédaction étant complètement séparées, je ne m'en suis pas préoccupé. Quelques jours plus tard, j'ai été invité au grand déjeuner annuel pour l'intronisation de nou-veaux membres à la confrérie du Bon Temps. Il avait lieu cette année-là au château Pon-

tet-Canet, propriété des Cruse. J'ai accepté évidemment.

On a dû penser, à tort évidemment, que je pouvais influencer le contenu de l'article.

J'ai eu droit à un traitement VIP. J'étais à la table d'honneur présidée par Jean Cruse. Nous étions une douzaine. Il y avait tous les gens très importants dans l'organisation Cruse.

On parlait français et anglais. On m'a demandé, comme souvent, comment il se faisait que je parlais si bien l'anglais. J'ai répondu que j'étais mauricien et que l'île était une colonie anglaise où j'avais reçu une éducation anglaise.

À ce moment-là, Lionel Cruse m'a demandé si je connaissais le mauricien Paul Nairac.

- Je connais très bien Paul Nairac. C'est un ami de mon père, il venait à la chasse avec nous et nous habitions en face l'un de l'autre de chaque côté de la rue.
- Ça c'est quand même drôle! Un jour il y a quelques années, un homme que je ne connaissais pas a sonné à ma porte. Il s'appelait Paul Nairac. Il m'avait demandé de lui vendre un tableau de son ancêtre Nairac, conseiller assez important dans la ville de Bordeaux. Je le lui ai vendu et nous sommes devenus assez amis.

Cette coïncidence m'a rapproché de Lionel Cruse. Il a appelé sa fille Diane, une fille adorable et ravissante d'une vingtaine d'années. Tout en la regardant, il m'a demandé:

- Est-ce que vous passez le week-end à Bordeaux ?
- Oui.
- Diane, c'est formidable! Je te présente Jean-Claude Antelme. Tu l'emmènes ce soir au bal chez Anthony Barton.

Je l'ai alors coupé:

- Vous êtes un amour, mais je n'ai pas de smoking.
- On s'en fiche éperdument! Tu l'emmènes!

J'ai passé mon samedi soir dans ce bal. Le lendemain matin, j'étais invité au château Giscours et, où de fil en aiguille, j'ai rencontré tout le gratin bordelais. J'étais accepté comme un enfant du pays. Chaque fois que j'y suis retourné, j'ai été reçu à droite et à gauche, partout. C'était une coïncidence absolument formidable qui m'a rendu service et m'a fait plaisir.

Les baptêmes synchronisés

Quand nous sommes rentrés à Paris en 1972, nous avons loué un appartement dans un immeuble du XVI^è arrondissement qui appartenait à la famille de Marmiers. Roland et Sylvie de Marmiers habitaient l'étage au-dessus de nous.

Freddy est né en mai 1974 et quelques mois plus tard, il y a eu le baptême, suivi d'un cocktail chez nous. J'avais demandé à la concierge de mettre un porte-manteaux à l'entrée pour le manteau des invités. Comme à chacun, elle annonçait à un couple qui arrivait que madame Antelme, c'était au deuxième. À sa grande surprise, certains des invités disaient Non, on va chez madame de Marmiers.

Ce fut un dialogue à plusieurs. Nous n'en savions rien, jusqu'à ce qu'un des invités s'excusa d'être très en retard mais qu'il avait dû passer les Marmiers avant.

- Ah! Vous les connaissez?
- Bien sûr, ce sont des cousins.

Il se trouve qu'une des grandes tantes de Monique avait épousé un Lyonnais, monsieur du Parc Locmaria. Ils avaient eu beaucoup d'enfants et de petits-enfants. Le nom de jeune fille de Sylvie de Marmiers était Firnaz. Elle

était cousine proche du côté paternel. De plus, les Mamiers avaient eu une fille, Anne, qui était née à peu près en même temps que Freddy.

Baptême et réception, le même jour que pour nous.

On ne s'était évidemment pas concertés.

Dernier chapitre

Le vieux dodo a replié ses ailes et rangé son passeport. Je suis à ma fenêtre et je regarde le monde changer. Je vois la violence monter, l'ensauvagement de certaines parties de la société, la colonisation des trottoirs par les deux roues, la dictature de minorités vociférantes, je vois le climat qui se détraque, je vois l'interdiction d'avoir des opinions originales, ou même personnelles et le règne du politiquement correct, un féminisme souvent délirant qui semble vouloir la négation des sexes, je vois le monde foncer à une allure démente : toujours plus fort, toujours plus loin, mais pour aller où ?

La route ne me semble pas tracée. Je lève les yeux et je vois les nuages qui s'amoncellent. Tout s'assombrit et puis un souffle les balaie et le ciel est bleu. Je pense que j'ai beaucoup de chance. Je ne peux plus lire et c'est une privation douloureuse, mais je suis en bonne santé et surtout, je suis entouré de beaucoup de ceux que j'aime. Je me dis que tant que l'ami Nicolas continuera à faire pousser à Montesson ses divines tomates, que les braves Écossais des Highlands distilleront leur élixir et que le jasmin continuera à embaumer notre petit jardin par les longues soirées de juin, il fera bon vivre.

Je fermerai ce livre en citant à mes quatre merveilleuses petites-filles ce conseil d'un doux poète d'autrefois qui s'appelait Ronsard :

Vivez si m'en croyez, mes mignonnes, cueillez dès aujourd'hui les notes de la vie.

Je vous embrasse.

Grand-père.

Chronologie

1805 : Arrivée du premier Antelme à l'île Maurice

1810 : Invasion de l'île Maurice par les Anglais

28 décembre 1932 : Naissance de Jean-Claude Antelme

1936 : Naissance du premier frère, Patrice Antelme

1942 : La première chasse à Chamarel ; Décès du grand-père de Jean-Claude

1944 : Scoutisme et emménagement à Vacoas 1945 : Naissance d'Alain Antelme, le frère benjamin de Jean-Claude ; Entrée au collège royal de l'île Maurice

1946 : Arrivée de Roland Mansuy à l'hôtel Dupont

Juin 1947 / fin 1947 : Mensonge au sujet des migraines à l'île Maurice et voyage à Durban Fin 1951: Fin des études au collège royal Janvier 1952 : Entrée à la banque commerciale Juillet 1954 : Travail à la Sabena ; Départ de

l'île Maurice vers Cape Town

Avril 1957: Mise en scène d'une pièce de théâtre de Jean Tardieu

1958 : Premier mariage ; Commentateur du match de rugby France - Afrique du Sud Janvier 1960 : Départ de Cape Town et arrivée en Angleterre

Avril 1960 : Travail à *Time Life International* Début 1961 : Naissance de Philippe Antelme, le fils aîné de Jean-Claude ; Emménagement à Zürich

1964 : Divorce ; Départ de Zürich et arrivée à Paris chez Life Magazine pour représenter la France et la Belgique ; Croisière aux Baléares à Ibiza

1965 : Visite d'Oradour-sur-Glane 1966 : Second mariage, avec Monique

1968 : Fait d'actualités - Indépendance de l'île Maurice

1972 : Retour d'Angleterre ; Vie à Paris dans le 16e arrondissement

1973 : Rencontre de nouveaux amis au club *The Travellers* : Dominique Olivier et Alain Roquemaurel ; Safari au Kenya avec Miles 1973 ou 1974 : Danger de mort à l'ambassade de Suisse à Paris

1974 : Naissance de Frédéric Antelme, le second fils de Jean-Claude ; Baptêmes synchronisés dans son immeuble parisien

1977 à 1981 : Jean-Claude est un des directeurs de la chambre de commerce international

1978-1979 : Rencontre surprenante avec des hôtesses coréennes

1986 : *Newsweek* a supprimé le poste de salarié de Jean-Claude et il a pris d'autres représenta-tions en tant qu'indépendant, notamment celles de *National Geographic*

1987 : Tenue d'un journal de souvenirs de la chasse à l'île Maurice

1994 : Envoi d'une lettre à Nicolas Sarkozy concernant l'assassinat de Georges Mandel

Table des matières

<u>Préface</u>	7
Mes origines	16
La généalogie des Antelme	13
Mes parents	18
L'île Maurice	23
Les visiteurs	24
Les vacances en bord	26
La pêche sur les brisants	28
Kalodyne	30
Le camp scout	44
La vie en temps de guerre	47
La chasse à Maurice	49
Chamarel	51
Les chiens de chasse	64
La chasse à Bananes	68
Le charme de la chasse	72
Collégien	79
Le collège royal	80
Mon plus gros mensonge	83
Ambition : comédien !	89

La croisière du Cariad :	
Port-Louis - Cape Town (1954)	91
Avant le départ	91
La traversée	95
Vendredi quatre heures trente	96
Mardi après-midi	97
Lundi six heures	103
Lundi	108
Mardi	111
Mercredi	113
Jeudi soir (vendredi matin –	
douze heures trente)	114
Vendredi - samedi - minuit et quart	118
Dimanche une heure trente	122
Dimanche 21 ou 22	128
Ma vie professionnelle	139
Time Life International	141
La Chambre de Commerce	
Internationale	153
Newsweek	155
National Geographic	157
Mes instants d'exception	165
Commentateur de la finale	
mondiale de rugby!	165
Mon rendez-vous à l'opéra	173
Ibiza	176
Oradour-sur-Glane	179
Barberêche	181
Une soirée arrosée	184

Grand Bay	18/
Échappé belle!	190
Providentielle chasteté	193
Le bonheur à la campagne	195
Conférencier	198
Mes images et mes sons	203
Mes dessins et mes peintures	203
Mes photographies	211
Mes notes de piano	212
Les filles	215
Mes découvertes	215
Linda Delport	217
La révolution sexuelle	
des années soixante	223
Les hôtesses coréennes	225
Les langues mortes et vivantes	229
Une instruction anglaise,	
latine et grecque	229
Mon amour pour Shakespeare	231
Hiver ou les temps du verbe	233
Des mots et des idées	238
Mes rencontres d'exception	241
Roland Mansuy	241
Raimund von Hoffmanstahl	246
Sinclair	249
La petite fille aux grands veux	252

Mes amis du club	255
The Travellers	256
Dominique Olivier	258
Alain Roquemaurel	261
Valdemar de Rosenborg	264
L'invisible	269
Une coïncidence incroyable:	
Hennessy - Antelme	270
Une coïncidence incroyable :	
Miles Maskell	274
Une coïncidence incroyable :	
Paul Nairac	276
Les baptêmes synchronisés	279
Dernier chapitre	281
Chronologie	283

Achevé d'imprimer en février 2021